U d'/of OTTAWA
39003003394573

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 25.

L'Amour en fuite

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Le Chevalier de l'air. Vie héroïque de Guynemer.
La Chanson de Vaux-Douaumont. — I. Les Derniers Jours du fort de Vaux (9 mars-7 juin 1916).
La Chanson de Vaux-Douaumont. — II. Les Captifs délivrés (Douaumont-Vaux : 21 octobre-3 novembre 1916).
Trois Tombes. — La Jeunesse nouvelle. — Sur le Rhin. — Le Plessis-de-Roye.
(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

La Bataille devant Souville.
(Renaissance du Livre.)

ROMANS ET NOUVELLES

*La Nouvelle Croisade des enfants.
La Vie recommence : La Résurrection de la chair.
La Vie recommence : La Chair et l'Esprit.

Ménages d'après guerre.
La Maison.
L'Amour en fuite.
La Petite Mademoiselle.
La Neige sur les pas.
Le Carnet d'un stagiaire.
La Robe de laine.
La Croisée des chemins.
Les Yeux qui s'ouvrent.
L'Ecran brisé.
Les Roquevillard.
La Peur de vivre.
Le Pays natal.
La Voie sans retour.
Le Lac noir.
Jeanne Michelin.
Une honnête femme.
La Maison morte.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

ESSAIS DE CRITIQUE

Jules Lemaître. *Sa vie et son œuvre.*
Les Pierres du foyer.
La Vie au théâtre (1907-1909. 1909-1911. 1911-1913. 1913-1919. 1919-1921). — 5 vol.
Portraits de femmes et d'enfants.
Les Amants d'Annecy, édition de luxe.
(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

Quelques portraits d'hommes. — Vies intimes.
(Librairie A. Fontemoing.)

Ames modernes. (Librairie Perrin.)
Les Amants de Genève, édition de luxe. *(Épuisé.)*
(Librairie Dorbon aîné.)

Voici l'heure des âmes. (Beauchesne.)
Au pays des amours de Lamartine, édition de luxe.
(Rey, à Grenoble.)

Le Mariage hier et aujourd'hui.
(Flammarion, édit.)

A PARAITRE :

La Nuit blanche.
Le Fantôme de la rue Michel-Ange.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1914.

HENRY BORDEAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Amour en fuite

LE PAON BLANC — AMOURS INACHEVÉES

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

PQ
2603
.O6A5
1914
Ex.2

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

SOUVENIRS DE LA VIE LITTÉRAIRE

COMMENT J'ENTRAI PRÉCIPITAMMENT A LA « REVUE DES DEUX MONDES »

La première édition de l'Amour en fuite *parut en* 1903. *Le livre se composait alors de trois courts romans : celui qui donne son nom au volume,* Une honnête femme *et* le Paon blanc. *J'en retire aujourd'hui le second que je désire publier à part à cause de la singularité psychologique de son sujet.* Une honnête femme *devait s'appeler primitivement* le Silence, *mais mon ami Edouard Rod donna ce titre à son chef-d'œuvre. Je l'ai remplacé ici, dans cette édition définitive, — définitive, comment ose-t-on prononcer ce mot? — par* Amours inachevées. Amours inachevées, *tout le volume pourrait s'appeler ainsi. Tant de*

passions, tant de sentiments naissent dans la joie, pensent s'épanouir librement et ne parviennent jamais à ce libre épanouissement que les mille difficultés de la vie contrarient.

***

L'Amour en fuite est dédié à Ferdinand Brunetière. Il parut à la Revue des Deux Mondes *le* 15 *mars* 1903 : *je l'y avais porté le* 3 *ou le* 2. *En moins de quinze jours, il fut lu, reçu, imprimé, corrigé et publié. Je crois bien que c'est un record.*

Ce n'était pas la première fois que je frappais à la porte de la Revue des Deux Mondes. *Cinq ans auparavant, en* 1898, *j'y avais déposé le manuscrit de mon premier roman,* le Pays natal, *et après quelques mois d'attente je recevais du directeur une lettre de convocation. J'habitais alors la Savoie. Immédiatement je pris le train et me présentai dans les bureaux de la* Revue. *Brunetière m'accueillit avec cette bienveillance qu'il témoignait à la jeunesse, mais aussi avec cet air d'autorité qui donnait à ses arrêts une importance particulière. Sans retard, il m'informa que mon roman était reçu : après quoi, il en entreprit la*

critique, non sans une certaine rudesse. Si mon œuvre eût été refusée, comment l'eût-il traitée? Je commençais à douter de mes oreilles et à me demander si je ne m'étais point trompé sur le sens de la promesse solennelle que j'avais entendue, quand, brusquement, il passa à l'éloge. Il me défendait comme si un autre m'eût attaqué. Et quel autre? quelque triste Aristarque dont l'argumentation manquait de poids. Je pensais chercher des yeux ce contradicteur qui tout à l'heure parlait haut et que maintenant l'on réduisait au silence. J'étais alors avocat : je goûtai cette plaidoirie. J'avais moins goûté le réquisitoire précédent. Tout allait donc à merveille, mais une phrase malencontreuse vint gâter mon plaisir :

— *Votre roman paraîtra à la* Revue des Deux Mondes. *Mais il n'y paraîtra que dans deux ans.*

— *Dans deux ans? répétai-je abasourdi, comme s'il s'agissait de l'éternité.*

— *Deux ans, reprit-il, et ce n'est pas un délai bien long. Nous avons des engagements pour ce laps de temps.*

Je ne revins de mon étonnement que pour prendre un ton dégagé et déclarer dans un sourire :

— Mais dans deux ans, Monsieur, je vous en apporterai un autre.

Il me considéra, de ce regard qui vous pourfendait comme une pointe d'épée, et sa décision fut bientôt prise :

— Comme vous voudrez, monsieur. Voici votre manuscrit.

Il ne me restait plus qu'à prendre congé. Dès l'escalier, je regrettai mon impatience. Quand remonterais-je victorieusement ces marches, et ne me garderait-on pas rancune de mon irrespect pour le stage que la Revue *prétendait m'imposer? Des souvenirs littéraires me revenaient à la mémoire : ils avaient eu pour théâtre cette maison d'où je sortais. Là, mon compatriote, l'intraitable Buloz, avait subi des sièges épiques contre Balzac qui fondait la* Revue de Paris, *secoué Musset qui ne travaillait pas assez, endigué George Sand qui travaillait trop et déchaîné Planche contre Hugo vindicatif. Si l'on y traitait avec cette désinvolture les grands seigneurs des lettres, comment y ménagerait-on un débutant? Et je mesurai mieux la chance qui, en quelques instants, avait tourné.*

J'emportai sans plaisir le Pays natal. La Revue hebdomadaire, *que dirigeait alors M. Félix*

Jeantet, le délicat et précis poète des Plastiques, *le publia quelques mois plus tard. Déjà* la Revue hebdomadaire *m'accueillait avec sympathie. Que de liens, depuis cette lointaine date, se sont noués entre elle et moi!*

Fixé en province, ne me rendant à Paris qu'à de rares intervalles, j'avais peu de chances de rencontrer jamais l'impressionnant directeur de la Revue des Deux Mondes. *Bon prince, le hasard me l'envoya.*

Brunetière agitait alors le monde intellectuel du bruit de sa parole. Il avait prononcé à Besançon sa fameuse conférence sur le Besoin de croire. *Il s'acheminait avec éloquence vers la vérité catholique. C'était une surprise et une nouveauté. Le département de l'instruction publique du canton de Genève qui, chaque année, invitait des conférenciers, le pria de venir se faire entendre et lui proposa hardiment, comme sujet,* Calvin. *Brunetière, enchanté de livrer bataille, accepta. La ville de Savoie où je vivais n'était pas éloignée : attiré par un événement qui, d'avance, faisait sen-*

sation, j'accourus à Genève. Brunetière prononça son discours le 17 *décembre* 1901 : *le soir même, j'en adressai le récit au* Figaro *qui le publia en tête de ses colonnes. Voici cet article intitulé :* M. Brunetière dans la Rome protestante.

Genève, 17 décembre.

Genève vient de donner un exemple assez rare de libéralisme, et qui mérite vraiment d'être loué. Cette ville de haute culture intellectuelle et de parfaite courtoisie a convié M. Ferdinand Brunetière à prononcer une conférence sur Calvin. Et M. Brunetière, dont chacun sait, spécialement ses adversaires, le goût pour la bataille et l'éloquence ardente et convaincue, a accepté avec empressement cette occasion de combattre. Dans la Rome ultramontaine, il avait parlé du gallican Bossuet ; pourquoi aurait-il redouté de parler dans la Rome protestante de l'auteur de l'*Institution chrétienne?*

Qui faut-il admirer davantage, de la ville qui désire entendre le grand orateur catholique, celui-là même qui vient d'indiquer à Lyon les « motifs d'espérer » un réveil religieux et de lutter à la *Revue des Deux Mondes* contre l'idée d'une Eglise nationale en France, et de cet orateur lui-même qui voit dans cette invitation un moyen nouveau de répandre ses convictions et d'exprimer, devant un auditoire qu'il sait animé de convictions contraires, son suprême désir d'une Eglise une et universelle?

La promesse d'un spectacle aussi singulier avait attiré mardi soir au Victoria-hall une affluence inusitée. Près de trois mille auditeurs réussirent à pénétrer dans la salle, tandis que près de deux mille personnes moins favorisées durent rester dehors, et même y demeurèrent jusqu'à la sortie, comme si elles espéraient que la voix de l'orateur franchirait les murs pour parvenir jusqu'à elles.

— Nous devrions toucher une tunique de rechange, me dit un gendarme à l'uniforme chiffonné en maintenant péniblement quelques dames agressives et presque décidées au corps à corps.

J'entre. Quel public mélangé ! toute la haute société genevoise, ici quelques curés catholiques, là de brunes figures de Savoyards, et à côté des étudiantes qui prennent des notes, des figures sévères et sèches de dévotes calvinistes. Mais aussi quel public merveilleux ! Pas un murmure, pas une toux, pas un seul de ces mille bruits qui trop souvent troublent les conférences ou les concerts. Certainement M. Brunetière, dans sa carrière de conférencier, a peu rencontré d'auditoires aussi scrupuleusement attentifs, aussi passionnés pour l'exposé des idées et leur loyale discussion. Je ne dirai pas que cet auditoire lui fût parfaitement sympathique. Il a été très applaudi, mais demain il sera livré à la controverse ; du moins il a obtenu le respect et l'admiration dus à son grand talent.

Pour M. Brunetière, l'art de la parole est chose sacrée. On ne doit parler selon lui que « pour grou-

per les bonnes volontés autour de quelque idée qu'on croit juste », que pour *affermir* ou *inquiéter* dans leur conviction les hommes assemblés, que pour convaincre les autres de ce dont on est soi-même convaincu. Ainsi l'orateur doit s'oublier soi-même ; il ne vient pas devant un public pour faire des effets plus ou moins agréables, se livrer à des exercices de virtuosité — c'est là proprement le métier des jongleurs et des saltimbanques. Il parle parce qu'il a quelque chose à dire.

Et l'impression qu'il donne quand il parle est tout autre que celle qu'il donne à la lecture. On dirait que les longues phrases périodiques se réveillent au son de sa voix, comme les soldats endormis en entendant la diane ; elles défilent en bon ordre, et leur marche assurée est sonore.

***

Dans sa conférence sur Calvin, il n'a pas fait une concession, il n'a pas été une seconde courtisan de la cité calviniste. Il a combattu Calvin, de la première à la dernière phrase, dans sa foi religieuse et dans les conséquences de cette foi. D'où vient qu'il se soit fait écouter sans protestation et applaudir? La hauteur de sa raison l'a rendu habile sans qu'il l'ait cherché. Il a négligé tout ce qui pouvait rabaisser un débat aussi important, les luttes locales dont Genève fut le théâtre, et même il a rendu hommage au désintéressement, à la sincérité et au talent de

Calvin. Mais il a pris corps à corps sa doctrine ; il s'en est déclaré l'adversaire avec une ampleur et une loyauté qui ont forcé l'attention et même excité une sorte de sympathie intellectuelle.

Calvin, a-t-il dit en substance, joue un grand rôle dans l'histoire de la pensée humaine : pourquoi? Parce qu'il a renouvelé le concept religieux. Là est son originalité ; là est son œuvre puissante. Il paraît, et l'objet de la religion change, parce que cette religion, il l'intellectualise, il l'aristocratise, et il l'individualise. A la religion vivante et populaire, celle qui ne réclame que la foi du charbonnier, celle qui parle à la sensibilité et à l'imagination autant et plus qu'à la raison, il substitue une religion « pour hommes seuls », une religion de logique pure et de seul raisonnement. Or une religion démontrée peut être une philosophie, une morale, un culte, elle cesse d'être une religion, — il lui manque le sens du mystère et l'amour.

En faisant la religion intellectuelle, Calvin la fait aristocratique. Elle devient spéciale à une élite, et que vont devenir dans la religion ainsi transformée ceux qui portent le poids du jour, les ouvriers, les pauvres, les petits, qui n'ont pas le loisir d'interroger les cieux? Ils forment tout au plus une hrétienté inférieure, dédaignée, presque exilée.

Enfin, l'ancienne religion de solidarité sociale, qui mettait en commun les joies et les peines, les espérances et les craintes, Calvin l'abolit, l'individualise, la réduit à n'être que la conscience de chacun.

Néanmoins M. Brunetière reconnaît que les conséquences de l'œuvre de Calvin n'ont pas toutes été désastreuses, puisqu'il a provoqué en quelque sorte indirectement le grand mouvement intellectuel du catholicisme au dix-septième siècle, et le retour à une observation plus rigoureuse de la morale au point de vue des mœurs. Et cet aveu même, a ajouté l'orateur en terminant, « ne peut nuire à la cause que je sers », et qui est celle de l'unité si nécessaire de l'Eglise...

J'avais rendu visite à Brunetière à son hôtel avant l'heure de sa conférence : il sortait, mais il rentra pour me recevoir quelques instants, s'excusant de sa hâte avec ces mots menaçants, soulignés d'un rire qui me parut sarcastique :

— Je suis comme vous : toujours pressé. Mais il est plus facile d'attendre deux ans que dix minutes.

Il n'avait rien oublié.

***

Cependant je comptais bien porter à la Revue des Deux Mondes *le roman auquel je travaillais alors,* la Peur de vivre. *Mon ami René-Marc*

Ferry ne me le permit pas. Ceux qui ont connu René-Marc Ferry ne parlent jamais de lui sans une profonde tristesse. Ce souvenir même crée entre eux des sympathies. Ainsi ai-je ouvert, avec la certitude d'y trouver de la grandeur, les Hasards de la guerre, *de Jean Variot, qui est dédié à sa mémoire. Jamais plus galant homme, cœur plus chaud, esprit plus chevaleresque n'honorèrent le journalisme contemporain. Il est mort sans avoir donné sa mesure. Une certaine timidité naturelle, une défiance de lui-même, un sens de la perfection classique qui l'éloignait des demi-réussites et le poussait à renoncer à un but qu'il estimait trop haut plutôt que de tenter de s'en approcher, ne lui permirent pas les audaces nécessaires aux plus légitimes ambitions. Mais il fut en quelque manière un précurseur. Le mouvement de rénovation qui se manifeste aujourd'hui chez les générations nouvelles dans la sensibilité religieuse, dans l'intelligence politique, dans le sens national, non seulement il l'annonça, mais dans la mesure de ses forces il le prépara. En* 1902, *il fonda une revue,* Minerva, *dont la collection sera curieuse à feuilleter plus tard pour les historiens. Elle ne dura que quinze mois : trente numéros, c'est peu,*

et cependant la tâche qu'il avait entreprise ne visait à rien moins qu'à réunir, au lendemain de l'affaire Dreyfus, toutes les forces constructives du pays. De sa revue il pensait faire un conservatoire de l'esprit français. Là Bourget et Barrès publièrent, l'un quelques-uns de ces essais doctrinaires d'un si lumineux enchaînement, l'autre quelques-uns de ces témoignages d'un réalisme si aigu et d'un patriotisme si sûr. Charles Maurras y donna son fameux traité de l'amour romantique, les Amants de Venise, *et les études merveilleuses qui ont composé depuis lors* l'Avenir de l'intelligence. *Combien de noms faudrait-il citer avec ceux-là? J'ai laissé ma collection à la campagne où le domaine des livres est plus vaste, et ne puis la consulter : je me souviens de chroniques d'André Beaunier et de Jacques Bainville, de poèmes de Frédéric Plessis, de tableaux historiques de Pierre Gauthiez. Les amis de Ferry devraient fonder, sous ce nom de* Minerva, *une réunion annuelle où l'on parlerait de lui.*

Comme il préparait ses premiers sommaires, il vint me voir et me demanda ma collaboration.

— C'est que, m'excusai-je, le roman que j'écris me laisse peu de loisirs.

— *Vous écrivez un roman ? Donnez-le-moi.*

— *Ah ! mais non, je compte le porter à Brunetière.*

— *Où en êtes-vous?*

— *Aux deux tiers à peu près.*

— *Prêtez-moi votre manuscrit, j'y jetterai un coup d'œil.*

— *Je vous le prêterai pour avoir votre avis, auquel je tiens beaucoup.*

Il emporta mon manuscrit et me le renvoya en épreuves. Dès son premier numéro, Minerva *commençait* la Peur de vivre *qui n'était pas fini. Je passai deux mois terribles, à achever mon ouvrage. Bourget, à qui je me plaignais, me gourmanda :*

— *Allons donc? on travaille bien mieux dans la fièvre.*

J'eus l'occasion de raconter mon aventure à Brunetière que je rencontrais quelquefois dans le monde :

— *Vous êtes donc de plus en plus pressé! me dit-il sévèrement.*

Un article de M. René Doumic, que je ne connaissais pas alors, article généreux, original et

de cette forme allègre et piquante dont il se sert pour imposer ses clairs jugements, devait accréditer la Peur de vivre *auprès du grand public, mais cet article ne parut au* Journal des Débats *que plusieurs mois après la publication du volume. Brunetière le lut et m'en parla. Puis, se souvenant des dates, il ajouta :*

— *M. Doumic ne s'est pas pressé.*

***

Un an plus tard, je lui envoyai l'Amour en fuite, *à tout hasard, résigné, cette fois, à la patience. C'était, je l'ai dit, un* 2 *ou un* 3 *mars. Le* 4, *je reçus ce pneumatique :*

Paris, le 4 mars 1903.

Cher Monsieur,

Vous recevrez, ce soir même, ou demain, l'épreuve de votre *Amour en fuite* qui passera dans la livraison du 15 mars, si du moins vous en voulez bien retrancher quelques longueurs. Elles m'ont paru surtout sensibles dans les scènes où figure Hélène Page, qui se répètent, et dont la progression psychologique, à mon avis, gagnera beaucoup si vous n'en retenez que les deux ou trois, pas davantage, qui sont essentielles. Nous aurons d'ailleurs besoin

que ces corrections soient promptement faites et nous n'aurons malheureusement que deux ou trois jours de répit à vous donner.

Agréez, je vous prie, cher Monsieur, avec toutes mes excuses, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

F. Brunetière.

Je fis, non sans hésitations et protestations intérieures, quelques-unes des suppressions demandées qui, en effet, allégeaient l'ouvrage et lui donnaient plus d'unité, et mon petit roman parut le 15 *mars en une seule livraison. Sans doute, il s'agissait de progression psychologique, mais je ne crois pas me tromper en pensant qu'il s'agissait aussi de me publier d'un seul coup. Le retard d'un roman de Vogüé ou de Bourget avait, par un heureux hasard, permis au directeur de disposer d'une place unique, et il se faisait un malin plaisir de me la donner. Ah! je m'étais permis de sourire des lenteurs de* la Revue *qui réclamait une attente de deux ans?* La Revue, *s'il lui plaisait, pouvait brûler les étapes. Et quand je portai mes épreuves, le directeur me dit galamment :*

— Nous ne pouvions aller plus vite.

Dès lors, je rencontrai en toute occasion la bienveillance de Brunetière. Quand je lui envoyai les Roquevillard *que la* Revue des Deux Mondes *devait publier, il m'écrivit : « Je vous attends au bureau de la* Revue, *et j'espère que* les Roquevillard *seront ce qu'on attend de vous après* le Lac noir *et* la Petite Mademoiselle. »

Sans être de ses intimes, j'ai pu suivre les progrès du mal qui le minait. A mesure qu'il perdait la voix, son visage prenait une expression plus découragée. Sa voix, c'était la joie de sa vie, le signe de sa domination sur les esprits, la preuve sensible de son autorité et de son influence. Et comme pour s'imposer des obligations de vivre, au lieu d'achever ses travaux commencés, sans cesse il repartait sur de nouveaux sujets. Ainsi n'a-t-il pas terminé ses trois principaux ouvrages, sa grande Histoire de la littérature française, *son* Étude de l'Encyclopédie *et son* Utilisation du positivisme.

Il laisse trente volumes de critique, et son œuvre est inachevée. A la puissance de la construction

elle ajoute la mélancolie des ruines. Elle ressemble à ces cathédrales dont toutes les pierres sont sculptées et qu'on ne parvint pas à terminer. Elle couvre un immense espace de ses matériaux accumulés. Il lui manque maintenant, il lui manquera désormais cette vibration de la voix qui l'animait. On ne saurait préjuger l'action intellectuelle de Brunetière sans l'avoir entendu. La parole était son élément. Je le revois tel qu'il prononçait son cours sur l'Encyclopédie à la Société des Conférences. Il entrait la tête basse, quelques livres à la main, l'air affairé, pressé, ennuyé. Quand il relevait, avant de commencer, le front penché sur quelques notes destinées à servir de jalons, c'était pour montrer sur des épaules maigres un visage pâle rayé par le cordon noir du lorgnon, des yeux enfoncés et à demi fermés, comme fatigués par le travail à la lumière, et au pli des lèvres une expression lasse, douloureuse, résignée. Il ouvrait la bouche, et l'on n'entendait tout d'abord, à la première phrase, qu'une voix faible, enrouée, gênée. Un orateur, lui! Le grand homme qui, même en pierre, continue de s'agiter dans le désordre sur la place du Carrousel, et dans un tel désordre que son bras gauche se termine par

le pied du génie qui le protège, ou le gros homme du Palais-Bourbon qui, sur n'importe quel sujet, entasse les mots, les périodes et la rhétorique comme des sacs de poussière, voilà, physiquement, des carrures d'orateur. Mais celui-là, si menu, si délicat et nerveux... Peu à peu, la voix s'éclaircissait, prenait des inflexions variées, s'élevait, puis revenait aux notes graves, et c'était une première victoire qu'il remportait. Et le discours s'achevait sans une défaillance, mis en pleine valeur, non point déclamé avec des artifices d'acteur ou des éclats de tribun, mais prononcé avec une autorité émouvante parce qu'elle était passionnée. C'étaient des chefs-d'œuvre d'ordonnance et d'enchaînement. Parmi tant de maçons de hasard, Brunetière s'affirmait architecte. Il savait bâtir; il connaissait les lois de la mesure, de la proportion, de la convenance et de l'appropriation. Ses leçons s'édifiaient comme des maisons. L'une d'elles, surtout, celle qui montrait la formation de l'idée moderne de science, fut un modèle d'architecture si parfait que, lorsque l'édifice fut achevé, l'auditoire qui le voyait monter fut tenté de planter le bouquet de fête que les charpentiers ont l'habitude de fixer au sommet du toit avec le dernier clou.

Ces constructions n'étaient pas des pierres mortes. Si M. Faguet a pu dire de Jean-Jacques qu'il rendait les idées sensuelles, de Brunetière on peut affirmer qu'il en faisait des passions. Il en chargeait les figures les plus représentatives du passé afin de composer des portraits. Son Descartes, inquiétant visage aux yeux d'oiseau de nuit; son Fontenelle, faux sceptique desséché comme une plante d'herbier; son Voltaire, railleur bas et pourtant séduisant par son amour sans cesse renouvelé de la vie sous toutes ses formes; son Montesquieu, maître lointain de la philosophie positive des Auguste Comte et des Taine; son Diderot, grossier et confus, ressortaient en lumière sur un fond d'ombre, comme s'ils avaient posé devant un Rembrandt. Il leur insufflait cette vie typique que Balzac donnait à ses personnages et qui ne lui était pas étrangère à lui-même.

Aux heures de triomphe, — et il en connut d'éclatants, — on le voyait toujours insatisfait. Quand il fut frappé, il se montra résigné. Pourtant, il adorait la vie dans ses grands mouvements d'action intellectuelle, de domination, et il n'était pas rassasié de littérature. Son regard, ce regard

inoubliable, était comme consumé d'ardeur et chargé de colère contre la mort. Il fallut qu'elle vînt pour qu'il montrât enfin un visage apaisé...

H. B.

Paris, mai 1914.

L'AMOUR EN FUITE

Il y a bien des gens qui ignorent la satisfaction d'aimer avec assez de délicatesse pour préférer le bonheur de ce que nous aimons au nôtre propre.

Mlle Aïssé

(*Lettre à Mme Calandrini*).

A M. Ferdinand Brunetière.

I

HÉLÈNE PAGE

Quand il sortit de terre, à la station de l'Étoile, François Dorsy leva la tête et chercha des yeux l'Arc de Triomphe afin de s'orienter. Par ce simple geste il se révélait Parisien de passage, peu habitué à surgir de ces trous de taupe que le métropolitain a creusés dans la capitale et qu'il signale à notre attention par de petits monuments ridicules. Puis il traversa l'avenue Hoche et avant de s'engager dans l'avenue de Friedland il interrogea sa montre.

— Sept heures moins le quart ! Avec le métropolitain on arrive toujours en avance.

Sur cette réflexion il ralentit le pas. On ne l'attendait qu'à sept heures à l'hôtel Rochambeau, ce confortable et gigantesque palais

américain qu'on a récemment aménagé au sommet de l'avenue Friedland, tout près de l'Étoile. Il connaissait le plaisir des réunions familiales, et ne désirait le ressentir qu'avec exactitude.

Là, il retrouverait sa fiancée, miss Mary Carrette, le père de celle-ci, et peut-être l'excellent et pondéré M. John Hawkins, directeur des mines d'or de Conmore. Ces mines, situées sur le flanc des Montagnes Rocheuses et à proximité du Transcontinental canadien, motivaient la présence de François Dorsy à Paris. Il en dirigeait l'exploitation depuis deux ans : après la découverte de filons nouveaux, M. Hawkins, se voyant dans la nécessité d'augmenter le capital social, s'était abouché avec des financiers anglais et français et avait emmené dans son tour d'Europe son jeune ingénieur, chargé de fournir aux intéressés les explications techniques. M. Carrette, riche avocat de Montréal, membre de la Chambre des communes, accrédité par son gouvernement auprès de la métropole afin d'obtenir aux produits agricoles le bénéfice d'un tarif différentiel, avait proposé à sa fille de *passer l'eau* et de l'accompagner à Londres. « Nous irons ensuite à Paris? avait demandé

miss Mary. — Évidemment, puisque François Dorsy doit y résider tout l'hiver. » Les Carrette étaient arrivés la veille, par Dieppe qu'ils tenaient à visiter, le vieux port normand étant le berceau de leur famille, de la famille Carret dont le nom, sous l'action du temps, avait pris au Canada une terminaison anglaise. Le fiancé de miss Mary les avait reçus à la gare et installés lui-même à l'hôtel.

Comme il en avait le loisir, le jeune homme consentit à jeter les yeux sur le brillant tableau, mélange de lumières mobiles et immobiles, qu'offre le soir la place de l'Étoile. C'était un de ces soirs de janvier, froids et purs, où les étoiles semblent scintiller davantage. Debout sur ses piliers colossaux, l'Arc de Triomphe, profitant de l'ombre, donnait l'illusion qu'il atteignait le ciel. Entre les lignes des réverbères, couraient d'une avenue à l'autre les mille fanaux des voitures qui s'entre-croisaient comme un réseau de nébuleuses ; et les tramways à deux étages, annoncés par leurs feux jaunes et rouges, s'avançaient en glissant sur leurs rails, pareils à des vaisseaux sur la mer.

Quand il détourna les yeux de ce spectacle, François Dorsy s'aperçut qu'une femme le regardait avec insistance. Un peu à l'écart du petit groupe qui attendait le tramway de la Muette, elle s'était arrêtée sous un bec de gaz. Dans sa vie affairée et aventureuse il ne pensait guère à remarquer la beauté des femmes. Miss Mary, d'ailleurs, occupait son cœur raisonnablement depuis une année, et lui inspirait sécurité et confiance. Que lui voulait celle-ci, avec ses grands yeux noirs dont elle se servait comme d'une arme à feu? Il la fixa résolument, avant de s'en aller, afin de résoudre ce problème difficile pour un ingénieur, et ne put retenir une exclamation de surprise qui lui vint aux lèvres sous la forme d'un nom :

— Hélène Page !

Hélène Page, c'était bien elle puisqu'elle marchait vers lui en souriant. Il prit la petite main qu'elle lui tendait avec un : « Bonjour, François » prononcé si naturellement que les passants qui l'auraient entendu eussent été fondés à croire à la rencontre de deux personnes qui s'étaient quittées la veille ou même le matin. Déconcerté, et moins prompt à fran-

chir les années de séparation, il répondit en hésitant :

— Mademoiselle Hélène..

Il retrouvait en elle les traits de la jeune fille qu'il avait connue, ce visage de brune finement coloré, ces yeux tantôt limpides et tantôt profonds, ces mouvements souples surtout, ces mouvements aisés dans leur nonchalance, comme en ont les fauves qui tournent en rond dans leur cage au lieu de bondir librement avec toute leur force. Mais visiblement il se trompait. Elle n'était plus une jeune fille. Il n'aurait su dire quels changements le lui révélaient. Elle n'offrait à son regard inquisiteur ni moins de jeunesse ni moins de sveltesse. Pourtant, avec le même poids elle paraissait moins légère ; avec la même fraîcheur elle paraissait une personne plus importante.

Elle sourit de cette appellation.

— Je ne suis plus Mademoiselle Hélène.

Non sans coquetterie elle ajouta :

— Alors, c'est vrai? vous ne me trouvez pas changée?

Mais il ne lui répondit pas, tant il était occupé à la contempler. Et il la contemplait

avec des yeux si brouillés qu'il ne distingua même pas le trouble de la jeune femme, et ne s'aperçut pas qu'elle parlait vite pour le cacher. Rapidement elle demanda :

— Vous êtes fixé a Paris, ou seulement de passage?

Il se décida enfin à parler, et ce fut à la première question qu'il donna une réponse :

— Vous avez changé et vous êtes aussi jeune qu'autrefois. Vous êtes aussi jeune, mais autrement. En même temps que je vous reconnais, vous êtes pour moi une femme nouvelle.

Et il rougit, comme s'il était intimidé de ses propres paroles, ou comme s'il avait fait un grand effort sur lui-même pour les prononcer. Cette rougeur jetait un charme inattendu d'adolescence sur ce grand jeune homme fort et musclé, aux joues bronzées, à l'air décidé et sain. Elle ne passa pas inaperçue aux yeux exercés de celle qu'il avait appelée *Mademoiselle Hélène*. Celle-ci répéta mélancoliquement, presque mot pour mot, la phrase qu'elle avait dite dans un sourire :

— Je ne suis plus Hélène Page.

— C'est vrai, je me souviens : vous êtes

mariée. Mais je ne vous ai connue que jeune fille.

— Je suis Madame Jacques Meilleraie.

Il parut fouiller sa mémoire :

— Ah ! oui, Monsieur Jacques Meilleraie qui était médecin à Aix-les-Bains.

— C'est cela.

Il conclut naïvement :

— Il est bien plus âgé que vous.

Elle rit tout à fait, tant il avait mis de franchise dans cette réflexion :

— Mais non, je vous assure. Je suis vieille déjà.

Il protesta avec véhémence :

— Les années ne vous ont même pas touchée.

— Vous non plus.

Et comme ils se regardaient mieux, ils reconnurent leur mensonge et n'en convinrent pas. Ils purent suivre les traces de la vie sur l'expression plus complexe de leurs visages qu'un même souvenir avait un instant simplifiés et rafraîchis. Elle, plus élégante, trop consciente de sa grâce pour être une jeune fille, lui, le buste élargi, doué de plus de résistance et de plus d'énergie apparente, ils regrettèrent une seconde leurs vingt ans.

— Je suis en retard, dit-elle la première après cet examen. Mes enfants doivent me réclamer.

— Vos enfants?

— J'en ai deux. Ils sont si gentils.

Elle étendit la main dans la direction d'un feu rouge qui fuyait :

— Ah! mon Dieu! mon tramway vient de partir!

En effet, le tramway de la Muette contournait la place de l'Étoile.

— Vous étiez pressée? demanda François Dorsy.

— Oui. Non, au fait. Il est sept heures. Nous ne dînons qu'à sept heures et demie. J'irai à pied. Aidez-moi à traverser la place, voulez-vous?

Il s'informa, quand il était déjà résolu à l'accompagner :

— Allez-vous loin d'ici?

Il n'osait l'appeler ni Hélène, ni madame.

— Avenue Victor-Hugo, près de Saint-Honoré d'Eylau.

Ils coupèrent, en se servant des refuges, l'avenue des Champs-Élysées. Elle plaisanta le silence de son compagnon :

— Quand on ne s'est pas vu depuis longtemps, on ne trouve rien à se dire. N'est-ce pas?

Le jeune homme garda toute sa gravité :

— Je calcule.

— Ah ! Vous travailliez autrefois pour devenir ingénieur. Vous avez réussi?

— Oui, répliqua-t-il sans se douter de l'ironie. Mon calcul est terminé. Il y a huit ans que je ne vous ai pas revue.

— C'était cela que vous comptiez?

— J'ai quitté la Savoie depuis huit ans.

— C'est long, dit-elle. Prenez-moi le bras. J'ai peur de ces automobiles qui accourent comme des fantômes.

Mais le menaçant véhicule avait déjà passé. Et comme ils achevaient de franchir l'avenue d'Iéna, il la sentit qui tremblait encore. Il se souvint qu'étant jeune fille, elle cachait déjà ses craintes et ses faiblesses sous un air hardi qui trompait ceux qui la connaissaient mal.

Ayant repris son souffle, elle demanda :

— Qu'avez-vous fait pendant ces huit années?

Ils s'engagèrent dans l'avenue Victor-Hugo, tandis qu'avec chaleur il lui racontait sa vie

d'âpres conquêtes sur la nature. Il lui ouvrit toutes grandes les portes de la nouvelle Angleterre ; il évoqua pour elle les diverses beautés du Canada, la province de Québec aux paysages de France, et la *prairie* qui s'étend, comme un champ d'or, du lac Winnipeg aux Montagnes Rocheuses, et ces Montagnes Rocheuses dressées, entre les deux Océans, comme une muraille qu'escaladent les forêts de sapins. C'était l'existence d'un homme audacieux et libre. Les yeux d'Hélène s'assombrirent un peu.

— Vous avez été heureux, dit-elle simplement.

— Oui. Je ne me plains pas de mon sort.

Et il lui raconta ses fiançailles, l'année précédente, pendant un séjour qu'il fit à Montréal. Les beaux yeux noirs s'assombrirent tout à fait.

— Et vous? demanda tout naturellement le jeune homme quand il eut terminé son odyssée. Et vous, Hélène, êtes-vous heureuse?

Il prononçait maintenant ce nom sans hésiter. Son propre récit le rassérénait.

Elle se hâta de répondre :

— Oui, je suis heureuse. Je suis très heureuse.

— Vous vivez à Paris?

— A Paris l'hiver, et l'été à Aix-les-Bains. C'est charmant.

— Je m'en réjouis. Car je suis content de vous revoir. Je suis très content.

Sur cette déclaration de bonheur réciproque, ils se turent comme si leur félicité même les embarrassait. Leur silence se prolongeant, elle dit au hasard :

— Il fait froid ce soir.

Accoutumé au temps sec et rigoureux du Canada, il avait ouvert son pardessus. Mais, conciliant, il approuva cette réflexion, comme s'il avait quelque chose à se faire pardonner.

— Oui, il gèle. On patinera demain au Bois de Boulogne.

Et tout à coup, retrouvant enfin son passé, il ajouta :

— Vous souvenez-vous, Hélène, de nos parties de patinage au marais du Bourget, près du lac?

— Oui, dit-elle, et ses yeux regardaient en avant ses souvenirs qui accouraient du fond de l'avenue.

— Quand le soir venait, des teintes violettes

traînaient sur la glace, comme des fleurs jetées.

— Et la neige des montagnes devenait toute rose.

— J'aimais à patiner avec vous. Vous aviez un coup de patin allongé et moelleux, surtout dans les balancés.

— Vous me souteniez.

— Aujourd'hui, je patine bien mieux.

— Moi, je ne patine plus.

— J'aimais aussi à valser avec vous. Chez les Merval, vous souvenez-vous?

— Je ne valse plus, dit-elle le visage sérieux et tiré.

Il s'arrêta de parler, comme s'il avait manqué de correction, et considéra Mme Meilleraie avec des yeux repentants. Ils étaient parvenus à la place Victor-Hugo.

— Il faut que je vous quitte, reprit-elle. Adieu, monsieur.

Monsieur lui fit l'effet d'un coup sur les doigts. Tout penaud, il sollicita :

— Ne vous reverrai-je pas, Hélène... Madame?

— Je reçois le lundi.

— Alors j'irai vous voir un autre jour. Je suis un sauvage, vous comprenez.

— Un autre jour, vous ne me trouverez pas.

Interloqué, il soupira :

— Vous me traitez comme un étranger.

— Ne l'êtes-vous pas devenu?

— J'ai cru tout à l'heure que j'avais huit ans de moins.

— Moi aussi, dit-elle, je l'ai cru un instant. C'était bien inutile.

— Je veux vous revoir.

— A quoi bon? Adieu... François.

Elle lui prit la main qu'il ne tendait pas, et s'éloigna de sa jolie démarche glissante. Au lieu de la suivre, il se rappelait d'anciennes images :

« Autrefois, quand je me retournais pour la voir partir, elle marchait ainsi. Sa robe touche terre. On dirait qu'elle n'a pas de pieds. Au marais du Bourget, c'est moi qui lui attachais ses patins. Elle avait un pied tout petit. Au Canada les femmes ont de grands pieds sur lesquels elles s'appuient solidement. »

Elle avait déjà disparu qu'il la voyait encore.

— Mais elle ne m'a pas donné son adresse, se dit-il tout à coup.

Et il se précipita pour la rejoindre. Il courait

sur le trottoir, bousculant des passants paisibles. Ne l'apercevant pas, il s'arrêta :

— J'ai dû la dépasser.

Il revint lentement en arrière, la guettant, dévisageant sans politesse les femmes qu'il croisait. Et à mesure que diminuaient les chances de la revoir, une tristesse nouvelle envahissait ce grand garçon qui, dans sa vie d'aventures et d'efforts, avait peu accordé de temps au sentiment.

Il dut reconnaître la vanité de sa poursuite. Un fiacre passait à vide, dont le cocher inspectait l'avenue, en quête d'un client. Il fit un signe, jeta l'adresse de l'hôtel Rochambeau, et monta. Dans la voiture, il regarda sa montre : elle marquait sept heures et demie. Il oublia aussitôt ce retard, pour évoquer Hélène Page. Il jetait, comme un lest gênant, les huit dernières années de son existence, et des paysages de Savoie, lacs et montagnes, se substituaient aux rues de Paris. Quand s'arrêta le fiacre, il pensa : *Déjà!* mais n'approfondit pas sa pensée.

Il trouva au salon de l'hôtel M. Carrette et M. Hawkins qui, flegmatiquement, constatèrent le retard, et s'informèrent de sa cause.

Tandis que le jeune homme s'excusait, miss Mary entra et, secouant la main de son fiancé :

— Il ne vous est rien arrivé? dit-elle.

— Non, Mary. C'est la faute du métropolitain. On compte sur sa rapidité, et l'on calcule mal son temps.

Mais la jeune fille discuta d'une façon précise cette explication :

— Je vous ai vu descendre d'une voiture. Vous n'êtes pas venu par le métropolitain.

Il rougit, car il n'avait pas l'habitude du mensonge. Et furieux contre lui-même, il lança à sa fiancée un regard sans tendresse.

— J'ai pris un fiacre à l'Étoile pour aller plus vite, répliqua-t-il sèchement.

Ce n'était pas vraisemblable. Confiante et loyale, Mary le crut et regretta son doute. Elle considéra le jeune homme avec une grande affection, et vit dans ses yeux un changement qui l'inquiéta.

— Qu'avez-vous? reprit-elle.

Et rappelant une légende canadienne, elle ajouta :

— On dirait que vous avez vu l'*Amiral du brouillard*.

M. Hawkins intervint :

— L'*Amiral du brouillard*, mademoiselle? Ce n'est pas la première fois que j'en entends parler. A ma dernière traversée, comme je remontais le Saint-Laurent, le capitaine interrogea l'horizon qui était sombre et murmura : « Prenons garde à l'amiral du brouillard ! » Désireux de m'instruire, je lui demandai ce que signifiaient ces paroles. Il me répondit évasivement : « Signe de mauvais temps, monsieur. »

— Je vous raconterai cette histoire à table, dit M. Carrette, comme on venait avertir que le dîner était servi.

Mary retint son fiancé pour le gronder avec bienveillance :

— Vous me cachez quelque chose. C'est mal.

Elle donnait à la langue française un accent cadencé qui était plein de fraîcheur.

— Je ne vous cache rien, Mary. Je n'ai rien à cacher.

Et tandis qu'il lui offrait le bras pour la conduire, le jeune homme, mécontent de lui, songeait méchamment :

« Elle ne sait pas s'habiller. Comment était

vêtue Hélène Page? Une jaquette et une toque d'astrakan, je crois. »

En Amérique il ne prenait pas garde à la toilette des femmes. Il lui fallut un effort pour se rappeler qu'il aimait miss Mary Carrette.

II

L'AMIRAL DU BROUILLARD

Paris ne mettait pas en valeur Mary Carrette. Conduisant elle-même un traîneau bien attelé, ou, les raquettes aux pieds, glissant le long des chemins de neige, ou supportant sur un voilier le vent et l'orage sans se plaindre, c'est ainsi qu'il fallait la voir pour goûter sa véritable séduction, faite de santé et de belle humeur, ou bien, dans son intérieur de Montréal, ordonnant avec ponctualité et économie les services de la maison. Sans beauté, elle plaisait avec ses joues rondes et fraîches, sa voix chantante et ses yeux clairs, limpides comme son esprit. François Dorsy l'avait rencontrée au cours d'une croisière sur le Saint-Laurent. Quand elle consentit avec simplicité à l'accompagner là-bas, aux Montagnes Rocheuses, il prit confiance dans l'avenir, et ne redouta plus ni l'effort ni la solitude.

Mais elle avait une taille un peu carrée et apportait dans le choix des étoffes un goût rudimentaire. On ne pense pas à ces choses quand on se fiance dans l'isolement. La rencontre d'une Hélène Page, merveille de grâce et de parure, fait surgir, par comparaison, les défauts ignorés des provinciales ou des étrangères. Instinctivement, Mary se défiait de Paris et flairait en lui un ennemi personnel. Cependant elle ne savait pas qu'il avait déjà commencé les hostilités.

Dans le corridor qui conduisait à la salle à manger de l'hôtel, elle dit à François Dorsy :

— Votre Paris ne m'enchante pas. J'ai couru dix magasins avant de trouver un crochet à bottines. Il n'y avait que des pâtissiers et des bijoutiers.

— C'est quelque chose.

— Ce n'est rien. Je leur préfère les boulangers et les tailleurs. On ne vit pas de confitures, et l'on ne s'habille pas de diamants.

Reprenant confiance, il se mit à rire :

— J'aime les bonbons, Mary, et les pierreries.

Elle termina sa description :

— Enfin les promeneurs vont si lentement qu'on ne peut pas avancer.

Dans la salle à manger s'alignaient les petites tables éclairées par des ampoules électriques que dissimulaient à demi des fleurs artificielles, iris, pavots ou tulipes. Les deux jeunes gens rejoignirent MM. Carrette et Hawkins qui échangeaient des réflexions gourmandes sur les huîtres déjà servies.

A la première qu'il savoura, le directeur des mines de Conmore esquissa un sourire d'approbation :

— Ces ostendes valent les *carlinfords* d'Irlande.

— Ah ! mon ami, protesta le représentant des Communes au patriotisme abondant, comme elles sont inférieures à nos huîtres canadiennes ! Rappelez-vous les *bouctouches* et les *caraquettes* du golfe Saint-Laurent.

M. Hawkins se recueillit et proclama :

— En effet, ce sont les perles de la mer.

Mary, voyant son fiancé taciturne, et craignant qu'on ne le remarquât, intervint dans la conversation.

— Père, vous avez promis de nous raconter l'*Amiral du brouillard.*

— Oui, insista M. Hawkins, je désire savoir.

— Quand on voit l'*Amiral du brouillard*, commença M. Carrette posément, c'est qu'on est perdu... Mary, qu'avez-vous?

La jeune fille était devenue pâle. Elle se remit très vite, car elle avait l'habitude de se dominer.

— Continuez, je vous prie.

François se souvint des paroles de sa fiancée sur son retard. Pour la première fois de la soirée, il la regarda avec douceur, et lui dit à voix basse pour la rassurer :

— Je ne suis pas superstitieux.

— Moi non plus, je vous jure.

— C'est une vieille légende canadienne mélangée de faits historiques, avait déjà repris M. Carrette peu enclin à l'inquiétude. Elle remonte au temps de la reine Anne, lorsque Français et Anglais se disputaient notre sol. Après une défaite, le gouvernement de la reine décida d'envoyer en Amérique, à la tête d'une importante flotte de secours, l'amiral Walker qui passait pour le plus habile officier de toute la marine anglaise. Walker venait de se fiancer. Il enleva sa fiancée, et partit avec elle, contre

les règlements qui interdisent la présence d'une femme à bord.

— Bien, appuya sans y mettre malice le directeur des mines qui prêtait peu d'attention aux débats amoureux.

Le narrateur humecta ses lèvres d'un vieux graves authentique, et continua :

— En vue de Terre-Neuve, la flotte captura un petit bâtiment français, commandé par un Canadien, le capitaine Paradis. Or, le capitaine Paradis avait la réputation d'être le plus fin pilote du Saint-Laurent. L'amiral Walker, qui le savait, prescrivit de bien traiter son prisonnier dont il pensait déjà utiliser les services.

— Très bien, fit Hawkins plus intéressé. C'était un homme pratique.

— La flotte se composait de quatre-vingts vaisseaux de ligne. Elle avait pour mission de bombarder Québec. L'*Edgar*, vaisseau-amiral, avait pris la tête. On entra dans le golfe, et comme on se trouvait par le travers de l'île aux Œufs, le capitaine Paradis, accoudé sur un hauban, inspecta l'horizon et sourit. Expert à prévoir la bourrasque et l'orage, il avait aperçu,

au loin, un nuage blanchâtre qui se détachait à peine sur le ciel bleu. En effet, le vent fraîchit et tourna brusquement au sud, le petit nuage envahit le ciel, et l'*Edgar*, toutes voiles dehors, prit une allure vertigineuse, suivi par le convoi. La nuit venait. Tout à coup, du gaillard d'avant, un cri retentit : « Les brisants à tribord ! » On manœuvra d'urgence. L'amiral fit mander Paradis : « Capitaine, lui dit-il, nous sommes en danger de mort : choisissez entre la barre du gouvernail et un bout de grelin à la grande vergue. » Le capitaine souriait toujours : « Pardieu, je choisis la barre. Donnez-moi, pendant deux heures, le commandement du vaisseau-amiral ; sur ma vie, je vous jure qu'il ne lui arrivera pas malheur. » Il alla se poster au gouvernail. Et l'*Edgar* filait toujours. On voulut rendre de la voile, Paradis s'y opposa. Cependant l'équipage inquiet apercevait dans le crépuscule, tantôt à bâbord, tantôt à tribord, des récifs qui émergeaient du fleuve. C'était miracle que le navire passât au milieu. Le capitaine donnait ses ordres d'une voix brève et rapide, et l'on évitait les brisants avec une habileté qui tenait du prodige.

— Ah ! dit la jeune fille captivée, nos Canadiens sont de bons pilotes.

— L'amiral Walker se réjouissait. Mais il fouillait l'ombre, du côté de la flotte qui le suivait et à qui l'on transmettait les signaux. Il songeait que les autres bâtiments n'avaient pas à leur bord Paradis, et que les rochers étaient bien proches ; il songeait aussi au *Marchand de Smyrne* qui portait sa fiancée. Soudain il entendit à l'arrière un coup de canon d'appel. Puis ce furent deux, puis trois, puis dix, puis vingt coups. Bientôt il cessa de les compter. C'étaient les signaux de détresse des autres navires qui, l'un après l'autre, engagés à la suite de l'*Edgar* dans cette passe maudite, allaient se briser contre les écueils.

Hawkins fut sensible à ce désastre.

— Ho ! conclut-il, les bâtiments sont plus vite détruits que construits.

Néanmoins, il se servit une seconde tranche saignante du filet de bœuf aux olives. M. Carrette profita de l'interruption pour satisfaire son appétit, et Mary jeta un regard mélancolique sur son fiancé qui n'écoutait pas et mangeait à peine.

— Vous êtes malade? lui demanda-t-elle à mi-voix.

— Pas du tout! répliqua le jeune homme que tant de sollicitude énervait. Je ne me suis jamais mieux porté.

— Vous n'en avez pas l'air. Ceux qui mangent beaucoup sont contents.

Après ce dialogue amoureux qu'il n'avait d'ailleurs pas entendu, M. Carrette reprit :

— L'*Edgar* seul échappait au péril. Le capitaine Paradis quitta son poste et vint à Walker : « Amiral, je vous rends le commandement. J'ai tenu ma parole : votre navire est sauf. — Vous avez perdu ma flotte, riposta l'amiral, en choisissant pour manœuvrer l'endroit le plus dangereux de la passe. — Je ne me suis pas engagé pour votre flotte. — C'est bien, monsieur, allez! » Le lendemain, à l'aurore, l'amiral Walker vérifia l'étendue de son désastre : tous ses bâtiments étaient perdus corps et biens, y compris le *Marchand de Smyrne*. Il ne commandait plus de flotte, et il n'était plus fiancé. Ne voulant pas survivre à son malheur, il se jeta dans le fleuve.

— Tant pis! lança Hawkins en guise d'orai-

son funèbre, avec un mépris tout anglais pour l'insuccès. Mais pourquoi appelle-t-on Walker l'*Amiral du brouillard?*

— Je vais vous le dire. Lorsque la brume descend sur le Saint-Laurent, l'amiral Walker revient, sur son vaisseau-fantôme, croiser le long des côtes de l'île aux Œufs. Il cherche sa fiancée que les eaux ont emportée. Il passe entre les récifs dont il n'a rien à craindre. Recommençant la manœuvre de Paradis, il invite les marins imprudents à le suivre. Et c'est pourquoi les statistiques du bureau *Veritas* constatent qu'il se perd tant de navires chaque année dans ces parages. Ces navires ont vu l'*Amiral du brouillard;* on ne le voit pas sans danger de mort.

Ennuyée de cette péroraison, à cause des paroles avec lesquelles elle avait accueilli François Dorsy, Mary murmura :

— C'est une histoire de revenants. Je ne les aime pas beaucoup.

— Vous me l'avez demandée, répliqua son père qui était logique.

François eut un mot ambigu :

— Il est toujours dangereux de rencontrer un revenant.

M. Carrette pensait récolter plus de compliments. Il prenait volontiers la parole, et bien qu'il en trouvât souvent l'occasion, il ne cessait pas d'y attacher de l'importance.

On se leva de table. M. Hawkins voulut se montrer galant :

— Eh bien, dit-il à la jeune fille, ne redoutez-vous pas d'affronter les Montagnes Rocheuses? Vous ne redoutez pas. C'est la solitude une bonne partie de l'année.

Les yeux limpides de Mary brillèrent d'un plus vif éclat. Elle les posa loyalement sur son fiancé :

— Ce n'est pas la solitude. Avec François, je ne crains rien.

— Pas même les revenants? insista le directeur de mines avec un gros rire.

— Pas même les revenants.

François la récompensa de sa confiance.

— Vous avez raison, Mary. Les morts ne reviennent pas, ni le passé.

Et il écarta le joli fantôme d'Hélène Page.

Il le retrouva deux heures plus tard, comme il sortait de l'hôtel. Ainsi accompagné, il descendit à pied l'avenue des Champs-Élysées.

Il habitait, rue de Valois, un de ces appartements dont les fenêtres, en quelque façon historiques, donnent sur les jardins et les galeries du Palais-Royal, et livrent aujourd'hui le spectacle paisible et abandonné de verdures et de jets d'eau, après s'être ouvertes jadis sur les fêtes de la Régence et les mouvements populaires de trois révolutions. Un ami en voyage lui avait laissé la jouissance de sa garçonnière, moins banale et plus confortable qu'une chambre d'hôtel.

La nuit de janvier, froide et sereine, invitait à la marche. Le jeune homme leva la tête :

« Les étoiles sont moins immobiles qu'au Canada. Tout, ici, est moins immobile. »

Par les Champs-Élysées, la Concorde et les Tuileries, le parcours est aisé et lumineux. François Dorsy le fit sans hâte. N'avait-il pas sa jeunesse à élucider, et une compagne pour l'y aider?

« Les nuits, songeait-il, les nuits d'hiver au Canada ne sont pas obscures, à cause de la neige qui prend, sous les étoiles, une teinte laiteuse. Par une telle nuit j'ai connu la douleur à cause d'Hélène Page. C'était à Québec. J'avais appris

son mariage le soir par une lettre venue de France. Tout à l'heure, quand je l'ai rencontrée, je l'ai crue jeune fille un instant. J'ai erré sur la terrasse d'où l'on voit le Saint-Laurent pareil à une mer... »

Et il revit le Saint-Laurent, mais se retrouva bientôt à Paris pour continuer de se souvenir avec précision et franchise :

« Je suis rentré à cause du froid. Mes camarades, fort heureusement, m'avaient gardé un peu de punch. J'étais à demi gelé. Nous sommes partis le lendemain pour les Grands Lacs. Mon travail et les exercices physiques m'intéressent trop. Je n'ai pas souffert assez. J'aurais dû souffrir davantage. Elle est si belle. J'ai eu tort... Mais peut-être n'est-ce pas fini?... »

Il fit appel à des images plus anciennes, afin de découvrir dans son passé le véritable amour, celui qui a autant besoin de sacrifices que de joies. Et il installa son pays d'origine au milieu de la place de la Concorde.

... François Dorsy était le second fils d'un hobereau de Chambéry qui avait épousé une Américaine de passage à Aix-les-Bains. Mais

il tenait moins de son père que de sa mère. Celle-ci, habituée à une vie active et vagabonde, étouffa, sans se plaindre, entre les montagnes qui, après son mariage, l'enfermèrent dans leur étroit horizon ; elle aimait de tout son cœur ardent le mari nonchalant et timide que, librement, elle avait choisi, mais elle aimait aussi l'espace et le plein air ; elle tâcha de les oublier et mourut jeune.

Tandis que son frère Pierre suivait la tradition paternelle, et perdait ses jours comme s'écoule une eau lente et inutile, François entrait de bonne heure à l'École centrale et se précipitait sur un diplôme d'ingénieur. Il entendait se servir de sa fortune, d'ailleurs modeste, selon la méthode anglaise, pour favoriser son activité.

— A ton âge, lui disait M. Dorsy qui mêlait un grain d'ironie à son admiration pour tant de succès scolaires, j'aimais de loin toutes les femmes. Toi, tu rêves de la houille noire et même de la blanche.

Le sage adolescent rougissait quand on lui parlait des femmes. Il en avait le respect et le désir ensemble. Au quartier Latin, n'avait-il pas conçu des passions violentes et le plus sou-

vent platoniques pour ces fillettes qu'on acquiert au rabais, et même pour une danseuse de music-hall qui, dans ses lascives acrobaties, disposait un voile devant son visage, geste que son amoureux interprétait comme le signe d'une âme délicate?

Après sa sortie de l'École, et avant de partir pour le Canada, il passa tout un hiver en Savoie. Ce fut un hiver rigoureux et gai. On patina et l'on dansa. Le jeune homme goûta éperdument le plaisir d'avoir vingt-quatre ans. Pour épuiser ce plaisir jusqu'à la douleur, il rencontra Hélène Page qu'il avait connue toute petite et perdue de vue. Il lui plut et n'en voulut jamais rien croire. Elle dansait et patinait à merveille, avec cette grâce qui est naturelle aux corps souples. Jamais lasse, elle avait toujours l'air de l'être un peu. Ses cheveux noirs, ses yeux sombres que la joie illuminait, ses dents luisantes, ses mouvements de petite tzigane sauvage et ses vingt ans lui composaient un charme dont elle ne savait pas se servir. Elle jouait à l'audace et à la sécheresse quand elle avait le cœur timide et frémissant. Elle fut pour François Dorsy l'occasion de vivre d'une vie héroïque et

rapide : il rêvait d'accomplir de sublimes actions pour la conquérir et ne songeait pas à demander sa main avec simplicité. Cependant elle lui réservait toutes les valses qu'elle pouvait lui accorder sans livrer trop ouvertement ses préférences, et ne se lançait qu'avec lui sur la glace. Il aurait cru trahir son amour en l'avouant, et gardait son secret à grand'peine pour en savourer l'ivresse dans la solitude.

Au printemps il partit sans lui dire adieu. A quoi bon? n'était-elle pas trop belle pour l'aimer? D'ailleurs il avait hâte de mesurer ses forces avec celles du monde et croyait étreindre la terre et ses trésors en en faisant le tour. Un an plus tard, elle se mariait. Il en eut un chagrin rapide et passager. Et il oublia.

... Ce roman de sa jeunesse, François le connut par le souvenir mieux qu'il ne l'avait connu en le vivant. Il acquit la certitude, huit ans trop tard, qu'*elle l'avait aimé*. Durant ces huit ans, il n'avait fait qu'un seul séjour en Savoie, sans la rencontrer, sans même chercher à la rencontrer.

« Hélène Page. »

Il répétait presque à voix haute ce nom léger, ce nom adolescent et frais qui convenait à la jeune fille. De l'avoir revue, il éprouvait une fièvre agréable. Et il ne se rendait pas compte de toute la séduction que sa petite Savoisienne devait à l'art de Paris : il rendait hommage de cette beauté au choix parfait de sa jeunesse. Derrière la grille qu'il longeait, le jardin des Tuileries dormait à l'abri des visiteurs et loin du printemps, dans la paix triste de l'hiver. Il eut envie de le réveiller, de secouer sa torpeur et d'y faire naître des fleurs nouvelles, rien que parce que son cœur était agité.

« La reverrai-je? » se demanda-t-il enfin.

Pour cette seule question il avait imaginé ce retour en arrière et ce résumé. Il hésita dans sa réponse. Il imitait ces nageurs débutants qui touchent du bout du pied le fond de l'eau et n'osent pas se livrer à la pleine mer qui les invite. Il prit un biais peu loyal :

« Pourquoi l'ai-je avertie que j'étais fiancé? »

Il comprenait son honnête maladresse. Sans doute il était fiancé : il avait donné sa parole, il devait la tenir. La sûre, la courageuse, l'irréprochable Mary Carrette convenait à sa vie sérieuse

et active. Avec elle il remplirait sa destinée : il exploiterait des mines d'or, nourrirait des milliers d'ouvriers, enrichirait des actionnaires, sans compter l'excellent M. Hawkins, fonderait une famille, et, conquérant de la terre, laisserait une race forte et durable. Cependant il est dur, à trente-deux ans, d'interroger sa jeunesse au sujet de l'amour, et de n'en point obtenir de réponse satisfaisante. Quelques aventures rapides, et de peu d'intérêt, ne constituent pas la passion. Hélène Page, une première fois, avait effleuré son cœur. Voici qu'elle revenait pour lui donner à temps cette tentation de se livrer enfin à la pleine mer perfide et dangereuse. Ah ! sentir une année, un mois, un jour, une heure, la plénitude de la volupté, et consentir ensuite à reprendre ses chaînes et travailler en famille !...

Le jeune ingénieur se livrait à ces pensées romanesques avec une sorte de vertige.

« Si je la revois, je l'aimerai », se dit-il, car il demeurait clairvoyant.

Et il se félicita par avance :

« Certainement, je l'aimerai. N'est-elle pas tout le charme de ma jeunesse? »

Il ne connaissait plus d'obstacle et ne songeait

qu'à lui. Il traversa les galeries du Palais-Royal et entra dans le jardin : le seul bruit du jet d'eau en troublait le silence. Il s'arrêta :

« Mais elle?... Elle résistera. Elle a un mari, des enfants. Cette plainte de l'eau trouble ici la tranquillité du soir. Je n'ai pas le droit de déranger sa vie... »

Il n'hésita pas longtemps :

« Et après? Elle est libre. Si elle m'aime, que nous importent les obstacles? Et elle m'aimera. »

Plus avisé qu'autrefois, il se souvint de son bras qui tremblait quand ils avaient franchi les avenues. Et toute sa chaude jeunesse lui monta au cœur.

Sur les pelouses il distinguait vaguement les formes des statues de bronze. Et comme il quittait la nuit d'étoiles pour son logis, il se ressaisit enfin et chassa cette rêverie envahissante :

« Allons, se dit-il avec un sourire, les nuits de Paris sont pleines de mauvais désirs. Mary prétend que j'ai vu ce soir l'*Amiral du brouillard*, et son père ajoute qu'alors on est perdu. Je n'ai vu qu'une femme, et je vacille déjà comme un homme ivre... »

III

EN VISITE

— Madame reçoit-elle?

— Madame reçoit le lundi.

— C'est que... je suis de passage à Paris.

Dans l'escalier, François Dorsy avait préparé cette réponse, qu'il débita piteusement, prêt à se laisser éconduire. Il n'avait pas eu de peine à se procurer dans un annuaire l'adresse du docteur. On l'introduisit dans un salon vide qui n'était pas chauffé, et quelques instants plus tard on le conduisit dans le minuscule boudoir, capitonné et lumineux, où Mme Meilleraie, prévenue, l'attendait. Toute languissante, elle l'accueillit d'un triste sourire et d'un reproche affectueux :

— Bonjour, François. Je vous croyais reparti déjà pour votre Amérique. Voici quinze jours que nous nous sommes rencontrés.

Il balbutia :

— C'est vrai, madame.

Il pensait s'excuser de venir, et s'excusa de n'être pas venu. En regardant Hélène, il se demanda comment il avait pu perdre quinze jours en absurdes résolutions de sagesse.

— Je comptais sur votre visite, reprit la jeune femme qui le fit asseoir près du feu. Pour ne pas la manquer, je ne suis presque pas sortie.

— Pour ne pas la manquer?

— Mais oui. Ne m'aviez-vous pas avertie que vous ne choisiriez pas mon jour pour me voir?

— Je craignais d'être indiscret.

— Pourquoi? Nous sommes d'anciens amis, presque des amis d'enfance. Ne sommes-nous pas joyeux de nous retrouver?

— Très joyeux.

— Et comme vous aviez raison de mettre tout de suite notre amitié à l'abri du monde!

— N'est-ce pas? dit-il sincèrement.

Il cessait d'être embarrassé, bien qu'il eût l'impression de se hasarder en des pays inconnus et incomparablement plus beaux que ceux qu'il avait explorés.

— C'est très délicat. Le lundi, je reçois trente personnes indifférentes.

— Pourquoi les recevez-vous?

— Pour me désennuyer, et elles m'ennuient davantage.

— Vous avez de l'ennui?

— Toujours un peu. Au fond, je ne suis pas Parisienne.

— Pourtant, fit-il en comparant l'élégante jeune femme à Mary Carrette, vous avez cette chose spéciale que Paris donne et que je ne sais pas bien définir. Avec, toutefois, un petit air sauvage et libre, à quoi je vous ai reconnue l'autre soir.

— Ah ! vous m'avez reconnue à cela? C'est un air de Savoie. Je crois bien que j'ai laissé mon cœur là-bas. Voulez-vous que nous parlions de notre pays?

Elle se pencha vers lui, attentive. Elle était vêtue d'une robe d'intérieur en surah blanc. L'étoffe soyeuse moulait son corps mince.

— J'y suis allé le mois dernier, dit-il entrant dans son désir. J'ai revu l'étang du Bourget où nous patinions.

— Notre étang.

— Il n'a pas changé. Le soir s'y reflète toujours. Il est mélancolique et doux à regarder.

— Nous arrivions les premiers, vous souvenez-vous, et nous partions les derniers.

Ils se turent tous deux. Mais leurs pensées se rejoignaient dans un passé commun. Une bûche carbonisée s'effondra et fit jaillir une gerbe d'étincelles.

— En ce temps-là... commença-t-il, et il interrompit sa phrase.

Elle interrogea, anxieuse tout à coup, le visage tendu :

— En ce temps-là?

— Vous deviez me trouver bien naïf, Hélène, bien gauche.

Elle sourit et montra ses dents blanches qui brillaient à la lumière.

— Un peu.

— Bien ridicule.

— Oh ! non, par exemple, pas ridicule. Comment pouvez-vous croire ? Je ne patinais qu'avec vous, je ne dansais qu'avec vous.

Encouragé par ces protestations, il fit de tardifs aveux :

— Je n'ai jamais osé vous dire, Hélène, que je vous aimais.

Troublé par ses propres paroles, il ne remarqua pas qu'elle était toute frémissante. Elle répéta avec ironie :

— Vous m'avez aimé, vous?

— Comme un fou, Hélène. Ne l'avez-vous pas deviné?

— Les jeunes filles ne devinent pas.

Elle fixait le tapis, et ses narines palpitaient. Il s'était levé pour se rapprocher d'elle.

— Pourquoi, murmura-t-elle, n'avez-vous pas demandé ma main?

Et plus bas encore, elle ajouta :

— Je ne l'aurais pas refusée. Je vous attendais.

Elle le regarda avec tristesse. Il prit cette main qu'elle aurait donnée.

— Hélène, c'est vrai?

Elle eut un sourire désenchanté :

— Je n'étais pas un bien beau parti. Sans fortune et sans espérances.

— Hélène, je n'ai jamais songé à cela.

Ils restaient l'un en face de l'autre, pareillement émus. Dans le foyer crépitaient doucement les braises. Elle retira sans brusquerie sa

main qu'il avait gardée, et baissa les abat-jour des lampes. Le visage dans l'ombre, elle pleura tandis qu'il parlait :

— Je vous aimais, et j'étais bien ignorant, de l'amour. Je voulais vous offrir toute ma vie et je ne pensais pas qu'elle valût d'être offerte. Vous m'avez cru orgueilleux, Hélène, et c'est moi que je dédaignais. Je m'humiliais devant vous, au lieu de vous emporter dans mes bras. Je vous le dis aujourd'hui : vous avez été mon unique amour.

Elle soupira dans son mouchoir :

— Ah ! c'est un grand malheur.

Alors il vit qu'elle pleurait. Il lui prit les deux mains : elle ne se défendit pas.

— Donnez-moi vos larmes, Hélène, puisque nous ne pouvons plus être heureux.

Mais elle se dégagea doucement :

— Laissez-moi. Il est trop tard. Pourquoi êtes-vous revenu? Je vous avais supplié de ne pas revenir.

— Et vous m'attendiez.

Elle ne répondit pas ; il reprit :

— Nous avons laissé échapper le bonheur une fois. Allons-nous recommencer?

— Je ne vous aime plus.

— Je lis votre mensonge, Hélène, dans vos yeux qui ont pleuré. Moi, je vous aime encore.

Elle l'arrêta presque brutalement, la voix dure :

— Vous oubliez que vous êtes fiancé.

— Demain, je ne le serai plus.

La bouche sèche, le souffle court, il parut suivre sa propre voix et s'étonner des paroles qu'il avait dites. L'amour commençait-il en eux son œuvre de destruction? Ce fut comme s'il voyait tomber Mary Carrette sans lui porter secours. Il voulut avoir sur-le-champ le bénéfice de sa franchise et se rapprocha d'Hélène qui avait accueilli presque avec terreur sa déclaration et qui murmura comme une complice :

— Elle vous aime peut-être.

— Je ne sais pas. Il ne s'agit pas d'elle.

Elle succombait à son émotion. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait, haletante. Pleine d'angoisse, elle s'assit, et il mit un genou en terre devant elle. Leurs visages se touchaient presque.

— Hélène, je ne me souviens plus des huit années qui nous ont séparés. Elles ont disparu sans laisser de traces.

Elle eut un rire nerveux :

— Sans laisser de traces?

— Oubliez-les comme moi.

— Je ne puis pas les oublier.

Elle se leva, respira comme si elle était sauvée, et toucha le bouton de la sonnette électrique.

— Qu'avez-vous fait? dit-il en se relevant à son tour.

Elle ne se sentait plus seule avec lui et retrouvait tout son calme. Elle s'essuya rapidement les yeux et répondit gaiment, avec cette mobilité d'expression qui était, chez elle, un charme presque déconcertant :

— Je veux rafraîchir votre mémoire.

La femme de chambre ouvrit la porte :

— Amenez-moi les enfants, je vous prie, ordonna Mme Meilleraie.

Il la regardait avec tristesse, sans parler. Il n'avait pas prévu cet obstacle. Maintenant elle ne craignait plus son amour. Les enfants s'arrêtèrent sur le seuil, intimidés par l'inconnu. Hélène, se précipitant sur eux, les couvrit de baisers. Elle se retourna pour les présenter au jeune homme avec une fierté maternelle :

— Ils s'appellent François et Simone. Il a

cinq ans, elle trois. N'est-ce pas qu'ils sont beaux?

Il dut les admirer et les flatter.

— Le petit vous ressemble. Il a vos yeux noirs, et cette grâce un peu sauvage qui plaît en vous.

— Il porte votre nom.

— C'est un hasard.

— Vous n'en savez rien.

Elle se garantissait contre lui, mais ne voulait pas l'éloigner tout à fait. Ainsi elle l'écartait et le retenait tour à tour. Cependant il ne considérait pas les deux enfants avec cette indifférence courtoise que les étrangers leur témoignent d'habitude devant leurs parents. Parce qu'il avait accoutumé d'examiner la vie gravement, il voyait en eux de petites créatures humaines dont l'avenir se préparait déjà, des créatures auxquelles il n'avait pas le droit de nuire. Il songeait qu'il eût été doux de fonder une famille avec Hélène. Des pensées nouvelles le bouleversaient, mais son amour, fort comme un torrent, les emporta.

— Allez et soyez sages, disait Mme Meilleraie, tandis que leur gouvernante emmenait les petits.

Demeurée seule avec François, elle lui demanda :

— Croyez-vous maintenant que ces huit années n'ont pas laissé de traces?

Et comme il se taisait, elle continua :

— Elles nous ont séparés et nous sépareront toujours. Ah ! mon ami, il vaudrait mieux ne pas nous revoir.

Il ne répondit pas tout de suite, et ce fut pour murmurer :

— Je ne puis pas.

— Il le faut.

Il soupira et se décida :

— Adieu, Hélène.

— Adieu.

Par un mouvement rapide, elle prit la main du jeune homme et y posa les lèvres.

— Hélène, dit-il vaincu par ce contact, je ne veux pas partir ainsi. Je vous aime. Je veux vous parler... Je vous attendrai tous les jours à trois heures, au Bois, devant le pavillon d'Armenonville.

— Je n'irai pas.

— Je vous attendrai jusqu'à ce que vous veniez.

Elle demanda :

— C'est du côté de la porte Maillot? Il y a beaucoup de monde.

— Oui, on peut s'y rencontrer par hasard. Ce n'est pas un rendez-vous. Dites-moi que vous viendrez.

— Non, je n'irai pas. Ne m'attendez pas. Adieu, adieu !

Quand la porte se fut refermée, elle appela ses enfants d'un cri de détresse qu'on pouvait prendre pour un cri de joie, et jusqu'au soir elle joua passionnément avec eux. Lorsqu'il rentra, son mari la trouva sur un tapis assise à la turque, et François et Simone, bruyants comme une charge de cavalerie, s'élançaient sur elle pour la renverser. C'était un homme déjà mûr, de vingt ans plus âgé qu'elle, au visage sympathique et intelligent, qu'une vie sérieuse, occupée à soigner les malades, marquait d'un pli de tristesse. Il sourit en voyant le groupe à terre et félicita sa femme avec la bonté presque paternelle qu'il apportait dans la vie conjugale.

— Petite Hélène, vous êtes une adorable maman.

Mais elle cherchait en vain l'ivresse du sacrifice.

Pendant ce temps, François Dorsy traversait les quartiers animés de Paris. Il ne se sentait pas le courage de se rendre à l'hôtel Rochambeau, comme il faisait chaque soir ; il avait envoyé un télégramme d'excuses à sa fiancée, à sa future victime que par pitié il ménageait encore. Il préférait se perdre dans la foule. Dans la foule, son amour le rendait à la solitude. Et il revoyait sans cesse la jolie figure effrayée d'Hélène qui l'appelait en le repoussant.

« Est-ce la joie? Est-ce la douleur? » songeait-il.

L'une et l'autre l'attiraient invinciblement. Il foulait des terres inconnues et périlleuses, mais le danger même le tentait.

Et habitué, dans ses rapports professionnels, à résumer ses prévisions avec exactitude, il trouva naturellement, pour exprimer l'avenir que la passion réservait à Hélène et à lui-même, cette formule désespérée :

« Nous sommes perdus! »

IV

LA ROUTE DES LACS

« Viendra-t-elle aujourd'hui ? »

François Dorsy, en face du pavillon d'Armenonville, interrogeait du regard l'allée de Longchamp qui conduit à la porte Maillot. Il consulta sa montre :

« Trois heures et demie. Je ne l'attends plus. Je ne reviendrai pas demain. »

Néanmoins, il ne s'en alla pas encore. La veille, il s'était déjà dit qu'il ne reviendrait plus. Six jours de suite il avait recommencé, tantôt sous la neige et tantôt par le froid, sa lente promenade inutile. Les premiers jours, trop certain de la revoir, il l'attendait sans allégresse. Car elle bouleversait son existence et il distinguait clairement, d'ailleurs sans trembler, toutes les conséquences de ce bouleversement. Sans doute il n'avait encore brisé

ni ses fiançailles ni sa carrière et, en homme pratique, il différait de les briser, comme si, par hasard, il pouvait encore se ressaisir. Or, il aimait sa carrière d'ingénieur, et, de la même manière ou presque, il aimait sa fiancée. Avec elles deux, sa vie prenait un sens naturel, s'accomplissait avec plénitude. Il n'était pas de ces oisifs qui ont besoin de la sensation pour secouer leur ennui et pour se donner l'illusion de l'activité. Laborieux, l'esprit équilibré, il comptait normalement sur son travail et son foyer pour lui fournir un bonheur régulier et sain. D'instinct, il détestait les désordres qui sont le cortège de la passion. Mais il transportait dans la passion la gravité et la droiture de son caractère.

A mesure que les jours fuyaient sans Hélène, il venait avec plus de fièvre au rendez-vous qu'elle oubliait. Il prolongeait de plus en plus sa vaine attente. Le cœur battant, il fouillait l'avenue où de rares passants, à cause de la mauvaise saison, s'aventurent. Quelquefois une silhouette de femme le trompait un instant. Il espérait la reconnaître et, de peur de se méprendre, il demeurait immobile au lieu de mar-

cher à sa rencontre. Ainsi retardait-il de bien peu sa déconvenue. Et le doute l'énervait, mais fortifiait son amour.

Sur les gazons, un peu de neige, maintenue par le froid vif, restait encore, comme la blanche gelée au printemps. Le soleil, à travers les branches dépouillées, envahissait tout le bois, et les moindres brindilles se découpaient finement sur le fond de lumière. C'était la beauté spéciale de l'hiver en forêt, qui donne tout leur prix au jet des arbres droits, à l'harmonie des hautes futaies, à la profondeur des allées, à la mélancolie des feuilles mortes, à la douceur du ciel pâle qu'on aperçoit de partout.

« C'est bien elle, cette fois. »

Pris d'une subite angoisse, il s'arrêta. Elle portait le manteau et la toque d'astrakan qu'il lui avait vus à leur première rencontre. Il avait pu de loin prendre d'autres femmes pour elle, mais il ne pouvait la confondre avec d'autres femmes quand il la vit s'avancer de sa démarche glissante et légère. Elle fut près de lui sans qu'il eût fait un pas vers elle. Était-ce le froid ou l'émotion qui rougissait ce teint mat de brune? Elle lui tendit la main.

— Vous ! dit-il. Je n'espérais plus.

— J'ai rendu visite à une amie près de la porte Maillot. Et je rentre chez moi par le Bois. C'est plus long, mais il fait beau temps.

Il négligea de contredire cette explication enfantine. Tandis qu'elle parlait, il l'enveloppait toute du regard pour mieux se convaincre par les yeux de l'immense joie de son cœur.

Elle voulut continuer de s'étourdir elle-même par son bavardage.

— J'ai cru que je ne franchirais pas l'avenue de la Grande-Armée. Il y a trop d'automobiles dans ce quartier. J'ai peur des automobiles, surtout de ceux qui ont un avant pointu. Ne trouvez-vous pas qu'ils sont plus impressionnants que ces grosses voitures bêtes qui roulent avec l'air d'être dételées?... Mais vous me laissez parler toute seule. Vous n'êtes guère aimable.

— Je vous vois, Hélène, et je suis heureux.

Sur le visage de la jeune femme, il découvrait cette même expression de frayeur passionnée que déjà il y avait surprise. D'une voix changée, au timbre grave, elle demanda :

— Vous m'attendiez?

— Tous les jours.

— Même par la neige?

— Même par la neige.

— Pauvre François !...

Elle essaya de rire.

— Le bois doit être joli sous la neige.

— Je ne sais pas, dit-il. Je vous attendais.

Le rire fragile d'Hélène se brisa :

— Je vous avais dit que je ne viendrais pas. Et je suis venue. C'est mal. Mais je ne pensais pas vous trouver ici.

— Vous ne pensiez pas?

— Non. Je me disais : il se sera lassé de m'attendre ; après six jours, sûrement il se sera lassé.

— Etes-vous fâchée?

— J'ai peur. Comme là-bas, devant les automobiles.

— Hélène, je vous aime.

— Taisez-vous, je vous en supplie.

Moins durement, elle ajouta :

— Voyez, il y a du monde.

Ils quittèrent l'allée de Longchamp pour prendre la route des Lacs. Une amazone passait, une toute jeune fille qui sautait trop sur son cheval, et qu'un garçonnet, son frère évi-

demment, suivait à quelques pas de distance. Les deux cavaliers ne songeaient qu'au plaisir de la course et à jouir du vent frais qui leur balayait la figure. Ils soulevèrent le sol battu de la contre-allée réservée et s'enfoncèrent dans la direction de la Grande Cascade, sous la voûte légère que formaient les branches dépourvues de feuilles.

De la route des Lacs se détachait un petit sentier désert qui semblait fuir au cœur du bois.

— Prenons ce chemin, proposa-t-il à sa compagne. Il n'y a place que pour deux.

— Où nous conduira-t-il?

— Au grand lac, derrière le Pavillon-Royal.

Elle hésita, puis céda. Ils marchaient côte à côte, et il n'y avait place, en effet, que pour deux. Bientôt ils perdirent de vue les grandes avenues, et se trouvèrent seuls, au milieu des arbres, comme en forêt. Ils ne s'étaient rien dit encore, mais leur cœur à tous deux battait plus vite.

— Non, lui dit-elle comme il tentait de lui prendre la main, ne me touchez pas. C'est une prière que je vous adresse.

— Hélène, je vous aime depuis huit ans.

— Avec huit ans d'intervalle.

Sans sourire, elle continua :

— Il est trop tard. Il faut renoncer à moi. Je suis venue ici pour vous le dire.

— Vous ne m'aimez pas, Hélène.

— Je ne vous aime pas? Non, je ne vous aime pas... Mon ami, vous ne savez pas comme je vous ai aimé. Il y a huit ans, l'avenir vous riait, à vous. Vous aviez une famille, vous étiez riche, et si séduisant. Une petite orpheline sans fortune comme moi, dont on disait du mal parce qu'elle était jolie, et que personne ne défendait, ne pouvait guère espérer de devenir votre femme. Je n'étais pas si exigeante. Et je vous aimais tant que si vous aviez voulu de moi...

— Si j'avais voulu, Hélène?

Doucement, comme tombe une feuille morte, elle laissa choir de ses lèvres cet aveu singulier

— Je me serais donnée.

— Ah ! murmura-t-il simplement, trop troublé pour trouver d'autres paroles.

Elle leva sur lui ses grands yeux noirs, et lentement elle se déganta. Puis elle lui tendit sa main nue :

— Tenez, François, je ne suis pas coquette. Quand je donne, je ne donne pas à demi. Et maintenant vous avez eu de moi tout ce que je puis vous donner, l'hommage de mon ancien amour, le grand, le cher secret de ma vie. Je suis venue ici vous les apporter. En revanche, promettez-moi de ne plus me revoir.

Le soir descendait. Les jours de janvier sont si courts. Devant eux, les troncs noirs des arbres se découpaient sur le couchant coloré d'or. Autour d'eux, les taillis se couvraient d'ombre.

Il avait gardé sa main, et considérait avec une ardeur douloureuse ce corps flexible aux lignes délicates dont il n'avait pas deviné le désir.

— Maintenant, dit-il, maintenant, Hélène, rien ne peut plus nous séparer. Nous nous aimons encore.

— Il est bien tard, murmura-t-elle.

Mais c'était de l'heure qu'elle parlait. Le bois s'emplissait de brume.

— Non, il n'est pas trop tard. Votre charme et votre cœur, notre jeunesse, notre amour, je les sens mieux aujourd'hui. Et parce que j'ai failli vous perdre, je sais mieux vous aimer qu'autrefois.

S'il avait eu plus d'expérience des femmes, il aurait pu lire dans ses yeux cette défaite qui est si claire et si émouvante dans le regard épouvanté du chevreuil que les chiens ont forcé :

— Ah ! ne me tourmentez plus. J'ai deux enfants que j'adore. J'ai un mari qui est bon pour moi. J'étais heureuse, presque heureuse. Pourquoi me troublez-vous !

— Moi aussi, Hélène, j'étais heureux, presque heureux. Et cependant tout mon bonheur, je l'ai donné pour souffrir par vous. Je lui préfère ma douleur. Je ne crois vivre que depuis que je vous attends. Dans mon cœur, en moi un printemps nouveau s'épanouit.

Elle murmura, toute tremblante :

— Non, c'est l'hiver. Voyez.

Sur le bord du sentier persistait la neige. Elle ajouta :

— Je suis glacée.

Il porta la petite main froide à ses lèvres.

— Venez, dit-il. Il n'y a personne.

Leur chemin débouchait au carrefour du Bout-des-Lacs. Il entraîna sa compagne au Pavillon-Royal qui était désert. Le personnel

inoccupé se précipita, avec un empressement maladroit, sur cette clientèle inespérée. François Dorsy commanda du thé bouillant. A mesure qu'elle se réchauffait, Hélène reprenait courage et retrouvait sa gaieté. Elle voulut servir elle-même son ami :

— Comme du temps où j'étais jeune fille.

— Quand vous me serviez, j'avais toujours peur de laisser tomber ma tasse.

— Deux morceaux de sucre, et le thé peu chargé. C'est bien cela? Vous n'avez pas changé de goût.

Il la regarda en riant :

— Vous savez bien que je n'ai pas changé de goût.

Par les baies vitrées ils apercevaient le bois qu'attristait le soir. Les rameaux dévêtus, parés des lumières du couchant, ressemblaient à des gerbes de feu. Ils goûtaient dans leur isolement, dans la bonne chaleur de la salle, et dans la vue de ce décor mélancolique, une douceur profonde.

— Nous sommes bien ici, avoua-t-elle.

Pourtant elle s'arracha la première à cette félicité.

— Je veux rentrer. Montrez-moi le chemin.

— Je vous accompagnerai, dit-il, se levant à son tour.

Ils sortirent et retrouvèrent le froid. Au carrefour, elle hésita.

— Par où voulez-vous rentrer? lui demanda-t-il.

— Par le plus court.

— C'est la route de Suresnes. Elle conduit à la porte Dauphine. La voici.

— Maintenant, soyez gentil : laissez-moi rentrer seule. Ne m'accompagnez pas.

Des yeux elle le suppliait.

— Le soir vient, dit-il. Vous n'aurez pas peur?

— Moins qu'avec vous.

— Hélène, quand vous reverrai-je?

— Il ne faut pas nous revoir.

— Je vous laisserai partir. Mais promettez-moi de revenir demain. Au même endroit.

— Non, non, adieu.

Elle s'enfuit en courant. Et, se retournant, elle lui envoya un baiser avec ce mot :

— Peut-être.

Au tournant elle disparut. Il ne la poursuivit pas, mais il demeura quelques instants encore à

fixer la route déserte. Puis il revint jusqu'au bord du lac. Une mince couche de glace recouvrait la surface liquide ; rompue par intervalles, elle laissait voir les frissons de l'eau qui résistait mal à l'action du froid. Sur cette eau libre, sur la glace polie, traînaient languissamment les reflets violets du soir. Les sapins du rivage, de leurs branches levées, appelaient l'ombre. Et, contournant la petite île qui, dans le couchant, ressemblait à un grand buisson lumineux, le lac se divisait, au bout, en deux avenues qui fuyaient sous les arbres.

C'était une de ces belles fins de jour par quoi l'hiver compense quelquefois sa rigueur. Le jeune homme, seul passant attardé à la contempler, trouvait dans ces couleurs ardentes, dont le froid semblait figer l'éclat limpide, une exaltation qui correspondait à sa fièvre. Il se rappelait aussi d'autres soirs de Savoie presque pareils : il patinait alors avec Hélène, elle portait un boa blanc que le vent de la course agitait derrière elle. A l'ivresse de l'heure présente il ajouta la grâce d'images anciennes.

Des craquements de la glace qui. sur le bord, se congelait davantage, proposèrent à sa mé-

moire un autre souvenir plus capable encore de favoriser sa passion. Devant Montréal, au bord du Saint-Laurent, il avait assisté, un soir d'avril, à la débâcle du printemps. Là, le fleuve est large de quatre kilomètres. Comme s'il étouffait sous la glace qui l'a retenu tout l'hiver, il attaquait avec fureur les murs de sa prison. On entendait sa grande voix, par intervalles, comme un canon lointain. Il soulevait peu à peu la couche épaisse qui résistait à ses efforts ; il l'arrachait enfin et l'emportait. La glace, en retombant, se brisait en blocs colossaux qui tournoyaient un instant et, se hissant les uns sur les autres, se reformaient en une barrière nouvelle. Saisi de colère devant cette ténacité, le fleuve poussait avec rage à une seconde bataille ses flots tumultueux. Comme à coups de bélier il défonçait l'obstacle, et, libre, il roulait en grondant vers la mer, charriant sur son dos, comme un poids négligeable, les icebergs vaincus que doraient les derniers rayons du soleil. C'était le printemps.

Ainsi la passion, retenue par mille liens résistants, emportait, comme le fleuve, tous les obstacles dressés contre sa force. Elle coulait

maintenant, à pleins bords, dans sa poitrine élargie. Elle envahissait toutes ses pensées. Elle entraînait, comme des morceaux de glace à la dérive, ses hésitations, ses prévisions, ses remords. C'était l'amour.

V

MARY CARRETTE

Fixé sur sa destinée, François Dorsy se serait méprisé lui-même s'il avait maintenu plus longtemps un engagement qui le détournait d'Hélène et l'obligeait au mensonge. En sortant du Bois, il s'achemina vers l'hôtel Rochambeau. M. Carrette et sa fille n'étaient pas rentrés. Loin d'accueillir favorablement un contretemps qui retardait une explication difficile et peut-être douloureuse, il s'en affligea, comme un martyr exalté qui voit ajourner son supplice et a besoin de souffrir immédiatement pour son Dieu.

Il résolut d'attendre sa fiancée. Dans le salon de l'hôtel, il voulut préparer leur entrevue et ne fit que revivre par le souvenir les heures les plus récentes de sa vie.

Mary le rejoignit une demi-heure plus tard. Elle portait un corsage blanc qui lui seyait

mieux que ses toilettes habituelles. Elle était radieuse de jeunesse et de santé. Cependant une inquiétude se pouvait lire dans ses yeux limpides. Mais il ne la remarqua point.

Tandis qu'elle parlait, il songeait cruellement :

« Elle m'aime comme une bonne camarade. Son chagrin passera vite. Elle se porte si bien. »

— Vos marchandes, expliquait la jeune fille, ont les lèvres pleines de miel. En m'essayant ce corsage, elles m'adressaient des louanges sur mon air parisien. Ne se moquaient-elles pas? Elles se moquaient très bien. Je sais que je n'ai pas l'air d'une Parisienne. Si j'avais l'air d'une Parisienne, François, vous me regarderiez peut-être davantage.

Le jeune homme, à cette innocente coquetterie, ne sourit pas, et même il ne daigna pas lever les yeux sur la toilette qu'elle lui montrait et qu'elle avait achetée pour lui plaire. Elle n en fut pas surprise ; depuis quelque temps, elle se rendait compte qu'il s'éloignait d'elle.

— Mary, dit-il enfin, je désire vous parler, à vous seule.

— Vous pouvez. Mon père ne rentrera que

pour le dîner. Il est en affaires avec M. Hawkins. M. Hawkins se plaint de votre absence, François. Tous les après-midi vous disparaissez. Il voudrait que vous repartiez pour Conmore. Février est là, et prochainement on travaillera à la mine. Nous partirons aussi, vous comprenez. Je n'aime pas Paris. Et nous pourrons fixer à Montréal la date de notre mariage.

Elle parlait pour se donner confiance, comme ces voyageurs qui chantent, la nuit, en traversant les bois. Ils étaient assis en face l'un de l'autre, de chaque côté de la cheminée, dans le grand salon vide que la lumière électrique éclairait d'un jour cru et froid. Sans en deviner exactement la cause, elle comprenait, aussi bien que son fiancé, la gravité des circonstances. Et déjà sur ses gardes, elle faisait face au danger.

Presque brutalement, comme ces chirurgiens qui mettent leur pitié à opérer vite, François avertit la jeune fille de la rupture inévitable :

— Mary, je ne suis plus digne de vous. Nous ne pouvons plus nous marier.

Elle ne laissa échapper ni un cri de douleur, ni un cri de révolte. Elle parut se recueillir une minute. Puis, d'une voix qui ne trahissait pas

son émotion, elle commença tout un petit questionnaire, car son fiancé, plus frappé qu'elle-même par ses propres paroles, gardait le silence :

— Avez-vous quelque chose à me reprocher?

— Non. Vous le savez bien.

Il fixait le tapis comme un coupable. Elle reprit :

— Avez-vous été condamné en justice?

— Mais c'est absurde, Mary.

Imperturbable, elle répliqua :

— Vous me dites que vous n'êtes plus digne de moi. Je cherche la cause. Votre père n'a pas été condamné en justice?

Malgré la gêne qu'il éprouvait, il ne put s'empêcher de sourire :

— Rassurez-vous, Mary. Nous sommes d'honnêtes gens.

— Bien, approuva-t-elle avec le plus grand sérieux. D'ailleurs les fils ne doivent pas payer pour les pères. Vous n'avez pas fait de pertes d'argent? Vous seriez coupable de vous en attrister : je suis riche, et vous travaillez.

— Non, Mary.

— Alors vous ne m'aimez plus?

— Je suis bien malheureux.

— Non, vous n'êtes pas malheureux. Vous ne m'aimez plus, et vous aimez une autre femme.

— Mary, je vous en supplie, murmura le jeune homme en se levant, ne demandez plus rien à celui qui fut votre fiancé. Avant que je vous dise adieu pour toujours, pardonnez-moi. Il faut des motifs bien graves pour que je vous prie ainsi de me rendre ma parole. Je vous épargne de grandes souffrances dans l'avenir. Je ne vous valais pas, Mary. Un autre méritera mieux que moi d'assurer votre bonheur. Avec vous l'avenir m'apparaissait lumineux et facile, et je me sentais de taille à triompher de tous les obstacles. J'ai suivi une autre voie, moins droite et moins raisonnable sans doute. Ne me regrettez pas, surtout. Ce n'est pas la peine. Adieu, Mary.

— Non, non, fit-elle en le retenant. Ne partez pas encore.

Et ne prêtant aucune importance aux phrases qu'il avait débitées avec émotion, elle interogea de nouveau :

— N'aimez-vous pas une autre jeune fille?

— Non, Mary.

Elle retint à peine un cri de triomphe.

— Ah ! vous n'aimez pas une autre jeune fille ! Je ne vous rends pas votre parole. Je refuse de vous rendre votre parole.

Stupéfait, il répliqua :

— Vous ne le pouvez pas.

— Je peux très bien. Je comprends. Vous aimez une épouse.

Elle employait, comme font quelquefois les Canadiens qui en sont restés à notre langue classique, des mots français passés de mode.

— Écoutez, Mary, laissons cette conversation qui est pénible.

— Pour qui est-elle pénible, cette conversation? Vous aimez une épouse. Eh bien, vous ne pouvez pas aimer une épouse. Comment appelez-vous prendre le bien d'autrui? C'est voler, n'est-ce pas? Aimer une épouse, c'est voler. Un homme noble ne vole pas ; un homme noble n'aime pas une épouse.

Il s'impatienta de ce mot suranné qui revenait sans cesse sur les lèvres de la jeune fille, et il voulut opérer un mouvement de retraite. Mais elle le devança et s'appuya contre la porte :

— Écoutez-moi, François. Vous me causez

de la peine, et vous ne voulez pas m'écouter. Je vous rendrais votre parole pour quelque chose de bien, je ne vous la rends pas pour quelque chose de mal.

— Il le faut bien, Mary. Je ne puis pas être votre mari.

— Pourquoi? Elle est belle, cette femme, n'est-ce pas, et moi je ne suis pas belle. En Amérique, vous ne l'aviez pas remarqué ; à Paris on le remarque tout de suite. Mais nous retournons en Amérique, et là-bas je vous promets que je vous plairai.

— Je ne retournerai pas en Amérique.

— Ah ! ce n'est pas possible. Vous abandonneriez la mine que vous avez installée, le résultat de votre travail? Un homme n'abandonne pas son ouvrage. Vous serez malheureux, François. Je vous défends contre vous-même en ce moment. Répondez-moi encore. Votre travail vous était-il agréable?

— Oui. Mais je travaillerai ici.

— Non, il vous faut de grands travaux à entreprendre, et des ouvriers à diriger. Il vous faut une vie active et libre. Moi, je vous connais. Et il vous faut un *home*, un *home* avec une

bonne femme et... avec de beaux enfants. Une épouse ne ferait pas l'affaire. Et puis vous ne savez pas mentir, et vous devrez mentir tout le temps.

Elle le blessait davantage par toutes les vérités dont elle l'accablait. Il se révolta enfin :

— Je suis seul juge de ma vie, Mary.

— Vous la jugez mal en ce moment : voilà tout. Qu'est-ce qu'un homme peut faire de sa vie, sans travail, sans foyer, sans enfants? Rien de bon. Nous sommes fiancés depuis un an. J'ai promis de vous suivre dans la bonne et dans la mauvaise fortune. Aujourd'hui vous êtes dans la mauvaise fortune : je ne veux pas vous abandonner.

François eut un mouvement d'impatience. Ne qualifiait-elle pas de « mauvaise fortune » son grand, son invincible amour? Il ne put se tenir de répliquer :

— Mary, il serait plus digne de vous de me laisser partir.

— Je ne manque pas de dignité parce que je prétends vous sauver.

Il ne vit pas que les yeux de la jeune fille se remplissaient de larmes.

— Et si je ne veux pas être sauvé? Laissez-moi partir. Dites-vous que je suis un homme perdu, et arrangez votre existence sans regret. Votre père va rentrer. Expliquez-lui que j'ai été empêché de dîner ici ce soir. Demain je l'informerai.

Elle n'abandonna pas la porte.

— Il faut toujours que vous dîniez. Restez ce soir : nous ne dirons rien encore.

— Je ne puis plus accepter l'hospitalité de votre père. Ne le comprenez-vous pas?

— Je ne vous ai pas rendu votre parole : vous pouvez très bien. Vous mangerez et vous réfléchirez.

Elle dut quitter son poste, car la porte du salon s'ouvrait derrière elle. M. Hawkins et M. Carrette entrèrent. Ils ne s'inquiétèrent nullement de trouver les jeunes gens la figure rouge et troublée : que des fiancés se disputent, c'est leur affaire, et cela ne regarde pas les personnes sensées.

— Amiral du brouillard, que faites-vous l'après-midi? articula énergiquement M. Hawkins.

Il appelait de ce nom François Dorsy depuis

que sa vie romanesque, cependant inconnue, donnait au jeune homme un air mélancolique. Il n'avait pas la plaisanterie facile ; aussi la faisait-il durer. L'ingénieur chercha des excuses. M. Carrette, d'une voix retentissante, poussa tout le monde vers la salle à manger :

— Nous causerons à table. Pour lutter contre le froid, il faut dîner beaucoup.

Entraîné malgré lui, François dut s'asseoir à côté de celle qui n'était plus sa fiancée. Elle se servait copieusement tandis qu'il se servait à peine. Pendant une conversation affairée entre son père et M. Hawkins, elle lui glissa ces mots :

— Ne boudez pas les plats. Ils sont bons et non coupables. Votre avenir s'arrangera.

Il ne put s'empêcher d'admirer la vaillante fille qui, avec bonne humeur, se défendait contre le chagrin et le défendait contre la passion. Et même il céda, sur le tard, aux sollicitations d'une terrine de foie gras. Lesté, il comprit mieux les agréments de la vie conjugale.

Comme on sortait de table, M. Hawkins l'entreprit :

— On vous réclame déjà à la mine de Con-

more. Le mois prochain votre présence sera indispensable. Quand partirez-vous?

Mary, qui avait entendu, devança l'ingénieur :

— Ne m'enlevez pas de suite mon fiancé, monsieur Hawkins. Dans huit jours il vous donnera une bonne réponse.

— Miss Mary, reprit le directeur, mariez-vous le plus tôt possible. M. Dorsy pense beaucoup plus à vous qu'à son travail. Il ne faut pas qu'un ingénieur pense à une femme.

Il pataugeait dans leur douloureux secret.

— Pas même à la sienne? demanda Mary avec flegme.

— A la sienne, c'est différent. Le mari s'occupe de sa femme en travaillant.

— Demain, j'irai vous voir, dit enfin le jeune homme à M. Hawkins. Et nous réglerons nos affaires.

Mary intervint une seconde fois :

— Pas demain, François. Après-demain.

Et se souvenant de son rendez-vous avec Hélène, il approuva ce retard. Elle songeait qu'en vingt-quatre heures, on fait, défait et refait une destinée, et, prévoyant une démission, elle se réjouissait de gagner un jour.

François Dorsy voulut prendre congé de ses hôtes.

— Déjà ! protesta la jeune fille qu'un peu de fièvre animait. Je vous accompagnerai jusqu'au vestibule.

Dans l'escalier, comme elle le reconduisait, elle l'arrêta tout à coup, et, le regardant bien en face, elle lui dit avec une fermeté qui n'était pas exempte de douceur :

— François, je demeure votre fiancée. Je le demeurerai malgré vous. Toujours s'il le faut. Souvenez-vous de cela. Une honnête fille courageuse vous attend. Et je désire votre bonheur plus que le mien. Vous ne le trouverez pas où vous le cherchez. Je ne crois pas que vous l'y trouviez.

Il lui prit la main, et, s'inclinant, il y posa ses lèvres.

— Non, Mary, vous êtes libre. Je sais ce que je perds en vous perdant. Je ne mérite pas un regret. Adieu.

— Au revoir, répondit la jeune fille avec assurance.

Elle rentra au salon, salua son père et M. Hawkins, et monta dans sa chambre. Elle aperçut

dans la glace le corsage blanc qu'elle avait revêtu pour *lui* plaire, et sourit amèrement. Puis les larmes emportèrent jusqu'à ce sourire. Seule, elle se permit à elle-même de pleurer.

« Il ne sait pas comme je l'aime, pensait-elle. Je ne l'ai pas dit une seule fois ce soir, et il m'a accusée de manquer de dignité. Je ne me suis pas plainte, et il m'a parlé de son chagrin. »

Elle se tamponna les yeux et se releva du fauteuil où elle s'était jetée. Ayant suffisamment accordé au désespoir, elle envisagea l'avenir sans défaillance :

« Je saurai attendre. Il reviendra. »

... François Dorsy, descendant l'avenue des Champs-Elysées, n'éprouvait aucune joie à se sentir libre. Il avait l'intuition qu'il venait de détruire son bonheur de ses propres mains et qu'il en avait vu pour la dernière fois l'image reflétée par les yeux limpides de Mary Carrette.

VI

LE CHEMIN OBSCUR

François Dorsy attendit vainement Hélène dans l'allée de Longchamp. A quatre heures, n'espérant plus la voir, il quitta le Bois. Lorsqu'il fut parvenu à l'Étoile, il descendit machinalement l'avenue Victor-Hugo. Ses actes n'étaient plus gouvernés par sa volonté, ou plutôt il employait toute sa volonté à désirer une femme.

Elle l'accueillit avec un triste sourire qui, sur la jeunesse de son visage, répandait un charme fragile et le fit songer à ces cristaux délicats dont un son révèle la fêlure et qu'on n'ose toucher de peur de les briser. Il se sut gré d'avoir imaginé cette comparaison que Mary ne lui aurait jamais inspirée. Et il crut instantanément à la bienfaisance de la passion qui raffine nos sentiments. Aux pieds d'Hélène

jouaient les enfants. Frileuse, elle enveloppait ses épaules d'un châle.

— Je ne quitte pas mon feu, dit-elle, et j'ai froid.

Il s'inquiéta.

— Vous n'êtes pas malade, Hélène?

— Si, je suis bien malade, mon ami.

De nouveau elle eut son sourire désenchanté.

— Qu'avez-vous? Le médecin vous a-t-il vue?

— Le médecin n'y peut rien. C'est là.

Elle toucha son cœur.

— Alors, pourquoi n'êtes-vous pas venue?

— A cause de ceux-ci, dit-elle en montrant ses enfants.

— Et moi, vous ne pensez pas à moi?

— Le croyez-vous?

Elle ajouta sur un ton de prière :

— Ne parlons plus de nous. Voyez : ils me regardent.

Ils tentèrent de causer amicalement de choses banales. Mais, après quelques phrases, la conversation tombait. Ils souffraient d'être ensemble et de se sentir séparés. Cependant elle ne renvoyait pas les petits qui, intimidés un

instant par la présence du jeune homme, n'avaient pas tardé à reprendre leurs jeux bruyants. Las de ses efforts inutiles, il abrégea sa visite : il préférait la solitude à ce supplice du désir. Elle eut pitié de son air malheureux.

— Ne partez pas encore, supplia-t-elle.

Sur le seuil du salon, comme ils étaient isolés, il lui dit à voix basse des paroles cruelles.

— Je ne veux plus vous revoir, Hélène. Pour vous, je viens de briser mes fiançailles, ma carrière. Je vous aime et vous méprisez mon amour après l'avoir encouragé. Je vous ai distraite un instant et cet instant a décidé de toute ma vie.

— Calmez-vous ! murmura-t-elle, toute pâle et toute frémissante.

— Hélène, vous viendrez?

Elle soupira :

— Oui.

— Demain?

Elle parut réfléchir :

— Demain non : c'est dimanche.

— Lundi, alors?

— Lundi, c'est mon jour.

Il ne comprit pas tout de suite cet empêchement, tant les obligations mondaines lui

paraissaient de peu d'importance auprès de son amour. Et de nouveau il douta d'elle.

— J'irai mardi, sûrement, dit-elle. Mais...

— Mais?

— Mais je ne vous aime pas.

Le lendemain, M. Hawkins invitait François Dorsy à fixer la date de son départ pour le Canada et, stupéfait, recevait la démission de son ingénieur. Il courut à l'hôtel Rochambeau, où il trouva M. Carrette et sa fille.

— Savez-vous ce qui se passe? M. Dorsy me quitte et refuse de retourner en Amérique.

— C'est impossible, répliqua le représentant des Communes. Il nous aurait prévenus.

Prompte à l'action, Mary les rassura.

— Je suis prévenue, et j'ai omis de vous avertir. C'est ma faute.

Elle se retourna vers M. Hawkins qui attendait des explications.

— Vous avez choqué mon fiancé avec un ordre immédiat de départ.

— Moi, j'ai choqué! protesta l'excellent homme.

— Parfaitement. François doit se rendre en

Savoie pour visiter son vieux père. Et nous aussi, nous irons saluer le gentleman.

— Permettez ! il ne m'a jamais entretenu de son vieux père, et il ne m'a pas demandé un délai pour le visiter.

— Il est délicat et susceptible, comme tous les Français, affirma la jeune fille d'un ton péremptoire.

Déjà M. Hawkins, qui redoutait les ennuis et les complications, acceptait avec empressement une version aussi simple.

— Voici, miss Mary, sa lettre de démission. Vous la lui rendrez de ma part. Qu'il visite son vieux père longuement. Un ingénieur de San-Francisco le remplacera momentanément à la mine de Conmore.

Et s'adressant à M. Carrette rasséréné, il ajouta :

— Votre gendre est un ingénieur remarquable. Je ne me priverai pas volontiers de ses services.

— Vous avez raison, approuva M. Carrette qui demanda à sa fille :

— François viendra-t-il ce soir? Ne viendra-t-il pas?

— Il ne viendra pas, répliqua Mary. Il est déjà parti.

Et les deux hommes conclurent sans s'inquiéter davantage :

— Bien.

Ainsi Mary continuait de gagner du temps.

Le froid était tombé. Une brume grise ouatait le bois de Boulogne, fermait ses avenues, obstruait ses profondeurs, occupait ses sentiers. Il ne pleuvait pas, mais l'humidité de l'air chassait les promeneurs.

Lorsque François approcha du pavillon d'Armenonville, il eut la surprise d'apercevoir son amie.

— Je suis arrivée la première, dit-elle. C'est moi qui vous attendais.

Mais le visage de la jeune femme reflétait plus de crainte que de joie.

— Vous me pardonnez? lui demanda-t-il.

Il se souvenait de ses dures paroles. Elle voulut les lui répéter :

— *Je vous ai distraite un instant, et cet instant a décidé de toute ma vie.*

Il insista :

— Pardonnez-moi, Hélène.

Elle lui tendit sa main dégantée :

— Vous voyez, je suis venue.

La route des lacs était déserte. Leurs pas s'engagèrent naturellement dans le petit chemin que, déjà, ils avaient parcouru ensemble. La brume qui flottait entre les troncs des arbres semblait accentuer leur isolement, les enfermer davantage dans cette retraite abandonnée. Sentant mieux leur amour, ils gardaient le silence. Le premier, François le rompit :

— Hélène, vous ne m'avez pas encore dit que vous m'aimez.

Elle regardait, sans le voir, le gazon que recouvraient à demi des feuilles mortes.

— Un jour, bientôt, murmura-t-elle, vous partirez.

— Vous vous trompez, Hélène, je ne partirai plus.

Et plus bas, il ajouta :

— A moins que vous ne consentiez à me suivre.

Sans répondre à ces derniers mots, elle demanda :

— Ne retournez-vous pas en Amérique?

— Non. J'ai donné ma démission. Je demeure à Paris... près de vous, Hélène.

— Ah ! fit-elle, et, s'arrêtant, elle se toucha la poitrine, puis d'une voix changée, elle soupira :

— Alors, je suis perdue.

Il la vit tout en larmes. Il la prit dans ses bras et baisa ses yeux. Elle ne se défendait pas, et même elle s'appuyait à son ami. Mais elle ne cessait pas de pleurer. Il tâchait de la calmer avec de tendres paroles :

— Hélène, je vous aime. Je n'ai jamais aimé que vous. Rien ne peut plus nous séparer, Hélène. Qu'avez-vous?

Elle parvint à se dominer, et murmura :

— Je vous aime, François. Voilà tout ce que j'ai.

Elle ne lui refusa pas ses lèvres. Enivré encore il lui demanda :

— C'est notre amour, Hélène, qui vous faisait pleurer?

Et comme ils reprenaient leur marche, alourdis par le plaisir :

— C'est notre amour, répondit-elle.

— Est-ce à cause de notre amour que vous vous sentez perdue?

— Oui, c'est à cause de lui.

— Il nous donne le bonheur et vous lui résistiez.

— Pouvez-vous dire, mon ami, que je lui ai résisté?

Comme un soupir, elle répéta :

— Oui, je suis perdue.

— Je vous consacrerai ma vie, Hélène.

D'une voix douce, presque peureuse, et qui était déjà un don d'elle-même, elle se confia toute à lui :

— Je pensais que vous alliez partir bientôt. J'espérais me défendre jusque-là. Était-il besoin de vous dire ma tendresse? Ne l'aviez-vous pas devinée le premier jour? Je croyais que tous les passants la lisaient dans mes yeux. Vous parti, je vous aurais pleuré. Maintenant, c'est sur moi que je pleure. Je serais restée une honnête femme, et pour m'aider à vivre, je me serais souvenue que nous nous étions aimés d'un amour irréprochable. Quand je vous aurais trop regretté, je serais venue, seule, me promener dans ce bois où nous sommes venus ensemble une autre fois.

Étonné, il se taisait. Elle ajouta :

— Ainsi, nous aurions connu l'amour sans l'amertume qu'il va nous apporter.

Il entoura sa taille et pressa la jeune femme sur sa poitrine :

— Hélène, ne dites plus de choses méchantes. Nous ne connaîtrons pas d'amertume. Notre vie sera tout embellie de notre amour. Pouvions-nous nous défendre contre la force de notre souvenir et de notre désir confondus qui nous poussait l'un vers l'autre?

Dans un geste d'abandon, elle appuya la tête à l'épaule de son ami :

— Que ferez-vous de moi?

— Une femme heureuse.

— Votre maîtresse.

— La plus chère, la plus adorée des maîtresses.

— Je ne veux pas.

— Puisque vous m'aimez.

Elle releva la tête et, se dérobant à ses baisers, elle le regarda bien en face :

— Oui, je vous aime. Je vous aime de toute mes forces. Comme autrefois, quand vous ne le saviez pas.

— Chère Hélène !

— C'est vrai : je ne vous résisterai pas, je suis une chose à vous... Et pourtant.

— Pourtant?

— J'ai un mari qui est si bon pour moi. Il a bien remarqué, ces jours-ci, mon inquiétude. Il ne m'a pas demandé mon secret, et il a cherché à me distraire... avec quelle délicatesse !

Il lui adressa de tendres reproches :

— Hélène, vous ai-je parlé des fiançailles que j'ai brisées? Ne parlons que de nous. Notre amour n'est-il pas désormais toute notre vie?

Mais elle continua :

— Je vous ai montré mes enfants. Je pensais que vous auriez pitié d'eux. Quand on aime, on n'a point de pitié.

— Je ne vous détournerai pas d'eux.

Elle sourit tristement :

— Tout à l'heure, ne me demandiez-vous pas de vous suivre? Je l'ai bien entendu. Oh ! cela, jamais.

— Je songeais à notre bonheur, dit-il avec émotion. S'aimer librement, ce doit être si doux. Je ne vous le demanderai plus, Hélène.

— Oui, s'aimer librement. Et moi, je ne sais

pas mentir. Depuis que je vous ai revu, je ne sais plus ce que je fais.

— Hélène, supplia-t-il, notre amour ne vous donne-t-il donc pas de joie? Oublions tout pour lui.

— Déjà nous ne sommes plus assez jeunes pour tout oublier.

Le soir venait plus vite, à cause de la brume. C'était un soir terne sans beauté. De son ombre et de son silence, de toute sa mélancolie, le bois entourait les deux amants.

Elle murmura comme une petite fille :

— J'ai peur.

Il l'attira contre lui :

— Je vous protégerai contre vous-même, Hélène. Là, avez-vous peur encore?

— Je suis bien, dit-elle.

— Et pourtant vous tremblez. Petite Hélène !

— Je suis si faible et je vous aime.

— Soyez toute à moi.

Mais comme si elle venait de découvrir une solution, elle se dégagea et reprit :

— Oui, je suis faible et je vous aime. Je ne me défendrai pas. Je serai à vous quand vous le voudrez.

— Hélène !

— Je remets mon sort entre vos mains. Vous choisirez mon bonheur. Vous déciderez de ma vie. Avant vous, j'étais presque heureuse. Que serai-je avec vous? Je l'ignore et j'ai peur. Je ne sais pas me diriger ; quand vous me parlez, je n'ai plus de volonté. Votre volonté sera la mienne. Vous serez responsable de tout.

Et, soulagée, elle répéta :

— Oui, vous serez responsable de tout.

Il connaissait la valeur de ce mot : *responsable*. Son existence l'en avait instruit. Des fortunes et des vies lui avaient été confiées, et il en avait accepté la charge résolument, en homme capable de la supporter. *Nous ne sommes plus assez jeunes pour tout oublier*, avait dit encore Hélène. Attendri, préoccupé, il considérait la jeune femme qui se confiait à lui et se mettait sous sa garde. Bientôt il cessa de voir la détresse que les chers yeux révélaient. Il ne vit plus, il ne voulut plus voir que ce beau corps qui ployait dans ses bras, cette chevelure soyeuse promise aux caresses de ses mains, ces lèvres sur lesquelles il boirait les paroles amoureuses.

Elle s'éloigna de quelques pas dans l'allée.

Au lieu de la rejoindre, il la regarda marcher et l'admira. Sa silhouette aux courbes fines se détachait en noir sur le fond brumeux du bois. Elle était une image de grâce et de jeunesse, mais de grâce qui se connaît et de jeunesse qui sait le prix du temps.

— Hélène, appela-t-il.

Elle tourna vers lui son visage bouleversé. Il la rejoignit et ne se souvint plus de sa prière.

— Hélène, ne pensons qu'à notre amour.

A voix basse elle demanda :

— Vous êtes décidé?

— Oui.

De ses bras elle entoura le cou de son amant :

— Mon bien-aimé, je voudrais mourir ce soir.

— Avant d'être à moi?

Déjà, dans sa passion, il ne songeait qu'à lui-même.

— Taisez-vous, méchante, reprit-il en l'embrassant. Quand viendrez-vous?

— Quand vous voudrez. Ne vous l'ai-je pas déjà dit?

L'horizon autour d'eux se resserrait encore. Il commençait de pleuvoir. Comme ils arrivaient

au carrefour du Bout-des-Lacs, François héla une voiture qui passait à vide. Il fit monter la jeune femme, et voulut prendre place à côté d'elle.

— Non, le supplia-t-elle, laissez-moi rentrer seule. N'ai-je pas été bonne ce soir?

Avant de fermer la portière, il murmura :

— Je vous attendrai chez moi tous les après-midi, Hélène.

VII

SCRUPULES

Elle savait son adresse, et aussi qu'on peut parvenir à la rue de Valois par le Palais-Royal. Il l'attendait depuis trois jours. Dès que l'après-midi commençait, il appuyait son front à la vitre qui donnait sur le jardin.

— Elle viendra par la place du Théâtre-Français, se disait-il. Elle entrera sous les galeries. De mes fenêtres je la verrai.

De son poste, sentinelle attentive, il la guettait ainsi jusqu'au soir. Et quand les ombres du soir, comme une mauvaise herbe, envahissaient le jardin du Palais-Royal, il demeurait encore immobile à l'attendre, à l'espérer. La rumeur du jet d'eau rythmait sa plainte, berçait sa peine.

Plus qu'un autre amant cette attente l'énervait. Au lieu de ses anciennes journées, labo-

rieuses, remplies jusqu'au bord, au lieu des efforts absorbants qui tendaient toutes ses énergies régulièrement employées, qui nécessitaient constamment son initiative, sa volonté, sa prévoyance, au lieu de se sentir un homme utile enfin, il connaissait maintenant le vide des heures inoccupées, la tristesse de l'existence oisive. C'est dans les romans, non dans la réalité, que l'amour dessèche notre activité, comme un soleil torride fait des sources qui coulaient abondantes. S'il a le pouvoir de changer la direction d'une vie, il n'a pas celui de l'anéantir ; il n'a même que momentanément celui de procurer, avec son ivresse, l'anesthésie de notre raison et de notre clairvoyance. La solitude l'use par le manque d'action et l'abus du rêve, comme trop de facilités l'usent par l'habitude...

Installé à sa place, il s'interrompit de regarder par la fenêtre pour chercher un calendrier.

— Samedi, vérifia-t-il, car, dans sa claustration volontaire, il confondait les dates et les quantièmes. Samedi : si elle ne vient pas aujourd'hui, elle ne viendra ni demain qui est dimanche ni lundi qui est son jour.

Et il fixa de nouveau le jardin, avec une anxiété que cette réflexion exaspérait jusqu'à l'angoisse. Cette fois, il ne fut pas déçu. Une femme traversait la cour intérieure du Palais-Royal, entre les deux pelouses. Cette fourrure d'astrakan, cette petite toque, surtout cette démarche souple, c'était bien elle. Le cœur battant, il la suivait. Elle venait enfin ; tout à l'heure, après des jours si longs, elle serait là, elle s'abattrait contre sa poitrine. Il la vit ralentir le pas, puis s'arrêter. Qu'attendait-elle? Il eut envie d'ouvrir la croisée pour lui crier de se hâter vers lui. Tout à coup elle tournoya comme une barque sous l'orage, et par le même chemin elle s'enfuit. Stupéfait, torturé, perdant l'espoir, perdant le goût de la vie, il arracha presque, en la tirant, la poignée de la fenêtre, et se pencha en dehors. Déjà Hélène disparaissait sous les galeries. Incapable de raisonner ses actes, proie d'une idée fixe, il prit son chapeau, descendit l'escalier quatre à quatre, bondit à travers le jardin, et courut jusqu'à la place du Théâtre-Français. Vainement il dévisagea les passants. Il ne put la retrouver, et dans la foule il sentit avec plus de cruauté son isolement. La

revoir, la revoir tout de suite, être sûr de ne pas la perdre : vers cette seule pensée il tendait son désir. Sans même réfléchir il appela un cocher et lui jeta l'adresse de Mme Jacques Meilleraie.

Dans la voiture, il retrouva un peu de calme, puisqu'il se rapprochait d'*elle*.

— Madame vient de rentrer, expliqua-t-il sans embarras à la femme de chambre qui lui avait ouvert la porte, j'ai une commission importante à lui faire. Voulez-vous lui donner mon nom?

Un instant plus tard, elle le rejoignait au petit salon où on l'avait introduit. Elle rentrait à peine, en effet. Elle n'avait pas encore quitté son chapeau. Il fut surpris de son expression de fièvre et de douleur.

— Vous me suiviez de bien près, dit-elle en lui tendant la main.

— Hélène, murmura-t-il avec émotion, vous m'apportiez le bonheur et vous me le retirez.

— Vous m'avez vue?

— Depuis trois jours je vivais dans l'attente. Je vous ai vue dans le jardin. J'étais heureux,

infiniment. Quand vous vous êtes enfuie, j'ai cru mourir.

Elle prit de nouveau la main de son ami et d'un tendre geste la porta à ses lèvres.

— Pardonnez-moi. Je n'ai pas pu. Au dernier moment le courage m'a manqué.

— Ah ! vous ne m'aimez pas !

— Je suis toute douloureuse, supplia-t-elle. Ne me dites pas de cruelles paroles. Écoutez-moi. Ces jours derniers, ma petite Simone a été malade. Oh ! pas gravement. Une fatigue légère. J'ai cru que Dieu commençait déjà à me punir. J'ai tremblé pour elle. Aujourd'hui elle allait mieux, beaucoup mieux. Alors j'ai quitté ma maison, j'ai couru vers vous. Et dans le jardin, là-bas, j'ai eu peur... J'ai eu peur de trouver ma fille morte en rentrant. Si vous saviez comme c'est difficile de se mal conduire quand on n'en a pas l'habitude !

Il l'attira contre lui :

— Chère superstitieuse !

Cependant il s'étonnait, comme tous les amants, de trouver une âme quand il cherchait un désir, et des remords au lieu des transports de l'amour.

— Comment va Simone? demanda-t-il.

— Bien. Elle n'a plus de fièvre.

— Alors vous n'avez plus de raisons, Hélène.

Et il voulut l'embrasser. Elle recula un peu, comme si elle redoutait ses caresses.

— J'ai peur de moi, dit-elle, parce que je vous aime.

— Hélène, souvenez-vous de vos paroles. Je ne les ai pas oubliées.

— Lesquelles?

— Vous m'avez dit : *Je serai à vous quand vous le voudrez.* Je le veux, Hélène.

Elle le regarda gravement :

— Ne vous ai-je pas dit autre chose?

— Je ne me souviens que de notre amour.

— Je vous ai confié ma faiblesse et mon bonheur. Vous savez bien que, si vous le voulez absolument, je ne vous résisterai pas.

— Hélène, je vous attends.

Elle venait de s'asseoir près de lui. Doucement, elle se laissa glisser à ses genoux, et lui prenant la main, elle le supplia :

— Ayez pitié de moi. Je vous aime tant.

— Hélène, chère Hélène, relevez-vous.

Lentement, toujours émue et frémissante, elle se releva.

— Oui, ayez pitié.

— Que faut-il faire?

— Vous me demandez de vous sacrifier ma famille (elle n'osa pas dire : mes enfants), mon honnêteté, la paix de mon cœur. Je vous aime tant que je vous les sacrifierais. Pourtant je ne puis pas tout oublier pour vous. J'envie celles qui ont ce pouvoir. Elles n'ont pas de craintes et pas de remords.

— Quand on aime vraiment, on n'a plus ni remords ni craintes.

— Le croyez-vous, mon ami? Alors, je ne vous aime pas.

— Hélène !

— Je vous aime, et je donnerais ma vie pour vous rendre heureux.

— Donnez-vous, Hélène, je ne puis être heureux qu'à ce prix. Je ne puis vivre sans vous.

— Avant moi la vie vous plaisait. Vous me l'avez dit à notre première rencontre.

— Je le croyais. Je me trompais. Je n'ai vécu de jours que ceux où je vous ai vue.

Elle répéta les paroles qu'elle avait prononcées au Bois :

— Vous serez responsable de tout. Moi, je

suis sans courage, sans forces. Avez-vous réfléchi?

— Je ne songe pas à réfléchir, moi.

— Ah ! vous voyez. Vous n'avez pas réfléchi. Eh bien...

— Eh bien? interrogea-t-il comme elle s'interrompait.

— Je vous demanderai une suprême grâce, comme les condamnés.

— Ne parlez pas ainsi.

— Accordez-moi huit jours pendant lesquels vous réfléchirez.

— Huit jours sans vous voir.

— Vous pourrez venir ici. Mais je n'irai pas chez vous avant le huitième jour.

— C'est un martyre d'une semaine.

— Un martyre dont on ne meurt pas. Et vous penserez à nous, à notre avenir. Me le promettez-vous?

— Oui, Hélène.

— Vous y penserez résolument, avec tendresse, et aussi avec pitié. Après ces huit jours, quand vous aurez choisi, vous m'écrirez. Vous m'écrirez : *Adieu*, ou bien : *Venez*. Quelle que soit votre décision, je vous obéirai.

Elle reprit :

— Vous voyez : je ne suis pas bien exigeante. *Venez* ou *Adieu :* je vous aimerai, quelle que soit votre décision.

— Hélène, dit-il, c'est à vous de choisir, non à moi. Ne venez que si votre amour est le plus fort.

— Vous savez bien que mon amour est le plus fort. Il est si fort qu'il me fait trembler. Depuis votre retour, j'ai mal à la poitrine. Tout me fait mal à cause de vous. Tout me fait mal excepté vous.

— Venez, Hélène, vous n'êtes qu'une petite fille qui a besoin d'être câlinée.

— Dans huit jours, si vous l'exigez, j'irai là-bas.

— Est-ce promis? demanda-t-il.

— C'est promis.

On vint avertir Mme Meilleraie que la petite Simone, agitée de nouveau, la réclamait.

— Je vous laisse un instant, dit-elle à François. Je vous porterai des nouvelles.

Tandis qu'il l'attendait, M. Meilleraie rentra. Hélène revint lui présenter François Dorsy. Il les regarda tour à tour de ses yeux pénétrants

et doux, et il accueillit le jeune homme comme une ancienne connaissance.

— Vous étiez presque un enfant, monsieur, quand je vous ai rencontré en Savoie. Je me souviens de votre famille chez laquelle j'ai eu l'honneur d'être reçu. Je sais que vous avez travaillé et brillamment réussi.

A vingt ans, François considérait M. Jacques Meilleraie, qui en avait alors quarante, presque comme un vieillard. Il le retrouvait en réalité plus jeune que dans sa mémoire, et séduisant encore avec son visage sérieux où se lisait la connaissance de la vie et de ses misères. Hélène, maladroite, cachait à peine son trouble : comment son secret échapperait-il à ce regard perspicace?

De nouveau seul avec elle, pendant que le docteur allait voir sa fille, le jeune homme n'osa plus parler de sa tendresse. Il murmura, la tête basse .

— Je vous écrirai dans huit jours.

Et plein d'angoisse, il ajouta :

— J'ai peur pour vous, Hélène. De grâce, soyez plus habile.

— Je ne sais pas être habile.

Il eut un geste de découragement :

— Et moi?

— Ah ! dit-elle, nous devrions apprendre à mentir.

— Fuyez avec moi.

— Écoutez : Simone m'appelle.

Par la porte restée entr'ouverte, les cris de l'enfant arrivaient jusqu'au salon. Hélène sortit en hâte. M. Meilleraie vint rassurer le jeune homme qui témoignait de l'inquiétude, et le pria à dîner pour le surlendemain. François ne sut pas trouver d'excuses, et il prit congé sans revoir son amie.

— Elle ne m'a pas dit adieu, pensait-il avec tristesse. Il commençait à connaître que l'amour est infiniment plus divers dans ses tourments que dans ses joies.

VIII

LE CARREFOUR

Au carrefour où il était parvenu, François n'hésitait pas sur le chemin à suivre. Dans huit jours, Hélène serait sa maîtresse ; dans huit jours il fermerait ses bras sur ce beau corps qui lui était promis, il posséderait par les caresses cette âme qui déjà lui appartenait.

Mais chacun de ces huit jours lui fut cruel. Aucun ne se passa sans qu'il revît Hélène, et cependant aucun ne s'acheva sans le torturer. Il la vit à table, entre son mari, calme, courtois et délicat, et ses enfants turbulents ; et il eut sous les yeux l'image de son bonheur de famille. Il connut la gêne d'être observé par son hôte comme un voleur, et d'inspirer confiance aux deux petits qui le consultaient sur leurs jeux comme un grand frère. Il la vit à son jour, et se pénétra de l'horreur du monde frivole où il

était appelé dorénavant à la rencontrer s'il voulait réellement confondre leurs deux vies. Il la vit seule chez elle et, dans ses baisers terrifiés, il devina les dernières angoisses de l'honnête femme qui ne se défend plus, mais qui, toute livrée à l'amour, ne sait encore penser qu'au devoir.

— Je suis perdue, avait-elle dit en apprenant qu'il renonçait à sa carrière pour demeurer près d'elle.

Après ces entrevues où tous deux se sentaient réciproquement souffrir, et par cette communauté douloureuse se rapprochaient pourtant l'un de l'autre, il s'imprégnait mieux de la vérité de cette parole, et il comprenait enfin ce qu'elle entendait par cette autre phrase à quoi il n'avait tout d'abord accordé aucun sens :

— Vous serez responsable de tout.

Il invoqua intérieurement, pour y répondre, les droits sacrés de l'amour, ces sophismes qui ne cessent d'être odieux et stupides que lorsqu'ils sont prononcés par les amants.

« Rien ne sera changé dans son existence, se disait-il encore : elle sera une bonne petite mère de famille comme maintenant. Seulement

elle sera heureuse ; moi seul, je puis la rendre heureuse. »

Et il reprenait, avec cette sincérité audacieuse dans l'analyse que donne une conscience professionnelle constamment appelée à juger et à prévoir, et préoccupée de la vérité quels que soient les résultats :

« Sera-t-elle heureuse? Sera-t-elle plus heureuse qu'elle ne l'était avant mon retour? »

Il revoyait son beau visage effrayé, ses yeux si vite pleins de larmes, son sourire las ; il entendait ses supplications qui appelaient les caresses en se refusant encore, derniers sursauts d'une pudeur vaincue. L'existence, jusqu'à présent, n'avait-elle pas été douce à cette jeune femme que son mari entourait de soins et d'attentions et que ses enfants accaparaient joyeusement? Que ferait d'elle la passion? Saurait-elle porter le poids lourd du mensonge? Sa petite âme simple et spontanée, qui charmait par son naturel, se plierait-elle aux complications qu'exigerait l'avenir? En quelques jours elle avait maigri et pâli. Elle souffrait du mal d'amour. Le mal d'amour consumait sa chair.

Non, elle ne serait pas heureuse. Il ne pouvait

garder l'illusion de lui apporter le bonheur. — « Nous allons à une catastrophe », lui avait-elle dit un jour en lui faisant part des soupçons de son mari. Et quelquefois, après l'avoir quittée, il se reprochait de la troubler ainsi et il se sentait envahir par une grande pitié.

Et lui-même, était-il heureux? Serait-il heureux? Dans le désintéressement de sa tendresse nouvelle, Hélène l'inquiétait davantage. Pourtant il vivait des jours désœuvrés et connaissait la pire fatigue d'un homme actif, l'oisiveté. Vainement il cherchait à tromper son ennui, en s'efforçant d'occuper d'elle tous ses instants. Il s'en allait parcourir seul le chemin qu'ils avaient suivi ensemble au cœur du bois de Boulogne. Le matin, il cherchait un appartement où s'installer définitivement à Paris, où la recevoir. Il éprouva quelque plaisir à découvrir dans ce surprenant quartier des Ternes qui, à l'abri des maisons populaires, dissimule des retraits exquis, un entresol qui donnait sur un petit parc, et par sa douceur tranquille convenait à merveille à l'intimité qu'il rêvait. Mais, à cette intimité, combien d'heures pourrait-elle consacrer? Elle viendrait en se cachant, il la recevrait trem-

blante et honteuse. Ils ignoreraient toujours la paix intérieure, la bonne camaraderie, les promenades, la gaieté des repas pris en commun, l'identité des sentiments et des pensées. En l'aimant du plus grand amour, elle ne lui donnerait jamais ce qu'il entrevoyait autrefois comme l'agrément de la vie : un foyer. Sa vie s'écoulerait ainsi sans famille et sans carrière. Et comment remplirait-il les heures de séparation? D'avance il s'en épouvantait. Il lui arrivait de regretter confusément, sans précision, inconsciemment presque, la mine de Conmore et Mary Carrette.

« Non, s'avouait-il avec franchise au terme de son examen et du rapport qu'il se faisait à lui-même, nous ne serons pas heureux. »

Et il découvrait aussitôt un autre champ d'investigation :

« Nous ne serons pas heureux. Elle aime ses enfants et sa vie limpide, comme j'aime mon travail et comme j'aurais aimé un foyer. Dans le mariage, nous eussions connu autant de joie qu'il en peut être accordé aux hommes. Nous qui sommes des cœurs simples, nous n'étions pas destinés à la passion, et la passion ne nous ren-

dra pas heureux. Et après? Que nous importe? L'amour n'est pas le bonheur. L'amour est peut-être une souffrance. Mais cette souffrance est préférable au bonheur. Je ne comprends plus comment je vivais auparavant. Mes plaisirs d'autrefois m'apparaissent écœurants et fades. J'ai perdu cette puérilité du cœur qui me permettait d'en jouir. Hélène seule donne du prix à mes jours, et si chaque minute d'attente et de séparation m'est une douleur, sans ma douleur je ne puis plus vivre. Son visage dépasse en beauté pour moi le reste du monde ; son regard est ma lumière, et dans ses baisers je connais ensemble une douceur d'extase, la torture du désir, et ce goût de l'anéantissement qui est peut-être la suprême félicité, et qui par des liens mystérieux fait penser à la mort...

Ainsi ballotté comme une barque à la dérive qui flotte sans direction et ne sait à quel rivage elle abordera, François, partagé entre la pitié et le désir, entre la raison et la passion, attendait que la fin de la semaine fixée par Hélène terminât d'elle-même ses incertitudes. Cette semaine, d'une longueur démesurée, augmentait l'importance de sa décision, le mettait sans

cesse face à face avec sa responsabilité, supprimait, dans le choix de son avenir, l'excuse d'une surprise des sens. Dans son cabinet de travail, où il s'enfermait le soir, ne sachant que faire, sur le papier inutile qui jadis lui servait à ses rapports, il s'exerçait à écrire : *Venez.* Et quelquefois, rarement, il écrivait : *Adieu.*

La veille du dernier jour, comme il errait à travers Paris, cherchant dans la fatigue physique l'oubli des heures trop lentes, il croisa, dans l'avenue de l'Opéra, M. Hawkins. Il feignit de ne pas voir son ancien directeur qui avait été assez impoli pour ne pas même lui accuser réception de sa lettre de démission. Il s'estimait à sa valeur ; se sachant difficile à remplacer, il s'étonnait que son départ n'eût suscité aucun regret ; car il voulait bien sacrifier sa carrière à son amour, mais il éprouvait le besoin, au moment où il y renonçait, de s'enorgueillir de ses travaux et de mesurer son brillant avenir perdu. Bousculant ses réflexions, M. Hawkins se précipita sur lui :

— Ah ! monsieur Dorsy, je suis content de

vous rencontrer. Vous avez fait un bon voyage? Comment va votre vieux père?

Un peu interloqué, le jeune homme répliqua non sans raideur :

— Je n'ai fait aucun voyage, monsieur, et mon père se porte à merveille, je vous remercie.

— Ne revenez-vous pas de la Savoie?

— Je n'ai pas quitté Paris.

— Je ne comprends pas. Miss Mary Carrette m'avait annoncé votre départ.

— Miss Mary vous a mal renseigné.

Conciliant, le directeur changea de sujet :

— Quand il vous plaira de partir pour le Canada, vous m'avertirez, je vous prie.

Et redoutant la susceptibilité de son ingénieur, il s'empressa d'ajouter :

— D'ailleurs, prenez votre temps. Ce n'est pas un ordre de votre directeur, c'est une invitation amicale.

François dévisagea l'excellent homme avec malveillance :

— A mon tour je ne comprends pas. Vous avez reçu ma lettre de démission?

M. Hawkins sourit aussi finement qu'il le put :

— Je l'ai reçue et rendue.

— Rendue à qui, monsieur?

— A votre fiancée qui me l'a demandée, et qui a dû vous la restituer.

Et devant l'ahurissement du jeune homme il battit en retraite, car il flairait quelque discorde amoureuse et redoutait par-dessus toutes choses d'être mêlé à ces sortes de difficultés :

— Écoutez, mon ami, je vous garde comme ingénieur, et c'est l'essentiel. J'y tiens absolument. Et je vous accorde un congé dont vous fixerez la limite vous-même, sans abuser toutefois. Pour le surplus, voyez miss Carrette. Elle doit retourner bientôt à Montréal.

Il appela une voiture. Tandis qu'elle se rangeait au bord du trottoir, soucieux de ses intérêts et porté à la conciliation, il ajouta ce conseil qu'il avait déjà donné sans succès :

— Mariez-vous au plus vite. Un ingénieur ne doit plus penser aux femmes. Le mariage, c'est le bon moyen, monsieur l'Amiral du brouillard.

Il ouvrit la portière, fit monter François Dorsy que sa dépression morale laissait inerte, et le salua d'un : « Au revoir, cher monsieur »,

plein de politesse. Puis il jeta gravement au cocher :

— Hôtel Rochambeau, avenue de Friedland.

Demeuré seul dans le fiacre qui roulait mollement sur des roues caoutchoutées, le jeune homme demanda :

— Suis-je fou? Je vais descendre.

Mais le mouvement le berçait, lui procurait une torpeur agréable. Il ne sentait plus sa volonté que l'excès d'analyse avait fatiguée. Il se laissait conduire avec l'idée fixe de s'arrêter, et il parvint ainsi à l'hôtel Rochambeau où il entra comme un somnambule. Une minute plus tard, Mary, surprise, le rejoignait au salon, et, s'il était lui-même trop absorbé pour remarquer le visage altéré de la jeune fille, elle vit tout de suite qu'il n'était pas heureux et, ne songeant point à s'en affliger, elle s'apprêta à en tirer parti.

— Je ne m'attendais pas à vous voir, dit-elle sur un ton de bonne camaraderie et sans émotion apparente.

Il prit la main qu'elle lui tendait, et trop bouleversé par ses luttes intérieures pour s'apercevoir de la bizarrerie de leur entrevue, il éprou-

vait, au contraire, près de Mary, une impression de bien-être dont il avait perdu l'habitude et qu'il goûtait avidement, comme on apprécie un bon feu et du thé chaud quand on vient du dehors en hiver. Cependant il ne trouvait pas grand'chose à dire.

— J'ai rencontré M. Hawkins, murmura-t-il.

— C'est un excellent homme.

— Oui. Il vous a remis ma lettre de démission. Je ne sais pas pourquoi.

La jeune fille rougit :

— Je vais vous expliquer. Je continue à vous défendre.

Il ne put s'empêcher de sourire :

— Je ne vous en ai pas chargée, Mary.

Encouragée par ce sourire et par ce nom qu'il lui donnait comme autrefois, elle continua :

— Plus tard vous auriez regretté votre démission. J'ai voulu vous éviter ce regret.

— Je vous remercie, mais...

— J'ai déchiré votre lettre. M. Hawkins est disposé à vous attendre. Il vous estime beaucoup. Vous êtes un bon ingénieur. J'en suis contente.

— Je démissionnerai de nouveau.

Elle le regarda avec tristesse, comme un élève considère un problème qu'il ne comprend pas, et finit par dire :

— Vous aimez beaucoup cette femme?

— Mary !

— Vous pouvez parler. Moi, je suis votre fiancée, mais vous, vous n'êtes plus fiancé. A-t-elle des enfants?

— Laissez-moi.

— Elle en a. Vous seriez criminel, François, de séduire une mère de famille.

— Mais je ne vous ai pas fait de confidences. Adieu, Mary.

— Réfléchissez sur votre démission.

— J'ai réfléchi.

— Vous n'êtes pas un homme pour adultère.

— Mary ! fit-il pour la seconde fois.

Mais elle ne s'embarrassa pas de ses protestations :

— Non, vous n'êtes pas un homme pour adultère. Il vous faut du travail et un foyer. Vous vous ennuierez. Vous serez très malheureux. Elle aussi. Si elle est une honnête femme, elle mourra de honte devant ses enfants. Vous la tuerez. Vous serez responsable.

Elle le suivait de près à travers le salon, en lui lançant à chaque pas ses rigides prophéties. Il hésita devant la porte, craignant qu'on n'entendît, s'il ouvrait, la voix forte de l'Américaine. Elle en profita pour le retenir un instant encore ; afin d'être sûre qu'il l'écouterait jusqu'au bout, elle lui prit la main qu'elle serra solidement :

— François, pensez à votre mère. Elle vous parlerait comme moi. Partez, partez ce soir, partez demain au plus tard. Télégraphiez à M. Hawkins que vous partez. Au Canada, vous travaillerez, vous lutterez, vous oublierez. Un jour vous serez content. Cette femme souffrira, et puis elle sera heureuse. N'est-ce pas ce que vous voulez?... Vous l'aimerez bien mieux en la laissant tranquille. Aimez son repos plus que votre joie.

Il écouta ce long sermon en silence, et quand elle eut terminé, il répondit simplement, sans acrimonie :

— Adieu, Mary. Je vous souhaite le bonheur Vous le méritez.

— Oh ! moi, fit-elle, je n'attends plus rien. Soyez un honnête homme. Adieu.

Alors seulement il remarqua la pâleur de la jeune fille, ses yeux cernés, ses traits tirés. Malgré sa vaillance elle portait les stigmates du chagrin. Attendri, il ajouta, presque malgré lui-même :

— Écoutez, Mary. Peut-être partirai-je demain. Je ne sais pas.

— Oui, c'est cela. Allez-vous-en...

Le soir il mit dans une valise les vêtements indispensables pour un court voyage. Puis il s'assit à sa table pour écrire le message destiné à Hélène. Les paroles de Mary lui revenaient en mémoire ; n'avait-elle pas dit comme l'autre — Vous serez responsable? — Ainsi qu'il était convenu, sa lettre ne contenait qu'un seul mot. Il avait écrit :

— *Venez.*

IX

LE DROIT CHEMIN

Hélène, le corps en fièvre, incapable de sortir de son lit, attendait que son sort fût décidé. Quand la femme de chambre lui apporta le courrier, elle trembla comme si l'on venait l'assassiner. Elle garda un instant dans ses mains la lettre de François avant de l'ouvrir, et, l'ayant lue, elle éclata en sanglots. Le visage enfoui dans ses couvertures, elle pleura longtemps sur elle-même.

La veille, pour abréger cette mortelle semaine, ne s'était-elle pas décidée tout à coup, dans l'après-midi, à courir chez son amant?

« Me voici, je suis à toi, pensait-elle lui dire. Je suis venue avant même que tu m'aies appelée. »

Mais elle s'était heurtée à une porte close. Et maintenant ce souvenir la remplissait de honte.

Toute la matinée sa conduite fut incohérente.

Tantôt elle s'habillait avec un soin particulier, tantôt elle s'arrachait à sa toilette pour s'occuper de ses enfants et les couvrir de baisers, et tantôt, assise sur une chaise, inerte et sans courage, elle pleurait en silence.

A déjeuner, son mari qui l'observait s'inquiéta de ses distractions et des changements trop rapides de son visage qui rougissait brusquement sans raison apparente. Au moment de la quitter, il lui caressa la joue avec douceur :

— Petite Hélène, vous avez quelque chose. Voulez-vous me le confier?

Cependant il ne croyait pas le danger aussi proche. Elle rougit davantage et murmura :

— Je n'ai rien, je vous assure.

— Bien, dit-il. J'ai confiance en vous.

Il allait partir, quand il se retourna :

— Si, vous avez quelque chose, petite Hélène. Avec votre vieux mari, la vie n'est pas toujours gaie, peut-être. Autrefois, vous aimiez la musique, le théâtre, le monde. Nous sortirons davantage, nous irons à l'Opéra. Je veux que vous soyez gaie et heureuse.

— Je vous remercie, répondit-elle, mais je n'ai besoin de rien.

Et quand il se fut éloigné, elle pleura de nouveau.

Reprenant un peu de volonté elle sécha ses larmes et résolut de ne pas aller à son rendez-vous. Ce retour imprévu lui apportait une paix douloureuse, celle qui suit les batailles sanglantes. Il était trois heures. Elle songeait à se déshabiller et à revêtir une robe d'intérieur, quand on lui apporta un petit télégramme. Elle reconnut l'écriture, et déchirant hâtivement le pointillé, elle lut :

Ne venez pas, Hélène. Je vous aime trop pour vous perdre. Vous étiez heureuse sans moi, et vous le serez encore. Je ne vous apportais que l'inquiétude, le remords et la crainte. Je l'ai lu trop souvent dans vos yeux effrayés. Décidez de ma vie, vous en serez responsable, *me disiez-vous dans cette chère promenade au Bois qui demeurera mon plus doux souvenir. J'avais décidé de la mienne; je ne puis le faire de la vôtre. Je suis trop sûr de la briser, ma bien-aimée, avec notre amour.* Ne me demandez jamais cela, *m'avez-vous dit un jour que je vous suppliais de tout quitter pour me suivre, et vous ser-*

riez vos enfants dans vos bras. Alors, nous aurions dû nous contenter d'un bonheur caché, et nous savons si mal dissimuler l'un et l'autre. Pourtant, pourtant, je ne sais plus. Ah! tout à l'heure j'étais bien décidé, et voici que j'hésite encore. Où est le courage, où est la lâcheté? L'amour n'a-t-il pas tous les droits, et quels scrupules ai-je donc puisés dans ma vie de travail et de direction? Par moments il me semble qu'au lieu de vous sauver, je vous abandonne. Je pars et je ne vous ai jamais tant aimée qu'en vous disant adieu.

FRANÇOIS.

Elle demanda son chapeau et son manteau, descendit l'escalier en courant, se jeta dans un fiacre et se fit conduire rue de Valois. Elle ne connaissait plus que sa tendresse.

— Je veux le revoir, songeait-elle dans son impatience, je veux l'empêcher de partir. De quelle responsabilité parle-t-il? Mais je l'aime. Il ne sait donc pas que je l'aime. Hier j'ai devancé son appel. Pourquoi n'était-il pas là? Aujourd'hui je serais irréparablement à lui, et il ne penserait plus à me quitter... »

Comme la veille, quand elle était venue se

donner, la porte était close. Vainement elle pressa le timbre. Alors, oublieuse de sa dignité, honteuse de son honnêteté, livrée à son amour et au désespoir, elle s'assit, près de la porte, sur une marche d'escalier, et, la tête dans les mains, elle pleura en répétant ces seuls mots :

— Il ne m'aimait pas ! Il ne m'aimait pas !...

La maison était tranquille et peu habitée. Un locataire paisible passa avec précaution à côté d'une femme aussi malheureuse, et se contenta, par des regards sympathiques, de compatir à son infortune. Elle ne sut pas combien de temps elle demeura dans cette position. A travers sa douleur, elle entendit vaguement une voix qui lui disait :

— Madame, vous souffrez beaucoup?

Après un instant, elle regarda autour d'elle et vit une jeune fille qui se penchait et lui tendait la main :

— Il ne faut pas rester là, madame. Vous avez un grand chagrin. Pour le chagrin, il faut être chez soi. Il est plus supportable chez soi. Venez avec moi ; je vous aiderai.

Confuse de son état, Hélène se releva sans prendre la main de l'étrangère ·

— Je vous remercie, mademoiselle. Je n'ai besoin de personne.

Mais comme elle achevait cette phrase, elle chancela. Mary Carrette la soutint.

— Vous voyez que vous avez besoin. Appuyez-vous là, sur mon bras. Je suis forte.

Dans la rue, Mary appela une voiture, fit monter sa compagne, et prit place à côté d'elle après avoir demandé son adresse pour la donner au cocher. Hélène se sentait si faible, si désemparée qu'elle n'avait pas le courage de se défendre contre une intervention aussi importune : mais elle se taisait. La jeune fille ne s'en inquiéta pas.

— Vous avez des enfants, madame. Ils vous embrasseront à votre arrivée, ils vous consoleront.

Le fiacre remontait sans bruit les Champs-Élysées. Avec un léger tremblement dans la voix, Mary, après un instant, rompit de nouveau le silence :

— Moi aussi, je souffre, madame. Je souffre autant que vous, quand même je ne pleure pas. Chez nous, ce n'est pas l'habitude de pleurer. Et personne ne m'attend pour me consoler... Mon fiancé est parti... Il est parti en m'envoyant ces

mots : *Je pars et je ne vous reverrai jamais.* Pourtant je l'aimais. Je l'aimerai toujours.

Elle avait couru, elle aussi, rue de Valois après avoir reçu ce télégramme où elle avait deviné que François exhalait sa douleur et se vengeait de sa propre décision sur une innocente. Car elle voulait être certaine de son départ.

Hélène, comme une indifférente, ne faisait pas un mouvement. Mary la regarda avec douceur, et reprit :

— C'est à cause de vous, madame, que mon fiancé m'a quittée.

— A cause de moi?

— Oui, madame. Vous êtes belle, et je ne suis pas belle. Il vous aime, vous, maintenant. Il ne pense pas à moi. Vous voyez bien que je suis plus malheureuse que vous.

— Je ne comprends pas, mademoiselle.

— Si, vous comprenez très bien. François Dorsy n'est pas parti parce qu'il ne vous aimait pas. Il est parti parce qu'il n'a pas voulu troubler votre vie, et peut-être la briser. Il a pensé à vous plus qu'à lui.

— Qu'en savez-vous?

— Je sais, madame. C'est un honnête homme,

et un homme qui réfléchit. Il n'y en a pas beaucoup dans votre Paris. Mais réfléchir n'empêche pas d'aimer : on aime autrement, voilà tout. Vous vous souviendrez de lui sans honte. Vous serez contente plus tard. Ce n'était pas un homme pour adultère... Vous non plus, vous n'êtes pas une femme pour adultère. Votre mari, vos enfants pourront se réjouir à votre vue.

La voiture s'arrêta. Les deux femmes en descendirent, et, sur le trottoir, Hélène, spontanément, s'avança vers Mary :

— Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous embrasser?

— Je veux bien, fit l'Américaine surprise dont les yeux se remplirent de larmes.

... Cependant, quand elle remonta à pied l'avenue Victor-Hugo pour rentrer à l'hôtel Rochambeau où ses malles étaient déjà préparées, Mary, reprenant confiance dans sa jeunesse, n'acceptait pas la défaite :

— Le monde est petit, se disait-elle, et l'on se retrouve.

Paris, décembre 1902-janvier 1903.

LE PAON BLANC

Chacun a moyen de nuire, et chacun est également coupable quand il s'en sert, depuis l'homme qui poignarde, jusqu'à la femme qui veut s'assurer de son charme au risque de l'agonie à laquelle elle abandonne ensuite le malheureux qui s'y est laissé prendre.

(*Lettre de Benjamin Constant à Madame Récamier*, 7 décembre 1815.)

A M. Lucio d'Ambra.

PROLOGUE

LE CHATEAU DE SAUGERAIE

Le voyageur qui visite la Savoie découvre fréquemment, dans les sites les plus pittoresques, le toit pointu d'un clocher ou les tours carrées d'un château. Comme le regard fait le charme du visage, c'est le souvenir de l'homme qui donne à une terre son expression vivante. C'est ici l'empreinte d'un passé qui ne fut ni sans gloire ni sans douceur. La foi religieuse — une foi pratique qui mêlait volontiers dans les prières le souci du bétail et le salut éternel — a créé et maintenu l'honnêteté d'une race que son naturel portait bien plutôt vers une avidité jalouse : *invidi et avidi*, disait César des Allobroges. Et les rudes seigneurs d'autrefois, acclimatés, sinon drapés à la mode espagnole, dans

leur pauvreté honorable, ne craignaient pas de manier la charrue après l'épée et de fouiller jusqu'au cœur le sol qui leur fournissait de quoi vivre.

Parmi les nombreux châteaux savoisiens, si émouvants dans leur vétusté, et semblables à des vieillards aux paroles autorisées, le château de Saugeraie se signale par son éloquence discrète. Ses pierres grises sont deux fois cachées, par le lierre qui les recouvre et par les arbres qui l'entourent. Il ne recherche ni l'admiration ni la sympathie, mais une fois qu'on l'a trouvé dans son nid de verdure, on se sent attiré par son mystère même et l'on se garde, après l'avoir vu, de l'oublier.

C'est un simple bâtiment carré, flanqué d'une grosse tour qui se dresse péniblement au-dessus des feuillages, comme une sentinelle inspectant l'horizon. Il est bâti sur un coteau qui domine le petit lac d'Aiguebelette. Tandis que les autres lacs de Savoie réjouissent les yeux par leurs nappes bleues, ce lac d'Aiguebelette a des eaux toutes vertes, comme s'il avait arraché pour toujours leur reflet aux prairies qui lui servent de rives. Borné au levant par la montagne de

Lépine, muraille qu'escaladent de rares et hardis sapins, et, du côté de Saint-Alban, par de molles ondulations de collines qui indiquent le commencement d'une autre nature, moins violente et plus régulière, il se peut comparer à quelque émeraude enchâssée dans un écrin à demi ouvert.

On accède à la Saugeraie par un chemin qu'on prend à la petite halte d'Aiguebelette et qui s'engage presque de suite, après une barrière, dans un bois de chênes. Ce sont, en général, des arbres jeunes aux troncs droits, aux feuillages courts, qui poussent dru sur ce coteau comme des cheveux en brosse sur une tête d'adolescent, et qui s'en vont en troupe serrée jusqu'à la montagne. Il en est, de-ci, de-là, dont les cimes dépassent les autres et s'épanouissent à l'air libre, vestiges toujours verdissants des antiques forêts. Au sortir de l'ombre, le chemin longe des vergers riants qui s'inclinent mollement vers le rivage, et aboutit aux bâtiments de ferme dont les toits énormes descendent presque jusqu'à terre. Il n'est pas rare, dans le pays, de rencontrer ce genre de constructions destinées à combattre la mauvaise saison et à rejeter les amas de neige.

Puis une allée de platanes conduit à la porte d'entrée. A l'intérieur, les corridors sont voûtés et sombres. Le salon donne sur le lac. Par ses trois fenêtres, on aperçoit les eaux, les deux petites îles désertes et basses qu'elles n'ont pu submerger tout à fait, le village de Saint-Alban et l'ouverture du vallon de Novalèse qu'Annibal, dit-on, traversa. Bien que, de ce côté seulement, la vue soit dégagée, le jour est atténué par l'épaisseur des murs ; mais le paysage, limité dans cet encadrement, prend une valeur plus précise. Une cheminée de bois monumentale et ornée de bas-reliefs guerriers, des portraits d'ancêtres, des bahuts, des stalles sculptées et hautes, des sièges ouvragés achèvent de parer cette pièce de mélancolie et de fierté. Elle résume, comme le château vêtu de lierre, le caractère d'une race militaire et artiste qui sut confondre en elle, à travers les siècles, la finesse italienne et la rudesse de Savoie. Aux confins de la France, les Saugeraie durent sans cesse se garder contre les menaces d'un voisin entreprenant. Ils en contractèrent des habitudes d'activité et un esprit de lutte que tempérèrent fort heureusement un goût de contemplation, une sorte de

brusque indifférence pour les choses positives, déposés sans doute dans leur cœur par la poésie naturelle de leur pays favorisé. Ces soldats aimaient à chevaucher, armés jusqu'aux dents, mais en route ils oubliaient l'ennemi ; quand ils s'en souvenaient, il était tard, mais ils se battaient bien. Par ce mélange de nonchalance et de subite énergie, ils s'étaient maintenus sans s'accroître, une génération défaisant ce que l'autre avait fait. Ainsi le vieux domaine, malgré des revers de fortune, n'était jamais sorti de la famille.

Or, la dernière comtesse de Saugeraie, veuve du comte Pierre, dut un jour annoncer à ses enfants, Bernard et Lucienne, que le domaine était en vente et que des étrangers disposés à l'acquérir le viendraient visiter.

Bernard avait quinze ans. Dégingandé à cause de sa trop longue taille, brun, maigre, mal peigné, les pommettes saillantes et le nez menaçant, il était de ces adolescents dont la beauté future n'apparaît qu'à l'observateur capable de réparer par avance tout ce désordre anguleux. Cependant on ne supportait pas facile-

ment le regard des yeux petits et enfoncés, lorsqu'ils brillaient de colère ou de convoitise. Rapide et aigu, il partait comme une flèche. Mais, debout devant sa mère, le jeune garçon cachait ce regard et fixait le plancher obstinément.

La petite Lucienne, assise sur une chaise longue, — le seul meuble moderne du grand salon, — considérait son frère aîné avec une attention qui vieillissait sa jolie figure et lui donnait une expression précoce de jeune fille contrariée dans ses amours. A plusieurs reprises elle tenta, sans succès, de lui prendre la main en se penchant. Elle ne pouvait quitter son siège. Un terrible accident de voiture l'avait privée toute petite et à jamais de l'usage de ses jambes, malgré diverses opérations successives tentées par les plus fameux chirurgiens à des prix exorbitants.

— Il faut bien me comprendre, murmura Mme de Saugeraie en terminant ses explications. Nous ne pouvons plus vivre autrement.

C'était une femme jeune encore, mais déjà flétrie, au visage honnête et pur, où transparaissait une forte vie intérieure. Ses explications

dénonçaient les événements contraires, la ruine inévitable. Elles n'accusaient personne. Par là, elles manquaient de clarté.

A chaque époque, on rencontre de ces caractères ardents, indomptables, rebelles au joug, dont les hommes d'État perspicaces ou les circonstances heureuses savent utiliser la sève abondante, et qui, dans les temps médiocres, végètent avec rage ou s'abandonnent joyeusement aux passions désordonnées. Pierre de Saugeraie, après de brillants débuts dans la vie militaire, avait démissionné et peu à peu, pour éviter l'ennui, perdu au jeu presque toute la fortune considérable que sa femme lui avait apportée par contrat de mariage et par successions. Il mourut d'un refroidissement contracté dans la forêt qu'il aménageait pour parer à l'avenir, comme il songeait trop tard, à la façon de ses ancêtres, à réparer ses erreurs.

Veuve, Mme de Saugeraie essaya de reprendre la lutte. Son culte de l'honneur et la fidélité qu'elle gardait à son mari par delà le tombeau la désarmèrent. Au lieu d'invoquer le privilège de la femme mariée, et d'absorber ainsi la totalité du patrimoine en prenant le premier rang

dans l'ordre des créances, elle voulut solder entièrement le passif. Néanmoins, elle pensait, en restreignant son état de maison, conserver le domaine de famille. Les soins nécessités par l'accident de sa fille et le souci de l'éducation de son fils ne tardèrent pas à lui ôter cette illusion. Entre le sort de ses enfants et la rupture d'un passé de plusieurs siècles, sa conscience n'hésita pas. Déjà elle avait beaucoup attendu. Sur l'avis de Me Cartels, notaire à Chambéry, elle mit la Saugeraie en vente au début de la belle saison, lorsque le printemps distribue ses promesses à la terre.

Me Cartels était de ces conseillers qui font intervenir la raison et la loi dans les intérêts de famille dont ils aperçoivent mieux, du dehors, les embarras et les difficultés. Leur concours ne se peut régler par des honoraires, car ils y introduisent tout le sentiment qu'ils écartent de leurs délibérations et de leurs jugements. Leur tradition se perd chaque jour. Ils doivent céder le pas aux brasseurs d'affaires. A combien de pareils drames Me Cartels avait-il assisté déjà, dans ce pays de Savoie où presque toutes les fortunes immobilières sont ébranlées?...

Le matin, il avait prévenu Mme de Saugeraie qu'il accompagnerait lui-même à Aiguebelette l'après-midi un M. Lostange qui arrivait de Paris pour visiter le domaine, et qui lui était représenté par un de ses confrères de la capitale comme un acquéreur très sérieux. Mme de Saugeraie, après le déjeuner, avait averti Bernard et Lucienne.

D'instinct elle retardait cette révélation. Cependant elle fut surprise du silence qui l'accueillit tandis qu'elle s'excusait comme une coupable. Le garçon penchait la tête, et la fillette interrogeait le visage fermé de son frère.

— Et *il* va venir? demanda enfin Bernard sans émotion apparente.

— Qui?

— Le nouveau propriétaire.

— Oui, il peut arriver d'un moment à l'autre.

— Je ne veux pas le voir. Je m'en vais.

— Où vas-tu?

— Dans *son* bois.

Comme il franchissait le seuil du salon, Lucienne l'appela d'une voix plaintive :

— Bernard.

Mais il ne se retourna pas.

Mme de Saugeraie avait trop compté sur l'âge de ses enfants. En sauvegardant la mémoire de leur père, elle ne réussissait pas à se justifier elle-même. Ils venaient de découvrir, en les perdant, que ces paysages de leur vie leur appartenaient. Ainsi désavouée, la pauvre femme pleura.

— Maman, dit Lucienne, il ne faut pas pleurer. Je sais bien pourquoi nous partons.

Puis, dans le silence, la petite infirme, dont l'intelligence trop développée inquiétait parfois sa mère, reprit doucement :

— C'est à cause de moi.

— A cause de toi? Que dis-tu là?

— Oui, c'est à cause de moi. J'ai bien compris. C'est pour mes jambes.

— Mais tu es folle !

— Bernard n'a pas compris, lui. Il fallait le lui dire.

Mme de Saugeraie, séchant ses larmes, prit la petite sur son cœur.

— Tu te trompes, Lucette.

— Oh ! non. Cinq mille francs, c'est beaucoup, n'est-ce pas?

— Pourquoi cette question?

— Vous disiez un jour à M. Cartels que ma dernière opération avait coûté cinq mille francs.

— Il ne faut jamais écouter ce que disent les grandes personnes. Et puis, cela n'est rien. J'aurais donné beaucoup plus pour te guérir.

La fillette, appuyée à l'épaule maternelle, suivit son idée :

— Ils ne m'ont pas guérie, et ils nous prennent notre château. Ils sont méchants. Papa les aurait battus.

— Tu te souviens bien de ton père? demanda Mme de Saugeraie en caressant les boucles blondes qui entouraient le délicat visage.

— Oh! oui. Il riait toujours. Il me portait sur son épaule. J'étais grande. Et je croyais toujours que j'allais marcher.

Mme de Saugeraie l'embrassa pour cacher son émotion. Elle usait la fin de sa jeunesse à sauver la situation compromise par son mari, et c'était son mari qui laissait après lui une impression de force et de sécurité. Mais n'était-ce pas cela même qu'elle avait désiré?...

Dans la vie moderne, un déménagement n'est

guère qu'un embarras. On habite en location, et l'on connaît la campagne par les villes d'eaux. Dès lors, on change de lieux comme de costumes ; un appartement se remplace comme un veston. C'est le simple déplacement de quelques manies. Qui saura comprendre encore le sortilège de ces vieilles maisons et de ces vieux parcs où se forma le caractère d'une race ?

Bernard s'enfuyait en courant, loin du château vendu. Il chercha un refuge dans le bois de chênes. L'assemblée des arbres, minces et droits comme de jeunes hommes, le reconnut et l'entoura. Ils portaient les feuilles tendres du printemps qui répandent une ombre légère. Par larges raies le soleil pénétrait dans leurs intervalles, jusqu'au tapis de feuilles mortes dont il caressait les tons de pourpre pâle et de cuivre doré.

Au détour du sentier, un des grands chênes de la forêt étendait ses branches appesanties par l'âge sur le siège naturel que formait un rocher couvert de mousse. Là, Bernard s'arrêta. C'était son endroit préféré lorsqu'il voulait s'enivrer de solitude. Tout enfant, il y venait

déjà ; il grimpait au sommet de l'arbre pour voir, au-dessus des frondaisons, le lac vert et pour chanter. Ces souvenirs oubliés prenaient tout à coup de l'importance. Il jeta ses bras autour du tronc qu'il ne pouvait étreindre et l'embrassa à pleines lèvres. L'écorce rugueuse lui blessa la bouche. Et il se réjouit de cette petite douleur qui venait encore s'ajouter à la grande dont il souffrait confusément. Puis il se coucha sur les feuilles mortes. Le contact de la terre lui parut agréable.

Il ne sut pas combien de temps il savoura sa peine. Dans le malheur, on s'exagère volontiers la lenteur des heures. Ayant épuisé l'amertume de la séparation, il revint, la tête basse. Il appelait la nuit, estimant que le jour avait assez duré. Mais le soleil était haut encore à l'horizon. A l'orée du bois, proche des bâtiments de ferme, il tomba sur le spectacle détesté qu'il avait prétendu fuir. Me Carteis conduisait au château l'*étranger*. Ce dernier était un vieux monsieur que Bernard jugea fort prétentieux, car il avait aux pieds des guêtres blanches qui reluisaient. Il donnait la main à une fillette de dix ou douze ans qui portait sur les épaules, en masse ondulée

et fluide, une magnifique chevelure d'un roux sombre pour laquelle le jeune garçon oublia un instant les feuilles mortes du bois et leur douceur moelleuse, ce qui l'irrita davantage contre ces intrus.

Cependant les deux hommes s'étaient arrêtés pour discuter, et la petite fille, accoutumée à exercer son autorité, tirait le vieillard pour obtenir son attention.

— Que veux-tu, Michelle ? finit par dire celui-ci avec patience.

Elle lui montra des pervenches dans la mousse :

— Grand-père, pourquoi ces fleurs sont-elles bleues ?

— Petite, je n'en sais rien : c'est sans doute pour te faire plaisir.

Cette réponse ne suffit pas longtemps à Michelle. Elle désigna la forêt :

— Et pourquoi tous ces arbres ?

— Pour te protéger contre le soleil.

— Et le soleil ?

— Pour t'éclairer, mon enfant.

— Je suis contente, grand-père, que le soleil soit là pour m'éclairer.

Elle s'agitait en parlant, et les rayons du jour, dans ses mouvements rapides, jouaient avec ses cheveux, qui semblaient noirs à l'ombre et dorés à la lumière.

Un groupe d'enfants curieux sortit de la ferme et se rangea sur le bord du chemin.

— Et ces petites filles, grand-père? Pourquoi sont-elles là?

Avec sa complaisance inaltérable, le vieillard répliqua :

— Pour t'admirer, Michelle, et pour t'envier.

— Qu'est-ce que c'est, envier?

— Elles sont moins jolies que toi, moins bien habillées, et ça les ennuie.

Elle aperçut Bernard immobile à son poste, et le signala aussitôt :

— Et ce petit garçon?

Le vieux monsieur découvrit avec étonnement la longue taille du jeune homme :

— Ce grand garçon?

— Oui. Pourquoi me regarde-t-il?

— Mais... pour t'aimer probablement.

— Qu'est-ce que c'est, aimer?

— Aimer c'est t'obéir, faire ce que tu veux.

Elle collationna dans sa mémoire toutes ces simples réponses et conclut :

— Alors, tout ce que je vois, c'est pour moi?

— Justement.

Me Cartels, le notaire, avait écouté, sans mot dire, le colloque familial. Il respectait ses clients dans toutes leurs fantaisies. Cependant il se tourna vers M. Lostange et sourit finement :

— Vous donnez à votre petite-fille une éducation particulière.

— Oui, concéda le vieillard sans excès de vanité, j'en veux faire une coquette, afin qu'elle soit heureuse.

— Vous réussirez, monsieur.

— Je le crois.

— Mais êtes-vous bien certain que le bonheur soit là?

— Absolument. Le bonheur est dans la domination. Une coquette asservit les hommes à ses caprices.

Le notaire répliqua doucement :

— Il est des femmes qui préfèrent l'amour.

Mais M. Lostange eut un geste large pour écarter cette manière de voir.

— L'amour des autres, dit-il, est le seul dont on ne souffre pas.

Pendant cette conversation, la petite Michelle, déjà pourvue de tout l'aplomb que donne la beauté, s'était avancée vers Bernard.

— Tu m'aimes, dis?

Les yeux de l'adolescent flamboyèrent.

— Je vous déteste, fit-il d'une voix aigre.

Volontiers il l'aurait battue.

Cette colère subite n'effraya pas la fillette. Elle courut porter ce mot nouveau à son grand-père :

— Grand-père, le petit garçon me déteste. Qu'est-ce que ça veut dire?

Fidèle à sa méthode pédagogique, M. Lostange expliqua :

— Détester, pour les hommes, c'est la même chose qu'aimer.

Déjà Michelle n'écoutait plus. Elle s'extasiait devant un paon blanc qui était la gloire de la Saugeraie. L'oiseau orgueilleux se promenait lentement, en remuant sa petite tête coiffée d'une aigrette. La queue immense, que marquait d'une ombre ténue le dessin de mille yeux à peine visibles, se déployait comme une robe à

traîne et balayait le sol. Il avait la démarche calculée et altière d'une impératrice en toilette de gala. Derrière lui, deux ou trois paons aux plumes bleues lui composaient une cour, mais gardaient leur distance.

— Oh ! le beau perroquet ! s'écria la petite fille en battant des mains. Il est plus beau que celui du Jardin d'acclimatation.

— C'est un paon, rectifia Me Cartels.

Et Michelle répéta :

— Oui, un paon. Un paon en neige.

L'oiseau sentit l'admiration qu'il inspirait, et comme on ouvre un éventail aux lumières, il fit la roue en plein soleil. Toute sa cour l'imita. Michelle ne se tenait plus de joie.

— Regardez cette blancheur hypocrite, dit M. Lostange au notaire. C'est le comble de la coquetterie.

Et se tournant vers Michelle afin de ne pas perdre cette occasion de moraliser, le vieillard ajouta :

— Quand tu seras jeune fille, tu feras ainsi la roue avec innocence.

— Je veux être jeune fille, conclut la petite.

Puis, modérant ses désirs, elle reprit :

— Je veux le paon.

Me Cartels qui parlait à Bernard de Saugeraie profita aussitôt de ces dispositions :

— Il est sans doute à vendre avec le château.

— Je veux le château, déclara sans tarder l'impérieuse enfant.

— Tu l'auras, promit son grand-père.

Le groupe reprit sa marche, s'éloigna des bâtiments de ferme et suivit l'allée de platanes. Bernard, immobile, regardait la chevelure que le soleil et l'ombre se disputaient. Quand il ne la vit plus, il se retourna vers le paon avec fureur et lui donna la chasse. L'oiseau sacré, accoutumé à l'admiration et au respect, s'enfuit lourdement, stupéfait de cette audace sacrilège. Sa cour l'abandonna. Il gagna la forêt, et sur les feuilles rousses bruyaient ses plumes claires.

Il alla se poster sur ce rocher moussu qu'ombrageait un vieux chêne. Là, il utilisa ses dernières ressources. Tandis qu'il jetait des cris angoissés qui retentissaient jusqu'au cœur des bois, il redressa son plumage dont il parut s'envelopper tout entier. Bernard, qui accourait, vit sur ce piédestal, se détachant sur le fond des verdures fraîches, la roue blanche qui le défiait.

Il laissa tomber le caillou qu'il serrait dans sa main. A cette vision parfaite il mêla malgré lui l'image d'une chevelure rousse qui s'éloignait sous les platanes et celle des feuilles mortes que ses pieds foulaient, et il y puisa une émotion pour lui toute nouvelle. Plus tard il devait s'en souvenir...

I

LE JEUNE PRIX DE ROME

Le train stoppa à la gare d'Aiguebelette.

Bernard de Saugeraie, qui venait de plier ses châles dans leur double courroie, s'apprêta à descendre et fut surpris de se voir devancé par son compagnon de voyage, un petit jeune homme à demi caché dans un grand pardessus et un épais foulard.

« C'est la première fois, pensa-t-il, qu'un voyageur s'arrête ici dans cette saison. »

On était au mois de mai, et les environs du petit lac ne sont guère peuplés d'étrangers que durant l'été. Un coupé attelé de deux chevaux attendait l'inconnu. Bernard examina l'équipage et se dit :

— Les Lostange se sont installés de bonne heure cette année dans *leur* château.

Et il toisa dédaigneusement la voiture, le

cocher et le voyageur. Cependant il les suivit du regard, non sans mélancolie, jusqu'au bois de chênes où ils disparurent. Depuis son départ de la Saugeraie, dix ans avaient passé. Sa mère et sa sœur n'avaient pas quitté le pays, à cause de la santé de Lucienne qui exigeait l'air natal, et aussi par raison d'économie. Presque en face de l'ancienne demeure, de l'autre côté du lac, ces dames habitaient toute l'année une propriété qu'on appelle le Combel. C'est une villa modeste, sans aucune apparence, et composée de peu de pièces, bâtie sur une colline qui sert de contrefort au Signal, sommet le plus élevé de la chaîne de Lépine.

Bernard prit le chemin qui mène au Combel par des pentes assez abruptes. Ses solides poumons et ses longues jambes lui permettaient de marcher vite à la montée. Il souriait à l'air vif du matin, aux fraîches verdures des arbres, et surtout à la joie qu'auraient sa mère et Lucienne en le revoyant, car il ne les avait pas averties de son arrivée. Depuis la vente, ce pays n'était plus sa patrie, et il n'y venait chercher que ces deux femmes. Il avait reconnu à la nature d'autres visages que celui qu'elle prenait dans

son enfance : ces bois, ces eaux, ces lignes d'horizon ne comptaient plus — du moins le pensait-il — dans le développement de sa sensibilité. Et cette sensibilité était celle d'un artiste. Entré tout jeune à l'école des Beaux-Arts dans la section de soulpture, il avait obtenu le grand prix de Rome. De la Ville éternelle où il avait passé trois ans, il rentrait en France avec cette connaissance de l'art et de ses divins modèles qui modère l'excessive confiance de la jeunesse. Ses maîtres le traitaient en ami et non plus en disciple. On le croyait timide et sauvage. En réalité, la désillusion que lui avaient fait éprouver dans son enfance la ruine de sa famille et la rupture d'un passé vénérable et flatteur, lui inspirait un éloignement du monde et un goût de la solitude que la passion de son art favorisait.

Les feuillages menus encore qui bordaient le chemin lui permettaient d'apercevoir le lac vert entre les branches, et, se tournant tout à coup, il distingua le château dans les arbres. Il lui gardait rancune tout en s'imaginant l'avoir oublié, et il continuait de considérer les nouveaux propriétaires comme des usurpateurs. Il

poussa la porte de bois qui fermait le petit parc du Combel, et par un étroit sentier il arriva sous la terrasse. Il entendit un bruit de voix et s'arrêta.

— Tu seras bien ici pour respirer le grand air, disait Mme de Saugeraie.

Aidée de l'unique servante qu'elle avait gardée, elle installait Lucienne sur sa chaise longue.

Bernard cria : « Bonjour ! » d'une voix sonore, et se montra. Sa mère, toute pâle, se jeta dans ses bras, et l'infirme, qui ne pouvait marcher à sa rencontre, se souleva à demi pour le mieux voir. Après avoir étreint les deux chères créatures, le jeune homme les regarda plus attentivement. De trois ans il ne les avait pas revues.

— Vous avez bonne mine, affirma-t-il. Comme nous allons être heureux !

Sur le visage maternel, plus de trois années semblaient avoir laissé leurs traces. Et l'infirmité de sa sœur s'était atténuée à ses yeux pendant l'absence. Ainsi, à la joie du retour se mêlaient pour lui cette gêne qu'éprouvent les gens bien portants en présence des malades, et

la sensation des entraves que la vie impose à nos aspirations de vivre.

— Tu n'as pas déjeuné? s'informa avec sollicitude Mme de Saugeraie. Ici, le lait est bon.

— Tu nous parleras de Rome, tu nous montreras tes ébauches, dit Lucienne, dont les joues s'étaient couvertes de rougeur et dont les yeux brillaient de fièvre.

De sa chaise longue, que de voyages elle avait entrepris au delà des Alpes, sur le chemin de l'Italie !

La servante apporta un guéridon, et Bernard déjeuna sur la terrasse, entre les deux femmes dont la vie se trouvait changée par sa présence. Dans la délicate lumière de ce matin de mai, le paysage lui faisait fête. Il distinguait, après les arbres du parc, les eaux vertes du lac bordé de prairies, les deux petites îles et leur cortège de roseaux, et, au delà de ces sites riants, le coteau de Saint-Alban de Montbel. Comme il tournait le dos à la grande arête rocheuse du Signal qui modifie à elle seule l'aspect de ces lieux, il ne voyait qu'un tableau de douceur et de paix. Sur la gauche, dans une masse confuse de

feuillages, le château de Saugeraie dressait sa haute tour.

— La voiture des Lostange attendait mon train, dit-il négligemment.

— Oui, expliqua sa mère, ils viennent d'arriver. Mlle Lostange est fiancée. Elle désire se marier à la campagne.

Lucienne intervint avec ironie :

— C'est plus poétique.

— Notre ennemie est-elle belle? demanda Bernard.

— Très belle, répondit Mme de Saugeraie.

— Trop belle, corrigea la jeune fille.

Bernard considéra l'infirme avec pitié. Tant de grâce inutile était répandue sur ce visage. Il la crut jalouse un instant. Il oublia quelle âme ardente, toute brûlée de dévouement fraternel, toute surexcitée de pieux enthousiasme il lui connaissait, lui qui bien souvent, à Rome, trouvait le courage, la foi et le plus noble idéal dans la correspondance de cette frêle estropiée, vouée à vivre et à mourir dans la solitude du cœur.

— On ne l'est jamais trop.

— Si, reprit-elle, lorsqu'on est coquette.

— Elle est coquette?

— On l'assure. Elle fait la roue, comme notre vieux paon.

Le jeune homme se mit à rire :

— Ah ! notre paon, il vit toujours?

— Le voilà ! montra Lucienne.

Sur la balustrade de la terrasse, le paon s'était posé. Il prenait naturellement une attitude décorative, entre les vases de pierre, comme un motif d'ornementation. Mais il ressemblait à une reine déchue. Par l'effet de l'âge, il perdait son éblouissante blancheur. Il n'était plus le *paon de neige* que les petites filles admirent. Et, comme une traîne déchirée, sa queue portait des traces de souillure et des plumes cassées. Cependant il se rengorgeait avec des airs importants.

— Pauvre bête ! dit Bernard. Il n'a pas renoncé à plaire.

Lucienne ajouta :

— Il n'y renoncera qu'avec la mort. Tant de femmes sont ainsi.

— Je le regretterai, reprit le jeune homme. Il représente tout ce que nous avons emporté de la Saugeraie. Mère, vous souvenez-vous? c'est moi qui vous ai empêchée de le laisser aux Lostange.

— Qui refusèrent de signer le contrat à cause de lui, fit observer Mme de Saugeraie dans un sourire. Ils ont cédé, mais pourquoi t'obstinais-tu? C'était un enfantillage.

— Ne vous l'ai-je pas raconté? Je m'étais enfui dans la forêt pour ne pas voir l'acquéreur. Et précisément, je tombai sur lui au retour. Sa petite-fille s'extasiait devant notre beau paon qui faisait bêtement la roue. C'est une manie qu'il a dès qu'on le regarde. Et tenez!

Comme s'il devinait qu'on parlait de lui, l'oiseau déployait son plumage avec un grand bruit d'éventail. Bernard continua :

— Elle criait : « Je veux le château! Je veux le paon! » Elle m'agaçait avec ses cris, et je cherchai aussitôt un moyen de lui être désagréable. J'ai trouvé celui-là. Il paraît qu'elle y fut sensible.

— Tu ne l'as pas rencontrée depuis lors? demanda Lucienne.

— Jamais.

— C'est curieux.

— Mais non. Les premières années de notre installation au Combel, j'avais choisi cette rive du lac ou les pentes raides du Signal pour mes

promenades. Puis, je suis parti pour Rome. Je ne suis jamais retourné à la Saugeraie.

— Tu y trouverais bien des changements, lui dit sa mère.

— Vous y êtes allée?

— Rendre une visite. Il est dur de rentrer en étranger dans sa vieille maison.

— Je n'y rentrerai pas.

— Et si l'on t'invitait? *Ils* invitent beaucoup.

— Je n'accepterai pas. Je resterai avec vous.

Sa mère l'embrassa, et Lucienne lui prit la main :

— Il y a si longtemps que nous ne t'avons vu, murmura la première.

Il enveloppa du regard les deux femmes, les traits pâles et flétris de l'une, la joliesse frêle et inutile de l'autre. Ces deux cœurs lui appartenaient ; ils ne battaient que pour lui. Et l'impression de gêne qu'il avait ressentie tout à l'heure dans sa cruelle jeunesse se changea en un désir de protection, en un sentiment de responsabilité.

— Vous vous fixerez à Paris avec moi, dit-il, comme s'il prenait une décision. Mon avenir est

assuré. Nous ne passerons plus ici que les vacances.

— Nous t'embarrasserons, objecta sa mère.

Et Lucienne, les yeux brillants, murmura :

— Je suis une petite sauvage.

— Ici l'on doit mourir d'ennui pendant l'hiver.

Mme de Saugeraie eut un mince sourire :

— Le soleil de Rome nous réchauffait.

— Je ne vous écrivais pas assez souvent.

Et il répéta avec plus de chaleur et de sincérité :

— Comme nous allons être heureux !

Il se leva et s'appuya à la balustrade, à la place même où le paon s'était posé. De là, il distingua mieux le bois de jeunes chênes au feuillage crêpé. Et il se souvint de son enfance romantique :

— Un jour, dit-il, j'irai là-bas fouler les feuilles mortes et revoir ma forêt.

Lucienne répliqua très vite, comme si quelque mauvais pressentiment l'agitait :

— A quoi bon ? Les arbres ne reconnaissent personne.

Mais il continuait de fixer les yeux dans la même direction.

II

LA RENCONTRE

Lorsque nous retrouvons un être cher après une longue absence, livrés à la joie de le revoir, nous ne remarquons point tout d'abord les changements que la vie imprima sur ses traits. Nous conservons quelques instants dans les yeux son ancienne image, telle que la gardait notre souvenir ; peu à peu, seulement, nous la comparons à la réalité et nous constatons leurs différences. Et nous éprouvons alors une tristesse qui est celle même de la mort...

Le soleil de mai caressait les jeunes pousses de la forêt. Les chênes aux troncs droits levaient leurs branches, comme des athlètes montrent leurs bras robustes et noueux. Bernard riait de plaisir en se retrouvant dans leur compagnie. Par une semblable après-midi de printemps, il leur avait dit adieu, dix ans auparavant. Et il

pouvait oublier ces dix années : rien ne paraissait changé autour de lui.

Un profond silence habitait le bois paisible, les allées désertes. Parfois un ramier se détachait d'une cime. Mais son vol léger ne s'entendait pas. A de rares intervalles, pourtant, de longs frissons agitaient les arbres. Des feuilles mortes se soulevaient pour danser une ronde. Ces souffles de brise se prolongeaient, se répercutaient jusqu'à former un grand mouvement d'ondulation qu'accompagnait un bruit de lointaine mer, tandis que les petits rameaux des chênes rendaient, en s'entre-choquant, un son aigu de grelots.

Bernard s'enfonça au cœur du bois, dans sa partie la plus sauvage. Il avait abandonné le sentier. Son pas écrasait les amas de feuilles sèches qui lui montaient jusqu'aux chevilles. Tout enfant, il aimait à fendre ces remous plaintifs. Quand il fut parvenu à la lisière, il se trouva en face de la montagne de Lépine dont les rochers recevaient l'éclat du soleil qui descendait lentement à l'horizon.

« Je vais maintenant, se dit-il, traverser de nouveau la forêt et descendre jusqu'au lac,

en évitant le château. Ce pèlerinage ne m'est pas douloureux. Mes arbres m'ont fait bon accueil. »

Il sentait la douceur du printemps comme s'il embrassait une joue fraîche. Les primevères et les pervenches éclairaient la mousse. Il rentra sous bois et suivit une allée droite que voûtaient les branches et qui semblait aboutir à une porte lumineuse. Tout à coup il vit une ombre se découper sur le jour à la sortie des arbres. Une fois sous la voûte, ce fut l'ombre qui devint claire. Et il put reconnaître une femme en robe blanche.

« Ce ne peut être que Mlle Lostange », se dit-il, et son front se chargea d'orage.

Le plaisir de sa promenade était gâté. Comme il baissait les yeux, il aperçut avec étonnement le sable du chemin que l'herbe envahissait autrefois. Il remarqua des troncs coupés, l'aménagement nouveau d'un coin de la forêt. Il huma un air de trahison. Et comme il ne s'était jusqu'alors attaché qu'à découvrir pieusement le caractère immuable de ces lieux trop aimés, il s'acharna à relever les moindres traces de changement. Il inspecta l'assemblée des

arbres avec l'insolence d'un étranger en visite. Et il découvrit à mille nuances la substitution insensible d'un parc soigné à l'ancien parc abandonné, si émouvant dans son abandon.

La forme blanche s'était arrêtée, puis avait repris sa marche. Il songea :

« Elle a eu peur de moi. Je ne suis pas un voleur : pourquoi me cacher? »

Et cette pensée l'empêcha de s'enfuir, comme il en avait eu l'intention, pour éviter son ennemie.

Michelle Lostange avait eu peur en effet. Mais elle avait bonne vue, et s'était vite rassurée avec cette réflexion :

« Ce n'est qu'un jeune homme. »

La première, elle atteignit ce rocher qu'abritait un vieux chêne, et sur le siège de pierre elle s'assit. Bernard, qui l'observait de loin, supporta péniblement qu'elle se fût installée avec cette tranquille audace à la place que jadis il préférait. Comme elle prenait une pose étudiée, il se souvint du paon qu'il poursuivait à travers le bois et qui, à cet endroit même, avait déployé son radieux plumage pour le séduire.

Cette jeune fille en toilette claire ne lui offrait-elle pas un tableau analogue?

Dix ans plus tôt, la beauté de l'oiseau blanc avait triomphé de sa colère.

Michelle Lostange n'avait pas de chapeau. Une raie de soleil, qui passait entre les branches comme à travers un vitrail, atteignait ses cheveux. Elle appuyait ses pieds sur un tapis de feuilles mortes. Comme il détaillait cette chevelure d'un roux sombre, ce pur profil légèrement busqué, cet ensemble de lignes dont il comprenait en artiste la perfection, il craignit une seconde défaite et se révolta dans son orgueil. Lorsqu'il parvint à sa hauteur, il la salua et voulut continuer sa route.

— Monsieur de Saugeraie, vous êtes chez vous, lui dit une voix limpide qu'il crut ironique.

Il s'arrêta, rougit et s'excusa d'avoir franchi la barrière qui fermait la propriété du côté d'Aiguebelette.

— Autrefois, expliqua-t-il, la barrière était toujours ouverte.

Cette fin lui rendait l'avantage. Elle le sentit. A son tour elle se justifia :

— Nous avons établi cette clôture parce que tous les paysans traversaient le bois avec leurs chars pour aller d'Aiguebelette à Lépin. Ils défonçaient le chemin, cassaient les branches et gâtaient le coup d'œil.

Bernard ne désarma pas :

— Nous n'y prêtions pas d'attention.

Cette résistance étonna la jeune fille plus encore qu'elle ne l'irrita. Jamais elle n'avait rencontré une parole aussi nettement décidée à lui refuser les compliments et les flatteries. Cependant il n'était pas insensible à sa beauté comme il affectait de le paraître.

Pour obtenir la victoire, elle opéra un habile mouvement tournant :

— Il y a une brèche dans la clôture...

A son tour il employa l'ironie :

— Il faut la réparer, mademoiselle.

Mais elle l'accabla de sa générosité :

— Je vous la montrerai, monsieur, afin que vous puissiez, quand il vous plaira, rendre visite à vos arbres, à vos prairies, et même à votre château. Je les aime comme si j'étais née parmi ces choses. Alors je comprends que vous les aimiez encore.

— Je ne les aime plus, dit-il. Je viens de le constater. Mais je vous remercie de votre invitation.

— Vous n'en profiterez pas?

— Je suis un peu sauvage. Vous m'excuserez.

— Mon grand-père serait charmé de vous connaître. Nous vous connaissons déjà. Vous avez exposé rue Laffitte une *Source* et une *Hamadryade*. Les arbres et les eaux vous inspirent heuseusement, monsieur, et vous les représentez par de gracieux symboles.

Elle parlait avec aisance, en femme accoutumée à tenir salon plutôt qu'en jeune fille. Il s'inclina sans répondre, mais elle remarqua qu'il avait rougi.

— Ce n'est qu'un enfant, pensa-t-elle. Il me fera la cour, comme tous les autres.

Et, satisfaite, elle se sourit à elle-même. Il s'empara hâtivement de ce sourire qui ne lui était pas destiné, et l'ajouta aux louanges dont s'accommodait son extrême jeunesse. Quel artiste, au début, ignora la vanité?

— Voulez-vous m'accompagner? reprit-elle. Je vous montrerai les nouveaux jardins et le petit port que nous avons construit.

Il objecta, prêt à consentir :

— Vous avez changé bien des choses. Ce n'est pas le changement que je cherchais ici.

— Oui, vous y cherchiez votre enfance. L'avez-vous retrouvée ?

— Non, dit-il durement.

Comme ils sortaient du bois et passaient devant les bâtiments de ferme, elle voulut l'amadouer avec un souvenir :

— Nous nous sommes déjà rencontrés ici, il y a... je ne sais plus, huit ans, dix ans peut-être. Vous rappelez-vous ?

— Il y a dix ans, mademoiselle. Vous portiez les cheveux dans le dos. Ils ont gardé leur couleur sombre avec des reflets de soleil.

— Ils étaient plus dorés, je crois.

— Je ne crois pas. Les peintres appellent cette nuance le *blond vénitien*.

— Pourquoi ?

— Les femmes de Venise obtenaient cette teinte en exposant leur chevelure à la lumière du soleil, pendant les heures les plus chaudes du jour. Elles préservaient la peau blanche de leur visage au moyen d'un masque.

— Ah ! dit-elle en rapportant cette anec-

dote à elle-même. Quand j'étais petite, je courais au soleil avec mes cheveux dénoués. Mais je ne mettais pas de masque.

Cette réflexion ne manqua pas d'attirer l'attention du jeune homme sur ses joues qui étaient fraîches et lisses. Tandis qu'il la regardait, elle lui demanda en riant :

— Et le paon blanc que vous m'avez volé?

Fier, il se rebiffa :

— Que je vous ai volé?

— Oui. Vous ne vous rappelez pas? Il y avait ici un paon magnifique, un paon de neige. Je n'en ai jamais vu de pareil. Tenez, j'en ai fait acheter une demi-douzaine. Vous les voyez, là, dans la cour. Ils se rengorgent sans raison. Ils ne font pas la roue, ou bien ils la font pour eux tout seuls. Et ils sont petits à côté du vôtre.

— C'est vrai.

— Pourquoi teniez-vous à le garder? C'est à cause de lui que grand-père a acheté le château. Je voulais avoir le paon. C'était le moyen. Il n'a pas réussi.

Bernard donna cette explication qui l'amusa plus qu'elle :

— La petite fille le désirait, et le petit garçon l'a gardé.

Pour la seconde fois elle sentait une résistance inconnue et éprouvait l'envie de la briser.

— Vit-il toujours? demanda-t-elle avec indifférence.

— Toujours. Mais il est vieux. Sa blancheur n'est plus immaculée, et les plumes cassées de sa queue ressemblent à quelque balai hors d'usage. Cependant il fait encore la roue.

— Quelle horreur! Il fait la roue et il n'a plus de beauté.

— C'est assez l'habitude des coquettes.

Le visage de la jeune fille prit une expression méprisante et cruelle :

— Il faut le tuer. C'est un crime de le laisser vivre sans sa beauté.

— Pourquoi donc? Il jouit de chaque jour. Et puis, c'est un oiseau sacré. Les oiseaux sacrés, on n'y touche pas.

Elle ne demanda pas d'où venait au vieux paon cette consécration, et préféra l'attribuer à son propre désir d'enfant.

Par un verger en pente, ils descendirent jus-

qu'au lac. L'eau immobile reflétait comme un miroir le paysage renversé. Dans sa profondeur se prolongeaient les verdures des rives, à peine atténuées, pâlies à peine. Un troupeau de vaches qui passait dans la prairie, au pied du village d'Aiguebelette, s'approcha du bord et doubla son image. Des traînées roses, qui présageaient la fin du jour, s'allongeaient sur les eaux et se mêlaient à cette variété de verts foncés et de verts clairs. Une brume violette baignait les confins de l'horizon qu'elle semblait élargir. L'air était plein de mollesse. La paix du soir répandait sur cette nature une douceur suave.

Michelle abandonna tout à coup son compagnon, remonta rapidement la pente et gagna le sommet du verger. Là, s'appuyant à un arbre en fleurs, elle s'immobilisa dans une jolie attitude contemplative. Elle fixait le soleil qui effleurait déjà la montagne. Ainsi, elle utilisait les derniers rayons pour le triomphe de sa beauté.

Bernard qui la suivait du regard la vit en pleine lumière. Sa robe blanche paraissait d'argent. Sur ses cheveux, sur sa figure, dans ses yeux qu'elle ne baissait pas, palpitaient des

points dorés. Elle reflétait l'éclat du soir et y ajoutait cette expression de vie consciente que seul possède le visage humain.

Il oublia qu'elle faisait la roue, et il l'admira comme une œuvre d'art.

En la regardant, il assista au coucher du soleil. L'auréole de la jeune fille s'amoindrit, se rapetissa et disparut. Un dernier reflet lumineux anima ses yeux noirs, et l'ombre la recouvrit. Derrière elle, les rochers de Lépin gardaient encore une couleur sanglante, d'un rouge ardent.

Ému de ce spectacle, il courut la rejoindre. Elle simula un poétique embarras, car ses paupières, emplies de clarté, battaient et rendaient sa vue confuse.

— J'ai encore le soleil dans les yeux, expliqua-t-elle. N'est-ce pas qu'il est beau de le voir mourir?

Elle employait des expressions qui pouvaient paraître selon les dispositions de son partenaire poétiques ou prétentieuses.

— Surtout ce soir, dit-il.

— Mais vous lui tourniez le dos.

— Je vous voyais.

Elle était parvenue à ses fins puisqu'il lui rendait hommage, comme tout le monde. Dès lors il ne l'intéressait plus guère. Il voulut lui demander de lui servir de modèle pour la statue de quelque prêtresse drapée, et il n'osa pas. Cependant elle eût goûté avidement cette flatterie nouvelle, susceptible de répandre la réputation de ses lignes victorieuses. Elle l'invita, sans insister, à venir au château. Il objecta l'heure tardive et l'inquiétude de sa mère. Et cette entrevue sans présentation, où la jeune fille avait dû deviner le nom de son partenaire au milieu d'un bois, se dénoua brusquement comme elle s'était nouée.

Comme elle remontait jusqu'au portail l'allée des platanes, elle sourit toute seule à un souvenir d'enfance : elle se rappela un mot de son grand-père dont elle reconnaissait le mérite :

— *Grand-père*, demandait une petite fille de douze ans, *le petit garçon me déteste. Qu'est-ce que ça veut dire?*

— *Détester, pour les hommes, c'est la même chose qu'aimer.*

D'un pas rapide Bernard traversa la forêt. Dans les intervalles des branches qui n'étaient pas encore trop chargées de feuilles, il apercevait les lueurs rouges du crépuscule. Sur le fond d'incendie qui semblait atteindre les amas de feuilles mortes, se détachaient les troncs minces des chênes. Dans la profondeur du bois vibrait une vapeur bleuâtre. L'air s'était rafraîchi. C'était l'heure délicate où la nature se recueille.

Lui aussi il se souvenait de son enfance. Il la retrouvait mieux dans le soir qui atténue les contours et les couleurs. Avait-il beaucoup changé lui-même depuis le temps où, tout enflammé d'une ardeur militaire, il jouait au spadassin, et d'une méchante épée de bois battait les grandes herbes et les branchilles dont il déplorait ensuite l'aspect misérable? Avait-il jamais fait autre chose que partir en guerre comme un fou pour voler à la vie toutes les joies qu'elle peut donner et se lamenter ensuite sur ses désillusions? Il portait sa grande jeunesse sur son visage, et s'imaginait avoir beaucoup vécu. Pour avoir goûté le plaisir en compagnie de quelques femmes légères aux bras frais et aux âmes inconstantes, et orné ses caprices d'une mélan-

colie convenable en les sachant éphémères, il se croyait une expérience amoureuse. Cependant il cherchait dans son cœur des traces de blessures et n'en trouvait pas. Et il s'étonnait de cette merveilleuse aventure, comme s'il avait cueilli des roses sauvages aux buissons de la route sans se déchirer les mains et laisser un peu de sang aux épines. En réalité, il n'avait aimé que l'amour, mais éperdument. L'art et les femmes avaient seulement perfectionné son désir. Il s'était préparé à la passion, comme on se prépare dans les salles d'armes aux rencontres sur le terrain.

Ce retour au parc de ses premières années, cette jeune fille engageante, le frémissement contagieux du printemps, troublaient son cœur. Il s'écarta de son chemin, pour confier ce trouble à son chêne préféré. Comme autrefois, il embrassa l'écorce. Et il ne se demanda pas si, dans cette étreinte, il ne confondait point la forêt, le soir et Michelle.

La blanche vision d'autrefois n'avait point changé. Il la pouvait emporter du bois, comme alors. C'était un paon immaculé qui faisait la roue dans le soleil...

A table, sa mère et sa sœur le pressèrent de questions sur sa visite à la Saugeraie.

— Tu es resté bien longtemps là-bas.

— Oui, répondit-il, je ne pouvais plus m'en aller.

— Ces lieux, ajouta sa mère, sont pleins de tristesse pour nous.

Et Lucienne demanda :

— Tu n'as rencontré personne?

— Personne, affirma-t-il spontanément.

Et son mensonge le surprit comme un aveu.

III

LE PRESSENTIMENT DE LUCIENNE

— La barrière est ouverte, constata M. Lostange à la sortie du bois de chênes.

— Oui, dit Michelle résolument, ce n'est pas la peine de la fermer.

— Tous les manants de l'endroit vont passer chez nous.

— Eh bien, nous les supporterons en grands seigneurs.

— Grands seigneurs ! répéta le vieillard d'un air de doute.

Il songeait précisément qu'il avait avancé la date de leur séjour à la Saugeraie pour réaliser quelques économies indispensables, et que déjà il s'ennuyait à périr dans ce beau pays mal peuplé.

M. Lostange regardait la vieillesse comme un affront et la combattait avec acharnement. Pour

avoir vu beaucoup mourir, il s'exaltait dans sa passion de vivre. Le visage complètement rasé, le nez aquilin, la bouche ornée de dents toutes neuves et brillantes, les cheveux teints, il portait habituellement de longues redingotes qui l'amincissaient encore, de grands cols qui l'obligeaient à relever la tête, et des guêtres blanches. Sa tenue était correcte à la campagne comme à la ville. Il avait la parole brève et la démarche rapide. Prompt à la joie, il détestait la solitude où l'on risque de sentir le vide de sa pensée et de ses jours, et il redoutait toutes les impressions pénibles. Déjà, dans sa jeunesse, il ne fréquentait le spectacle que s'il était assuré à l'avance d'un dénouement heureux. Quand il prévoyait à l'inspection de l'enveloppe une lettre désagréable, il la jetait dans un tiroir sans la décacheter. Ces dispositions naturelles s'étaient accrues avec l'âge. Il se plaisait à Paris où le temps passe sans qu'on y prenne garde, dans la distraction et le mouvement. Le séjour à la Saugeraie était destiné à réparer ses forces et rafraîchir sa santé. Il l'abrégeait de son mieux. Il préférait à la nature les décors d'opéra. Mais, cette année, comme son notaire

le chapitrait vertement et l'engageait à diminuer son train de maison, il avait profité des fiançailles de sa petite-fille qui désirait se marier à la campagne, pour quitter Paris de bonne heure, et il s'occupait principalement à regretter sa résolution. Dans le château désert s'agitait sans répit sa haute silhouette maigre.

Michelle fit prendre à son grand-père le chemin du Combel.

— Où me conduis-tu? demanda M. Lostange.

— Faire une visite.

— A qui donc, mon Dieu? Dans ce Sahara, il n'y a même pas un juge de paix ou un receveur d'enregistrement.

— Il y a Mme de Saugeraie, grand-père, qui habite ici toute l'année.

Le vieillard s'arrêta net :

— Les mères éplorées et les infirmes, ce n'est pas mon affaire. Je m'en vais. Tu leur porteras mes hommages.

Cette peur amusa la jeune fille.

— Attendez. Il y a maintenant un jeune homme au Combel.

— Un jeune homme?

— Mais oui : un jeune homme de grand avenir, Bernard de Saugeraie.

— Qu'est-ce qu'il fait, celui-là? Car les Saugeraie sont ruinés, ou presque.

— Des statues.

— Et l'on gagne de l'argent dans les statues?

— Seulement de la gloire, grand-père. Il paraît qu'il en sera couvert un jour. Je me suis informée.

— Et pourquoi allons-nous le voir?

— Pour nous distraire pendant l'absence de mon fiancé.

Le vieillard fixa Michelle avec inquiétude. Évidemment son élève le dépassait.

— Prends garde, petite. Ton fiancé est ombrageux.

— Il m'aime : il s'habituera.

— Très bien.

Et M. Lostange admira le résultat de sa méthode pédagogique :

— Tu es ma gloire, à moi qui ne fais pas de statues. Oui, l'amour des autres, c'est le seul qui nous rende heureux.

Ils poussèrent la claire-voie du petit parc. Bernard, qui flânait au soleil, les vit approcher

avec surprise. Depuis qu'il avait rencontré Michelle dans la forêt, il évitait l'autre rive du lac, et ne quittait sa mère et sa sœur que pour escalader les pentes abruptes du Signal. Pourquoi le poursuivait-elle? Car il comprenait bien qu'elle ne venait pas au Combel simplement pour rendre visite à ces dames. Aucune sympathie ne pouvait naître entre ses chères recluses et cette jeune fille mondaine dont une légende maladroitement répandue faisait une sirène dangereuse et insensible.

Il reçut les visiteurs avec une politesse un peu hautaine. Lorsque Lucienne, étendue au salon sur son éternelle chaise longue, les reconnut, son visage s'empourpra. Tandis que sa mère s'empressait, elle mesura du regard comme une ennemie la belle Michelle aux cheveux roux, et répondit sans grâce à M. Lostange qui, découvrant ses traits délicats, s'était installé auprès d'elle. Le vieillard empressé reçut avec étonnement les rectifications les plus documentées sur les erreurs qu'il commettait en lui parlant des musées d'Italie. Michelle, avec un sourire félin, prit prétexte de cette conversation :

— Travaillez-vous, à Aiguebelette? demanda-

t-elle au jeune homme, et aussitôt elle lui parut ne s'intéresser qu'à son art.

— Je travaillerai, mademoiselle. J'ai fini de préparer mon atelier.

— Ah ! vous avez un atelier ici. Je suis curieuse de le voir. Est-ce indiscret?

— Je suis à vos ordres.

— Tout de suite, alors.

Elle se leva comme une enfant gâtée à qui tout le monde obéit. Ennuyé, il la précéda hors du salon. Pour la seconde fois, Lucienne rougit. Elle ne prêta plus d'attention aux paroles de M. Lostange.

Bernard avait fait son atelier d'une ancienne serre où l'on pouvait pénétrer sans sortir de la maison. Quelques reproductions en plâtre de l'antique, des maquettes de ses propres œuvres, son *Hamadryade* en marbre étaient disposées sans ordre, comme les ornements entassés d'un jardin, car les parois vitrées laissaient apercevoir de tous côtés les feuillages et, dans une éclaircie, le lac vert.

Michelle goûtait l'art plastique à la façon des femmes qui en tirent des comparaisons et des attitudes, en même temps qu'une conscience

plus nette de leur propre beauté. Elle l'asservissait comme la nature à ce culte de soi-même qui avait été la base de son éducation, mais avec une aisance toute spontanée et une grâce ingénieuse. Elle remarqua la prédilection du jeune homme pour les modèles expressifs et tourmentés. Aussitôt elle rendit un oracle appuyé sur ses lectures :

— Les œuvres d'art les plus nobles représentent des figures au repos. Elles sont sereines *comme le calme des mers.*

Il sourit sans conviction, et même il fut choqué de son assurance.

— Les plus belles œuvres d'art, répondit-il, sont aussi les plus vivantes, les plus passionnées. L'artiste les crée avec ses inquiétudes, ses ivresses et ses souffrances, avec ses amours. Elles en demeurent toutes chaudes et palpitantes dans leur immobilité.

Étonnée de cette résistance, elle reprit :

— Voyez les dieux et les déesses de la sculpture grecque. La douleur et la joie qui passent n'ont pas troublé leur paix.

Il lui montra deux plâtres dont l'un reproduisait la *Victoire de Samothrace* et l'autre la

Niobé qui tente de soustraire à la colère des dieux son dernier enfant.

— Voici le mouvement, dit-il, et voici le désespoir. L'art est de fixer pour toujours les plus profondes passions.

Il oubliait d'ajouter : *après les avoir dominées.* Ou plutôt il l'ignorait encore. Elle secoua la tête :

— Non, la passion déforme les lignes, tord les visages. Elle ne peut être un élément de beauté.

Il la regarda et désira lui adresser des paroles blessantes et désagréables ; puis, après être descendu de la chevelure à la taille, il eut envie de s'humilier devant elle.

Un rayon de soleil, à travers les feuilles et la vitre, tombait dans l'atelier. La jeune fille vint à lui et le disposa dans ses cheveux avec simplicité. Après quoi, elle abandonna résolument les idées générales qui servaient, comme toujours, de paravent à un sujet plus personnel :

— Vous n'avez pas de modèle à Aiguebelette?

— J'ai commencé un buste de Lucienne.

— Ah?

A cette exclamation un peu dépitée il devina son but. Cependant il rougit en demandant :

— Vous ne consentiriez pas à poser, mademoiselle?

— Mais si. Que feriez-vous de moi?

Il chercha dans ses cartons la photographie d'une *sacerdotessa* des Offices.

— Une vestale.

— J'ai le visage trop moderne.

— Non, vos traits sont presque parfaits.

— Presque?

— Il y a la courbe du nez.

— Elle ne vous plaît pas?

— Plus que la ligne droite, au contraire.

— Et pourquoi une vestale? interrogea-t-elle en cherchant quelle attitude lui ferait le plus d'honneur. Déjà elle voyait dans son effigie une occasion de propager son pouvoir.

Il sourit mystérieusement :

— Les vestales gardaient le feu sacré et dédaignaient l'amour. Or, la passion dérange les lignes.

Cette explication ironique la satisfit.

— Eh bien, dit-elle, quand commençons-nous?

— Le jour qui vous conviendra.

— Demain?

Ce dernier mot le rendit à la réalité. Il se trouvait entraîné sans y avoir pris garde. Il aurait voulu terminer le buste de sa sœur, et puis il songea que sa mère et Lucienne ne verraient pas d'un œil favorable la venue quotidienne de cette étrangère qui dérangeait leur paisible intimité. Déjà, Michelle, dont la même pensée avait peut-être traversé l'esprit, organisait leur collaboration.

— Nous travaillerons au salon du château.

— Pourquoi pas ici? demanda-t-il tandis qu'il admirait sa clairvoyance.

— Il y a plus de lumière.

Il ne put se retenir de protester :

— Vous oubliez l'épaisseur des murs.

— L'épaisseur des murs? Mais du côté du lac il n'y a qu'une baie vitrée.

— Ah ! fit-il, je ne savais pas que vous aviez bouleversé la Saugeraie.

Et il se souvint un peu tard qu'il s'était juré de n'y pas rentrer. Il avait parlé d'un ton âpre qui surprit Michelle. Elle répéta en déployant toutes ses grâces :

— Demain, n'est-ce pas?

Mais il répondit en la reconduisant au salon où son grand-père l'attendait :

— C'est impossible, je ne suis pas libre.

La jeune fille jeta sur lui un regard dur qu'il ne vit pas.

Bernard accompagna M. Lostange et Michelle jusqu'au village d'Aiguebelette. Pendant son absence, Mme de Saugeraie et Lucienne cherchèrent à interpréter la visite de leurs voisins.

— Est-il vrai qu'elle est fiancée? interrogea la première.

La blonde Lucienne était maussade et absorbée, et ses yeux clairs se chargeaient d'ombre. Elle mit un peu de temps avant de répondre :

— On le dit. Mais je n'en sais rien.

Un nouveau silence les sépara.

— Bernard lui plaît, reprit la vieille dame. Elle ne le cache pas.

— Vous pouvez dire, maman, qu'elle l'affiche.

— Qui sait, Lucienne?

Mme de Saugeraie ne se pardonnait pas la vente forcée du domaine. De la terrasse du Combel elle le guettait comme un propriétaire

acharné surveille ses locataires, et dans ses plans d'avenir elle entrevoyait son rachat au profit de Bernard. Ainsi elle s'illusionnait facilement après avoir montré dans les orages de la vie beaucoup de sens pratique et de résolution.

Lucienne regarda sa mère avec tristesse :

— Oh ! non, maman, elle n'aime qu'elle même.

— Tu la juges mal.

— Elle me fait peur.

— Pourquoi ? dit Mme de Saugeraie en venant s'asseoir à côté de sa fille.

— Vous l'avez vue entrer ? Elle a regardé Bernard, et puis la glace. Nous ne comptions pas à ses yeux. Elle a des yeux cruels, et si beaux. Les hommes n'aiment que ces yeux-là.

— Petite folle, comment le sais-tu ?

— Je sais beaucoup de choses, maman. C'est mon cerveau qui trotte, au lieu de mes jambes.

Elle essaya de rire et versa des larmes. Sa mère lui prit la main.

— Tu es nerveuse ce soir. L'air devient frais. Veux-tu que je ferme la fenêtre ?

— Oh ! non. Cette heure est si douce. Notre lac est tout doré par le couchant.

— Il ne faut pas t'exalter, ma chérie. Bernard t'égaiera tout à l'heure. Il va revenir.

— Pourvu qu'il revienne ! murmura la singulière jeune fille.

— Que veux-tu dire?

— Oh ! il reviendra. Seulement, nous ne serons plus rien pour lui.

— Lucienne, tu es absurde.

— Elle se moquera de lui et il l'aimera. Elle est venue pour nous le prendre. Nous étions si heureux ensemble. Et elle nous le prend pour se distraire. Nous n'avions que lui. Nous ne sommes pas gâtées par l'amour, nous.

Avec une grande douceur Mme de Saugeraie la gronda.

— Tu lis trop de romans, petite sotte. Ils te mettent la tête à l'envers.

Mais elle-même ressentait un vague effroi, tandis que la jeune fille sanglotait.

— Qui est-ce qui pleure ici? demanda Bernard qui rentrait.

— Ce n'est rien, dit sa mère. Lucienne est un peu nerveuse ce soir.

Et comme il pensait à Michelle, il devina la jalousie de sa sœur.

IV

AU CLAIR DE LUNE

On s'ennuyait moins à la Saugeraie depuis que Bernard y venait tous les jours. Il arrivait l'après-midi. On l'installait au salon malgré son attirail un peu salissant de sculpteur. M. Lostange s'endormait en sa compagnie, et Michelle posait devant lui de toutes façons, dont elle réservait la plus simple à la vestale qu'elle incarnait.

— Tu vas retrouver ton paon blanc, disait Lucienne à son frère quand il partait.

Avec cet instinct de la femme qui sait illustrer exactement sa pensée, elle avait découvert cette image pour peindre son aversion. Bernard n'en savourait pas la justesse. Il protestait et ne restait pas au Combel. Et il souffrait de partir, autant que les deux recluses d'être privées de sa présence. Mais il ne pouvait s'en empêcher. De loin, Michelle les séparait.

Que de fois, lorsqu'il traversa la forêt pour se rendre au château où l'attendaient ses chaînes d'or, Bernard se répéta la parole de Lucienne :

— *Ton paon blanc!*

Il apercevait, au bout d'une avenue dont les feuilles épaississaient à mesure qu'avançait le printemps, le rocher qui servit de piédestal à l'oiseau sacré, et plus récemment à une apparition tout aussi orgueilleuse. Le caillou qu'il tenait, enfant, dans sa main serrée, la fierté que sa jeunesse gardait en réserve contre les humiliations de la vie, il les avait laissés tomber au même endroit, là-bas, sur les feuilles mortes. Et il se sentait désarmé...

Ce soir-là, on l'avait prié à dîner. Michelle, après les liqueurs, l'emmena sur la terrasse.

— Je ne vous accompagne pas, dit M. Lostange. Ces nuits de juin sont encore humides, et je les crains pour mes rhumatismes. Quand vous serez rassasiés de la belle nature, ce qui ne saurait tarder, vous me rejoindrez au salon. Et nous ferons un domino. Je le préfère à quatre, mais nous supprimerons le double blanc.

La lune devait briller en arrière du château.

Ils ne la voyaient pas, mais le paysage recevait d'elle une lumière délicate qui en faisait un décor de légende. Par les pelouses des vergers en pente, sous les arbres qui bordent le rivage, cette pâle lumière glissait jusqu'au lac où, tremblante, elle se doublait. A chaque frisson de l'eau remuait toute une nappe d'argent. Dans l'une des îles, les vieux murs d'une petite chapelle semblaient nouvellement recrépis, et ses ardoises étincelaient. Au-dessus de Saint-Alban de Montbel, blanc comme un village d'Orient, sur la ligne sinueuse des coteaux, flottaient quelques vapeurs rousses, oubliées par le crépuscule.

Des chèvrefeuilles et des rosiers en fleurs qui grimpaient le long du mur, montait vers les jeunes gens une odeur pénétrante dont s'emparait le vent. Ils s'amusèrent à chercher les étoiles dans le ciel clair. Elles étaient en si petit nombre qu'ils pouvaient les compter.

Michelle s'enveloppa les épaules d'un grand châle blanc. Accoudée à la balustrade, elle demeurait immobile, comme une figure de pierre. A cause de l'ombre, il n'en distinguait pas nettement les contours. Lorsque la lune, se détachant enfin du toit, parut au-dessus d'eux, en plein

ciel, la beauté plus visible de la jeune fille lui sembla plus mystérieuse encore.

Elle s'étonna de son silence prolongé. Jalouse peut-être de la nuit, elle le regarda et se rassura sur son triomphe.

— A quoi pensez-vous? demanda-t-elle.

— A un souvenir d'enfance.

— Toujours, alors?

— Souvent. Cette demeure, pour moi, en est pleine.

— Dites-moi celui-là.

— Il est absurde. Mais je vous le dirai.

— J'écoute.

— Quand j'étais tout petit garçon, j'avais envie d'une étoile qui brillait en face de ma fenêtre. C'était une étoile qui change de couleur en palpitant, tantôt verte et tantôt dorée. Je ne la vois pas ce soir. Le ciel est trop pâle. Je lui envoyais des baisers. Et certains soirs, je la désirais si fort que je ne voulais pas m'endormir. Ma mère me prenait la main et s'asseyait près de mon lit, et je m'endormais doucement, dans mon grand désir.

— Vraiment? fit-elle, incrédule.

Il s'excusa de tant de poésie précoce :

— J'arrange peut-être un peu. Nos souvenirs sont toujours un peu arrangés. Mais j'ai désiré tant de choses que je puis bien avoir désiré une étoile quand j'étais petit.

Il vit flotter sur ses lèvres un sourire suave.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, dit-elle. Mais pourquoi désirer tant de choses?

— C'est le désir qui élargit la vie.

— Ou qui la trouble.

Le silence de la campagne les enveloppa, interrompu seulement par un chant de grillons qui venait des prairies, et par les notes lointaines, métalliques et monotones que lancent les crapauds dans les soirs d'été. Le profil pur de Michelle se découpait sur la fine lumière de la lune. Bernard, qui la regardait, connaissait cet immense désir, qui fait notre chair si douloureuse, de s'appuyer à un être vivant, de se confondre avec lui pour goûter à deux la jeunesse et oublier le temps qui passe et nous emporte vers la mort.

Il finit par dire :

— Vous ne désirez donc rien?

— Si. Le beau temps. J'ai horreur de la pluie.

Et tout à coup, sur un ton plus âpre, elle ajouta :

— Et j'ai horreur de souffrir. Comprenez-vous? Le désir, c'est de la souffrance.

— Ou du bonheur, quand il se réalise.

— Il ne se réalise jamais. Ou, s'il se réalise, il ne dure pas, et on le regrette.

— Qu'en savez-vous?

— Je le sais. On m'a aimée. On me l'a dit. J'ai vu pleurer.

De ces pauvres amours qu'elle avait dédaignées et qu'il eût mieux valu dédaigner en silence, émanait une fièvre dangereuse. Bernard la respirait avidement.

— Souvent? demanda-t-il pour mieux s'en imprégner.

— Souvent.

Les jeunes filles, d'habitude, ont moins de liberté pour entendre les propos amoureux. Il excusait celle-ci qui n'avait pas de parents et que sa fortune et sa beauté livraient à toutes les convoitises.

Il continua son interrogatoire :

— Et vous?

— Moi? Quand j'avais dix-huit ans, ces déclarations me faisaient plaisir. C'est amusant de cueillir des fleurs, et des cœurs aussi.

— Et maintenant?

Elle se vanta en répondant :

— Je n'ai plus cette cruauté.

— Vous êtes trop belle, dit-il.

— N'exagérons rien.

— Et vous aimez votre beauté. Alors il ne vous reste plus d'amour à donner à ceux qui vous aiment.

— Je n'y tiens pas. Il est bien suffisant d'être aimée.

Si elle n'y tenait pas, pourquoi le grisait-elle, sur cette terrasse, de ses confidences, du son de sa voix, du parfum de ses cheveux, de toute sa personne excitante et impassible ensemble? Il eut envie de la battre pour venger tous ceux que cette sirène avait entraînés au fond de l'amour, ses prédécesseurs et lui-même. Et puis il eut envie de pleurer. Un homme d'aujourd'hui ne fait ni l'un ni l'autre. Et se penchant, il baisa la main que la jeune fille ne lui retira pas.

— J'ai senti que vous aviez le nez froid, lui dit-elle avec une grande douceur, comme il s'exaltait sur sa complaisance.

Cette observation était judicieuse, mais désa-

gréable. Il essaya de rire et n'y réussit pas.

La brume rousse qui traînait aux confins de l'horizon achevait de se fondre avec le ciel. Et la lune, au zênith, enfonçait dans le lac ses lueurs comme des glaives d'argent.

Michelle craignit d'avoir froissé le jeune homme. Elle lui donna de nouveau sa main :

— Elle a froid aussi. Réchauffez-la dans les vôtres.

Mais son charme n'opérait plus. Et la volupté de la nuit, qu'il est si doux de sentir à deux, les baigna vainement. A cette heure équivoque, un appel de M. Lostange favorisa la séductrice.

— Michelle, criait le vieillard, viens vite !

Ainsi dérangés, ils regrettèrent leur tête-à-tête et comprirent mieux par un dernier regard l'incomparable grâce du paysage nocturne et ses tendres conseils.

Ils descendirent au salon. Une glace du corridor leur renvoya leurs images unies. De taille et d'âge, de fraîcheur et d'élégance, ils se convenaient et ils estimèrent, sans se l'avouer, que leurs portraits s'harmonisaient. Avec la complicité de la lumière, les glaces, parfois, prodiguent leurs flatteries à la beauté humaine,

qu'elles paraissent accroître. Ainsi le ciel du crépuscule augmente d'éclat en se reflétant dans l'eau d'un lac ou de la mer, mais il suffit d'une vague pour briser ce reflet.

Michelle ouvrit la porte. Un jeune homme petit et chétif, — de ceux que le peuple appelle si dédaigneusement des *gringalets*, — causait avec M. Lostange qui le couvrait de gestes protecteurs et affectueux. Il n'avait ni chapeau ni pardessus, et paraissait chez lui.

— Ah ! vous voilà, dit le vieillard qui les vit entrer, et sans plus s'occuper de Bernard, il ajouta :

— Ton fiancé nous fait la joie de nous surprendre.

Le petit jeune homme se précipita :

— Bonjour, Michelle.

— Bonjour, Ludovic, répliqua la jeune fille sans embarras, mais sans élan.

Puis elle s'occupa des présentations :

— M. Bussière-Galant, M. Bernard de Saugeraie.

Les deux jeunes gens, qui s'étaient déjà vus en voyage, échangèrent un froid salut. Ils se

détestèrent immédiatement et sans attendre de se mieux connaître. Bernard se hâta de prendre congé.

— Comment ! protesta M. Lostange, vous partez déjà ! Avec l'arrivée de Ludovic, nous pouvions organiser un domino à quatre. Enfin, ce n'est que partie remise. Ce sera pour demain. Car vous revenez demain, n'est-ce pas ?

— Je crains de n'être pas libre, répondit Bernard.

Michelle voulut le reconduire elle-même. Sur le pas de la porte, le clair de lune guettait comme un visiteur qui demande à entrer. Contre ses indiscrétions les platanes défendaient l'allée.

— A demain, dit la jeune fille.

Il répéta :

— Je ne puis pas.

Plus impérieuse, elle reprit en lui tenant la main.

— Et si je vous le demande ? Vous viendrez. Ma statue sera si belle. J'en suis très fière. N'est-ce pas, vous viendrez, Bernard ?

Elle l'appelait ainsi pour la première fois. Dans ses yeux, sur ses cheveux, les rayons nocturnes brillaient comme des gouttes de lumière.

La tête légèrement inclinée, elle regardait le jeune homme.

— Oui, murmura-t-il, je viendrai...

Elle remonta vivement l'escalier. Elle se souriait à elle-même. « *C'est le désir qui élargit la vie* », disait Bernard. Pour elle, n'était-ce pas le succès ou le plaisir de la domination?

Au salon, M. Lostange expliquait au jeune Bussière-Galant la présence de Bernard de Saugeraie :

— C'est un prix de Rome. Il nous fait un chef-d'œuvre qui sera l'ornement de votre demeure.

— Je crois plutôt que ce sera ma femme, répondit galamment le jeune homme.

Mais il ne put se tenir d'ajouter, non sans insolence :

— Est-ce que votre artiste sculpte au clair de lune?

Michelle entra sur cette phrase et ce fut elle qui répliqua :

— Oui, si cela me plaît.

Déconfit, le fiancé se tourna vers elle, et avec la maladresse de son âge, il donna libre cours à son amertume :

— Écoutez, Michelle. J'arrive ce soir, tout heureux de vous surprendre. Et je vous trouve rêvant aux étoiles avec un sculpteur. C'est ennuyeux.

Le beau visage de la jeune fille prit une expression de dureté et ses yeux étincelèrent :

— Et après? J'entends agir à ma guise. Quand vous m'avez demandé ma main, j'ai réservé ma liberté. Et vous avez accepté.

Il soupira :

— Quand on aime, on accepte toujours.

— Alors, on tient parole.

— Quand on aime, c'est impossible.

M. Lostange, qui détestait les querelles, intervint :

— Allons ! allons ! pas d'enfantillages. M. de Saugeraie est mon invité, et Michelle le reçoit comme tout le monde.

Mais le jeune Bussière-Galant, tout à fait vexé et penaud, voulut à la fois exprimer sa peine et prendre un air magnanime :

— Moi qui venais vous supplier d'avancer la date de notre mariage ! Et vous me recevez comme un étranger. Si je vous gêne, je m'en irai.

— A votre aise ! lança la jeune fille d'un ton guerrier qu'elle regretta aussitôt.

Interdit, le fiancé regarda la porte et s'en approcha :

— Très bien, je pars.

M. Lostange le retint par le bras d'un geste autoritaire :

— Pas de bêtises, mon ami. Il est tard : allez vous coucher, et demain vous serez tous deux de meilleure humeur.

Et il le conduisit lui-même dans sa chambre. Le pauvre garçon n'opposait aucune résistance, tandis que le vieillard le grondait affectueusement :

— Vous ne connaissez rien aux femmes. Il ne faut pas les brusquer. Surtout Michelle qui est très bonne au fond, mais qui a toujours eu sa volonté. Et puisqu'elle vous a choisi, c'est qu'elle vous aime.

— Merci, murmura le jeune homme.

Et quand il fut seul, il pleura.

« A l'autre maintenant ! » se dit M. Lostange.

Il trouva sa petite-fille au salon, si occupée du clair de lune qu'elle ne se retourna pas.

— Pourquoi maltraiter Ludovic ?

— Il m'agace.

— Il est ton fiancé.

— Hélas !

— Tu ne veux plus être sa femme ?

— Je ne sais pas.

Le vieillard l'enveloppa d'un long regard étonné. Il pensa la rendre à la raison en lui rappelant leur fortune déclinante et les millions du jeune Bussière-Galant. Cette parole même lui vint aux lèvres :

— Le cadre est la moitié de la beauté.

Il l'avait prononcée si souvent qu'il jugea inutile de la répéter. Ou bien il l'estima de peu de poids auprès de ce caprice inattendu dont il redoutait la puissance. Formée par ses soins, Michelle n'acceptait de l'existence que les joies et goûtait avec sérénité les plaisirs du monde. Voici qu'elle ne s'en contentait plus. Et il se souvint brusquement, avec une vivacité singulière, comme du temps le plus heureux de son passé, des heures lointaines et trop longtemps méprisées qu'il avait consacrées à souffrir d'amour. S'était-il donc trompé dans ses méthodes d'éducation, et y avait-il plus de profit à tirer des violences de la vie que de ses

douceurs? Il n'avait pas l'habitude de se tourmenter avec les problèmes psychologiques. Mais il s'éloigna tristement, après avoir effleuré les cheveux de Michelle, afin de ne pas troubler ses rêves.

La jeune fille demeura quelques instants encore à voir le clair de lune s'égoutter sur les prairies et les eaux. Puis, d'une main ferme, elle poussa la fenêtre.

Loin du château, Bernard fuyait dans la nuit claire. Il croyait perdre pour la seconde fois tout ce qu'il possédait. Parmi les branches, par coulées de lumière qui tremblaient sur la mousse et les feuilles mortes, le clair de lune envahissait le bois dont il reculait la profondeur. Entre les troncs, le chemin se dessinait en blanc, et de ses bords montait le chœur aigu des grillons.

Bernard, absorbé, s'arrêta tout à coup. Sur les vieux chênes des rossignols chantaient. Ils lançaient à plein gosier des roulades qu'ils suspendaient brusquement, comme avec ironie. Ils commençaient des phrases solennelles et les brisaient, à bout de souffle. Ou bien ils répétaient longtemps la même note en lui donnant

à chaque fois plus d'intensité. C'était une note pathétique, vibrante, insinuante qui retentissait jusqu'au fond du bois. Bernard l'entendait retentir en lui. C'était sa peine qui chantait.

Il voulut mettre la main sur sa poitrine. Et il crut la retirer pleine de sang, à cause d'une large blessure par où coulait sa vie. Il aimait, et il prenait conscience de son amour. Une force inconnue le bouleversait. Il sentait dans ses yeux un torturant désir de pleurer, et sur les lèvres un désir torturant de caresses.

Il venait de quitter Michelle, et la jeune fille lui apparaissait aussi lointaine que si elle habitait l'étoile verte et dorée de son enfance, lointaine et cruelle, qui parlait d'amour et ne l'attendait pas. Il eut envie de l'appeler afin que son nom s'exhalât comme un parfum dans la nuit divine, plus beau qu'elle toute et plus adorable. Il souffrait, mais pour elle ses pensées étaient d'une douceur infinie. Il ne trouvait aucun reproche à lui adresser. Il se serait couché dans le chemin, elle eût posé le pied sur son cœur qu'il n'eût pas proféré de plainte, et qu'il eût posé les mains avec joie sur sa meurtrissure.

Il s'exaltait dans son humilité. La souffrance

de son amour lui était si chère qu'il se demandait s'il en eût supporté la joie. Et cette humilité même était orgueilleuse. Il se sentait différent de la plupart des hommes. Ne comprenait-il pas la vie, et son mystère de douleur et de volupté? Rien ne lui ravirait plus cette intelligence nouvelle. Son cœur était fermé, et il avait cru vivre. Voici qu'il s'ouvrait tout grand, et si vaste que toute la beauté de la terre ne le pouvait remplir. Qu'importait, si pour l'ouvrir ainsi il fallait qu'on l'eût déchiré!...

Et les notes prolongées des rossignols se déployaient, comme son désir, à la clarté sereine de la lune...

V

L'ILE ENCHANTÉE

Le lendemain, M. Bussière-Galant, ayant refusé de faire sa soumission et ses excuses, reprit à Aiguebelette le train de Paris. Et Bernard de Saugeraie, dans l'horreur de ce fiancé dont il ignorait le départ, ne parut pas au château. L'orgueilleuse Michelle, sur ce double échec, passa la plus triste journée de sa vie, et jura qu'elle se vengerait.

Cependant elle connut une seconde humiliation. Après quelques jours de vaine attente, elle dut envoyer chercher le sculpteur négligent qui ne revenait point et se reprenait à l'existence familiale, pour la plus grande joie des recluses du Combel. Il se fit prier. Mais son amour le pressait, l'entourait, comme la mer s'offre de tous côtés aux yeux du voyageur qui s'éloigne du bord. Et il céda.

Les séances de pose recommencèrent. Pourtant la statue n'avançait pas. De plus en plus il se rendait compte de son énervement. Parfois il détruisait une partie de son ouvrage au lieu de l'achever. Son modèle ne le pressait pas. Un jour, avouant sa défaite, il murmura :

— Je ne puis plus travailler. Pourvu que j'aie terminé ma Vestale avant votre mariage !

Elle éclata de rire :

— Mon mariage? Vous avez le temps.

— Il est retardé? demanda-t-il, déjà redressé.

— Indéfiniment.

— Par votre volonté?

— Par ma volonté.

Sans empire sur lui-même, il s'écria :

— Tant mieux !

Elle sourit :

— M. Bussière-Galant ne vous plaît pas?

Et comme il faisait signe que non, elle entama l'éloge du fiancé éconduit. Grande famille, hautes relations, fortune considérable, intelligence d'élite et caractère parfait, elle ne négligea rien de ce qui pouvait justifier cette alliance. Prétendait-elle lui montrer la grandeur de son

sacrifice? Bernard, prêt à déclarer son amour un instant auparavant, garda un silence irrité.

Quand elles apprirent cette rupture au Combel, Mme de Saugeraie et Lucienne se concertèrent :

— Elle n'est pas la femme que je souhaitais pour mon fils, dit la mère. Pourtant elle l'aime.

Mais Lucienne se montra plus intraitable :

— Je ne serai pas la sœur du Paon blanc.

— Il le faudra peut-être. Comment t'y opposerais-tu?

— Oh ! je n'aurai pas à intervenir. Bernard attire Mlle Lostange parce qu'elle a deviné sa gloire future avec ce flair des femmes qui sentent le succès. Elle veut poser pour son modèle et passer pour son inspiratrice. Elle croit s'emparer de son avenir. Mais se dévouer à lui, à son œuvre, créer autour de lui cette atmosphère de bonheur et de grâce qui est nécessaire à la vie d'un artiste, sans laquelle sa verve se glace et son ardeur s'éteint : cela, elle ne s'oublie pas assez pour jamais le savoir. Elle est de celles qui ne songent qu'à elles-

mêmes dans le mariage. D'ailleurs presque toutes les jeunes filles sont ainsi.

Mme de Saugeraie s'effrayait souvent de la flamme intérieure qui consumait sa chère malade. Elle la voyait penchée sur les livres d'art ou les gravures de musées, étonnant le soir son frère par son érudition et sa clairvoyance que la solitude avait mûries, sachant le retenir, le charmer, le reconquérir parfois sur sa rivale. Les sources de tendresse, que la disgrâce physique et l'infortune matérielle avaient endiguées chez cette frêle créature, s'étaient toutes précipitées dans l'amour fraternel, comme ces fleuves qui, se heurtant à des montagnes, semblent revenir en arrière pour se jeter dans quelque mer dédaigneuse à qui leurs flots ne paraissaient point destinés. Une si pure dévotion passait presque inaperçue. Bernard ne travaillait plus jamais au buste de la jeune fille, relégué dans un coin de l'atelier. Il réservait tout l'effort de son art pour la Vestale, sans même s'apercevoir que c'était Lucienne qui, d'une main pieuse, entretenait en lui le feu sacré. Et Lucienne méconnue qui, depuis des années, suspendait sa vie à celle de son frère,

comme ces lierres trop faibles qui croissent mieux sur les jeunes chênes, dépérissait lentement entre les bras de sa mère qui, seule, devinait, impuissante, ce drame obscur et mortel.

Plus violemment la jeune fille ajouta :

— Ah ! ce serait un grand malheur si Mlle Lostange entrait dans notre famille.

Mme de Saugeraie tenta de la rassurer et de se rassurer elle-même :

— Bernard ne nous parle jamais d'elle.

— Il l'aime et il nous oublie.

Elle reprit avec amertume :

— C'est bien tôt pour nous oublier. N'avons-nous pas tout sacrifié à son avenir ? Nous vivons toute l'année dans ce pays perdu pour favoriser ses études.

— Le regrettes-tu ?

— Oh ! non. J'aurais donné bien plus encore, et ma pauvre vie tout entière.

Elle ajouta doucement cette plainte :

— Je pensais qu'il nous devait un peu de bonheur.

Sa mère vint à elle et la tint embrassée :

— Tu es trop jeune pour être indulgente, ma chérie. L'amour ne connaît aucun devoir.

— Alors je déteste l'amour... Pourtant j'imaginais qu'un jour Bernard nous conduirait une jeune fille si douce et si simple que nous croirions la reconnaître, vous pour une enfant, et moi pour une sœur. De celle-là je n'aurais pas été jalouse. Oh ! non, sûrement, je n'aurais pas été jalouse.

Mme de Saugeraie soupira :

— Moi aussi, Lucienne, j'attendais celle-là. Les mères ne font pas le destin de leurs fils. Mais, quelle que soit la fiancée de Bernard, nous devons la bien accueillir.

— Pas mademoiselle Lostange, répondit la jeune fille toujours irritée.

La réputation de Michelle était parvenue jusqu'à cette solitude d'Aiguebelette. Sans doute, l'été, on donnait quelques réceptions au château. Mais comment on pouvait connaître au Combel les succès mondains de la jeune fille, les flatteries prodiguées à sa beauté, les passions mêmes qu'elle avait suscitées sans y prendre garde ou volontairement, et dont l'une, assurait-on, avait fini d'une façon tragique, — c'était le mystère de ces nouvelles dont la diffusion est si rapide que l'origine s'en perd.

Comme on se serre contre l'orage menaçant, les deux femmes, dont l'intimité était déjà parfaite, se rapprochaient encore l'une de l'autre dans la crainte de l'avenir. Elles avaient peur des jours qui passaient, et les jours passaient sans aucun événement.

Bernard ignorait les alarmes qu'il faisait naître. Il vivait sans joie dans son amour. Quotidiennement il voyait Michelle Lostange, qui tantôt le recevait au salon de la Saugeraie sous le prétexte de la statue et tantôt l'emmenait dans ses promenades à travers bois, ou du côté des prairies de Lépin. Par un accord tacite, leurs pas ne les conduisaient jamais au petit parc du Combel.

Cette vie côte à côte ne les rapprochait pas. Quand il voulait regarder au fond de ses yeux, elle détournait la tête et regardait ailleurs Et, d'autres fois, c'était elle qui le fixait obstinément. Dans ce cœur de jeune fille, dont il pouvait entendre les battements rien qu'en se penchant un peu, il ne savait pas lire. Elle l'excitait et le retenait tour à tour, comme un jockey fait d'un cheval de course. Après

l'avoir quittée, souvent il en avait conscience.

« Elle se joue de moi, se disait-il. Elle ne m'aime pas et n'aimera jamais personne. »

Et il se jurait de briser ses chaînes. Ces soirs-là, sous l'influence de Lucienne, il se reprenait à la passion de son art. Mais, le lendemain, il courait au château.

Un jour, dans la forêt, elle lui murmura de tout près :

— Il faut aimer, n'est-ce pas, pour que la vie soit belle?

Et comme il s'approchait encore, tremblant de désir et d'espoir, elle se mit à rire.

Ces manèges duraient depuis plus d'un mois. Juillet touchait à sa fin, quand elle lui annonça son prochain départ.

— J'ai accepté, dit-elle, l'invitation d'une amie qui, l'été, habite la campagne aux environs de Lyon.

Cette nouvelle inattendue l'accabla :

— Vous allez partir, vraiment?

— Mais oui. Demain... ou après-demain.

— Vous serez longtemps absente?

— Dix ou quinze jours.

Elle attendait une déclaration et souriait

de plaisir. Mais il se tut. Elle l'encouragea :

— Si je peux, j'abrégerai... Vous penserez à notre statue pendant mon absence?

— Oui, dit-il, elle est presque achevée. Je la ferai transporter au Combel pour y mieux penser.

Elle regarda à la fenêtre le ciel sans nuage :

— Le soir descend, mais lentement. J'aime ces longs jours d'été. Ne travaillons plus, voulez-vous? Savez-vous ramer?

— Naturellement. Ceux qui sont nés au bord d'un lac savent toujours nager et ramer.

Elle battit des mains :

— Conduisez-moi dans l'île, et nous cueillerons des nénuphars.

Par les vergers ils gagnèrent la rive. Elle lui montra un petit pavillon que recouvrait à demi le feuillage d'un saule :

— Les rames sont là.

Deux barques étaient amarrées au bord parmi les roseaux, et paraissaient couchées dans l'herbe. Elle lui désigna la plus petite qui portait son nom d'enfant : *Michelette*. Il tira la chaîne de fer, fit monter la jeune fille, et leva l'ancre.

Des deux îlots minuscules, l'un n'est guère

qu'une mince prairie mangée à demi par les eaux à l'époque des crues ; mais l'autre est un bouquet de verdure et porte fièrement un petit bois de bouleaux et de chênes nouvellement planté. De leurs branchages qui s'entr'ouvrent du côté de la Saugeraie, émerge une chapelle aux murs blanchis à la chaux.

Bernard, par un mouvement habile, trouait l'eau sans aucun bruit, et de ses rames soulevées tombaient des gouttes de lumière.

— Connaissez-vous, demanda-t-il à sa compagne, la légende des îles?

— Non. Elles ont donc une légende?

— Comme le château, comme la forêt.

Il s'étonna qu'elle n'eût pas davantage pénétré l'âme de ce pays où elle vivait un bon tiers de l'année. Mais cette âme n'intéresse pas les étrangers.

— Contez-la-moi, dit Michelle.

Il laissa reposer les rames et commença son récit à la façon des Évangiles :

— En ce temps-là, Jésus, ayant revêtu des habits de mendiant, éprouvait la charité du monde. A la place du lac d'Aiguebelette il y avait alors une grande plaine verte et féconde,

et au lieu de la grande île un village prospère. Le soir était venu. Le Christ allait de porte en porte demandant l'hospitalité pour une nuit. Partout on le chassait, et parfois avec des injures. Enfin, il heurta l'huis de la plus pauvre cabane. Là, vivaient une veuve et sa fille, et les temps leur étaient durs. Cependant elle reçut le mendiant, lui servit à boire et à manger, et l'installa sur de la paille bien sèche. Le lendemain, l'eau de la rivière...

— Quelle rivière?

— J'ai oublié de vous en parler. Le lendemain l'eau de la rivière qui descendait de la montagne et fertilisait les champs, déborda, se répandit sur toute la plaine, et le village fut submergé. L'inondation n'épargna que la maison de la veuve. La chapelle que vous voyez est bâtie sur son emplacement.

Michelle pensa l'embarrasser :

— Votre légende explique la grande île. Mais la petite?

— Attendez. La fille de la veuve était partie à l'aube pour mener paître sa chèvre. Le fléau la surprit, mais s'arrêta au bord de son champ.

— Elle était séparée de sa mère.

— Elle pria, et pour la rejoindre, elle n'hésita pas à marcher sur l'eau. Jésus la soutint. Mais je vois que vous n'aimez pas les légendes.

— Vous vous trompez, je les adore, répondit-elle avec détachement.

En réalité, elle traitait la nature et la poésie en rivales capables d'exercer, elles aussi, une influence sur le cœur des hommes et de balancer la sienne. Que de fois elle avait deviné dans Bernard, quand il lui parlait de la statuaire et des maîtres anciens, ou quand il lui lisait quelque passage d'un beau livre, ou, plus encore, lorsqu'il oubliait de la regarder pour abandonner ses yeux aux contours et aux colorations des choses, toute une vie intérieure, intense et profonde, qui lui échappait, tout un vaste domaine dont elle heurtait vainement la clôture ! Pour ne l'avoir pas éprouvé, elle ne savait pas à quel point l'amour, en nous invitant à cueillir la grâce éphémère de la jeunesse, excite notre sensibilité, la rend aiguë et frémissante, et lui fait trouver plus de charme à la douceur de l'air, à la lumière du jour, à la beauté du ciel, des arbres et des eaux, à toute la vie que notre désir convoite et qui doit passer.

L'île n'est abordable qu'en face de Saint-Alban de Montbel. Partout ailleurs, l'eau envahit à demi des rivages marécageux où l'on ne peut atterrir. Et les bords sont entourés de roseaux qui contribuent à donner au petit lac d'Aiguebelette l'aspect d'une verte prairie, — l'ancienne prairie de la légende.

Le canot s'engagea et disparut dans ces roseaux qui dépassaient un peu ses parois. Avec un bruissement de soie qui se déchire, ils abaissaient sous le choc des rames leurs tiges altières pour les relever aussitôt. De-çà, de-là, s'appuyant à une feuille plate comme à un radeau, un bouton de nénuphar, d'un blanc mat, humait la chaleur avant de s'ouvrir. Et de cette végétation marine qui s'épanouissait à la surface, les deux jeunes gens pouvaient voir sous l'eau limpide les racines flexibles et allongées.

Bernard accosta non sans difficulté, et descendit le premier pour aider sa compagne. Elle portait une jupe blanche, un corsage violet de la couleur des colchiques d'automne, et un petit chapeau de paille blanche orné d'une guirlande de roses. Comme elle s'éloignait par le petit

sentier qui traverse le bois, il distingua mieux, dans ce cadre de feuillages, les lignes moelleuses de sa claire silhouette qui diminuait sous les bouleaux.

Il la rejoignit vers la chapelle, et tous deux s'approchèrent de la rive. De là, ils pouvaient voir la grosse tour de la Saugeraie, les frondaisons des chênes, et, plus loin, les rochers de la montagne que le soir tombant teintait de rose et de violet. Plus à gauche, ils distinguaient la plaine riante qui, du lac, monte en pente douce au village d'Aiguebelette, et que domine le Combel perché, comme un château fort, sur sa colline. Les troupeaux venaient boire avant de rentrer. La surface des eaux commençait à se moirer d'or. C'était un de ces paysages sans âge qui offrent leur paix et leur monotonie aux hommes.

— Il se fait tard, dit-elle en donnant le signal de la retraite.

Alors, se rappelant son prochain départ, il crut la perdre à jamais, et afin de la retenir il lui prit la main :

— Pourquoi partir?

— Mais... pour dîner. Vous dînez avec nous.

Il agita la tête. Ce n'était pas de cela qu'il s'agissait.

— Pourquoi partir demain?

— Je reviendrai, dit-elle, consolante.

— Nous étions si heureux.

— C'est vrai, nous étions heureux.

Et dans un charmant sourire elle ajouta en le regardant :

— Comme deux amoureux.

Elle facilitait généreusement sa déclaration. Il s'approcha d'elle encore, et de tout près il lui dit doucement :

— Vous savez bien, Michelle, que je vous aime.

Elle demeura immobile. Elle ne baissa pas les yeux. Elle continua de sourire en le fixant. Mais ses narines palpitaient de plaisir.

— Je vous aime, reprit-il d'une voix plus assurée. Je crois que je vous aime depuis le jour où je vous ai dit que je vous détestais. Vous souvenez-vous? Mais vous ne pouvez pas vous souvenir. Vous étiez une petite fille, et déjà votre grand-père vous donnait l'univers. Moi, je n'avais que mon cœur à donner.

— Mais vous avez gardé le paon blanc, dit-

elle avec la grâce enchanteresse de son sourire.

— Vous me preniez tout, mon château, mon enfance et mon cœur. Je gardai le paon blanc en échange.

— Rendez-le-moi.

— Il est si vieux. Laissez-le mourir au Combel.

Elle fit une moue de petite fille :

— Donnez-le-moi. Je vous aimerai.

Cette parole le désespéra :

— Ah ! Michelle, vous ne m'aimez pas.

Elle lui prit les deux mains et les écarta :

— Serrez-moi sur votre poitrine. Il y a longtemps que je lis dans vos yeux tant d'amour que j'ai envie d'ouvrir vos bras ainsi.

Elle lui donna toute sa pitié que son geste changeait en tendresse.

Il la pressa sur son cœur. Elle ne détourna pas ses lèvres qu'il cherchait. Et comme elle penchait la tête en arrière, il put voir dans ses yeux ouverts le reflet du jour qui mourait. Ce regard de femme contint un instant pour lui toute la beauté de la lumière, ces lèvres toutes les caresses des parfums, des fleurs et du vent et ce corps toute la joie de la vie.

Cependant il ne la sentit pas tressaillir, comme lui, d'une émotion sacrée et profonde jusqu'à la douleur. Quand son étreinte se relâcha, elle souriait encore et vite remit en place son joli chapeau. Et il croyait si peu à la durée de son bonheur qu'il désira n'y point survivre.

Le soleil s'était couché derrière les coteaux. Une grave mélancolie se répandait avec l'ombre sur les eaux, les champs et les bois. Mais les rochers de Lépine paraissaient embrasés.

— Rentrons, dit-elle, mon ami.

Ils abandonnèrent le voisinage de la chapelle et, se tenant par la main, ils traversèrent le petit bois de bouleaux dont les minces troncs d'argent laissaient apercevoir entre eux les couleurs ardentes du couchant. Ils regagnèrent leur barque amarrée. Et des rames Bernard remua l'or frémissant du lac.

— Je n'ai jamais vécu de plus beau soir, dit-il avec exaltation, comme ils allaient aborder.

Elle eut le même sourire mystérieux qui flottait sur ses lèvres tandis qu'il la tenait embrassée :

— Moi non plus, mon ami.

— Je vous aime, Michelle.

Elle mit un doigt sur les lèvres :

— Chut !... Il ne faut parler d'amour que dans les îles désertes.

Et il se demanda une seconde si elle n'avait point préparé cette scène qui était déjà le plus cher souvenir de son passé.

VI

LA VICTOIRE DE LUCIENNE

Bernard s'informait régulièrement auprès de M. Lostange de la santé et du retour de Michelle. Après quinze jours d'attente, il trouva le vieillard rayonnant.

— Elle arrive demain, lui expliqua-t-il. Vous voyez un homme heureux.

— Je le comprends, dit le jeune homme dont les yeux brillaient de plaisir.

— Non, vous ne pouvez pas le comprendre. Il s'est passé quelque chose de très important pendant cette absence.

— Quelque chose de très important? répéta Bernard pris d'une subite angoisse.

M. Lostange ne gardait pas volontiers les secrets. Il atténuait ses ennuis en les confiant au premier venu, et augmentait ses joies en les colportant. Comme il ne pensait jamais qu'à

lui-même, il imaginait sans peine que ses affaires intéressaient la terre entière, et ce fut avec une ingénuité féroce qu'il fit ce récit :

— Les jeunes filles sont lunatiques. Cette rupture avec M. Bussière-Galant contristait toute la parenté de Michelle. Elle n'avait pas le sens commun. Elle était déraisonnable, puérile, ridicule. On ne refuse pas M. Bussière-Galant. Heureusement, Mme Mansard-Loppé, qui est un peu notre cousine et qui avait préparé le mariage, a bien voulu reprendre les négociations. Les jeunes gens se sont revus chez elle, à la Châtaigneraie, près de Lyon. Et ils se sont réconciliés. Tout est bien qui finit bien. Je vous le dis à vous qui êtes notre ami.

Bernard reçut cette nouvelle comme un coup de canne sur la tête. Il eut néanmoins le courage de ne pas broncher, et même il répliqua, non sans insolence :

— Je vous remercie, monsieur, de votre délicatesse. Vous pouvez croire que je l'apprécie.

Le vieillard eut conscience que sa délicatesse ne méritait pas d'être louée. Un peu embarrassé, il regarda le jeune homme qui souriait, et

ce sourire qu'il ne chercha pas à interpréter le rassura. Sans doute Bernard de Saugeraie avait inspiré quelque amitié singulière à sa petite-fille ; mais enfin, Michelle n'avait jamais parlé de lui comme d'un fiancé possible. S'il s'était mépris sur le bon accueil qu'il recevait dans son ancien château, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Puis, un artiste, même affublé d'un beau nom, se met, au regard des oisifs, dans le cas des hommes d'affaires, professeurs, médecins, et autres personnes à qui le travail imprime sa tare.

« Quelle idée, avait souvent pensé M. Lostange, quelle idée saugrenue, quand on a la chance de s'appeler le comte de Saugeraie, de ne pas porter son titre et de prendre un état ! Les représentants de l'ancienne aristocratie montrent d'habitude plus de perspicacité : ils ne font rien et se marient. Le mariage est la seule profession qu'ils se permettent. Elle est estimée comme il convient. »

Bernard, avec désinvolture, entreprit un autre sujet de conversation, et quand il crut avoir dissipé tous les soupçons de son hôte, il se leva. Le vieillard, un peu mécontent de lui-même sans

bien en savoir la cause, l'accompagna jusqu'à la barrière et lui fit toutes sortes de politesses. Néanmoins ses dernières paroles furent aussi malheureuses que les précédentes :

— Revenez bientôt, lui dit-il. Michelle a beaucoup d'amitié pour vous.

Un peu plus, et il l'invitait au mariage, tant il désirait lui procurer de la distraction. Et sur le chemin du retour, il ne voyait plus que le bon côté des choses :

« Il est très bien, ce jeune homme. Il a beaucoup de tact. Ah ! s'il y ajoutait les millions du petit Bussière ! »

A dîner, Bernard distrait ne mangea pas. Il prétexta au dessert une migraine, embrassa sa mère et sa sœur et gagna son atelier. Il ouvrit toutes grandes les baies vitrées afin que l'air de la nuit vînt le rafraîchir, et il s'assit sur un divan qui faisait face aux arbres du clos.

L'obscurité qu'il appelait et que favorisaient les feuillages ne se pressait pas de venir. Le pan de ciel qu'il apercevait au bord de l'horizon retenait l'or du crépuscule. Au mois d'août les jours sont lents encore à mourir, et parce qu'il

souffrait sur un tout petit coin du monde, le jeune homme s'irritait de ce retard et voulait précipiter les ténèbres. Du moins le silence l'environnait, ce grand silence de la campagne qui n'est pas l'absence de bruit, mais plutôt la sourde rumeur de la terre en travail. Le temps des rossignols était passé. Il se rappela cet autre soir où il avait savouré le désir jusqu'à la douleur.

Il respirait avidement le vent tiède de l'été qu'alourdit l'exubérance de toute la vie végétale, et n'en recevait aucun bien-être. Sur ses lèvres sèches il sentait un goût de poussière, au lieu du parfum des arbres et des fleurs. Et c'était le goût même de son amour.

Dans l'atelier il ne pouvait plus guère apercevoir, aux dernières lueurs du soir, les ébauches assombries de la statue à laquelle il travaillait. Seule, la blancheur d'un marbre émergeait de l'ombre. Elle recevait du contraste une sorte de pâle lumière. Attiré peu à peu, Bernard se leva et s'approcha. Dans la pierre dure, sans le secours de personne, il avait commencé de tailler sa Vestale dont il avait enfin terminé la maquette à son contentement. Le visage était

achevé, ainsi que le cou et la ligne des épaules ; puis le buste s'enfonçait dans le bloc, attendant la vie.

Cette image de Michelle reflétait son expression ambiguë. Indifférente ou sereine, ironique ou tendre, l'artiste lui-même ne l'aurait su définir, car il l'avait composée à des heures troubles et sous des impressions contradictoires. Et sans doute il n'avait pas songé particulièrement à lui donner ce port de tête orgueilleux, cette bouche fine et cruelle qu'il contemplait de tout près à cette heure comme s'il les découvrait.

« Oui, c'est bien elle, pensa-t-il. Je l'ai faite conforme à la vérité avant même de la bien connaître. Mes yeux voyaient sa cruauté quand mon cœur ne s'en doutait pas. »

Et il soupira :

— Comme elle est belle !

Il eut envie de baiser les lèvres de marbre :

« Elles ne sont guère plus froides que ses lèvres vivantes. Là-bas, dans l'île, elle me les a données comme une aumône. »

Puis, ayant détruit le charme de ses souvenirs, il pensa dans sa fureur détruire son œuvre qui

les évoquait. Il détestait son art comme son amour, et ne comprenait pas qu'à cette heure même il ajoutait à sa sensibilité naturelle le trésor inestimable de ses désirs et de ses douleurs.

« Pourquoi, mais pourquoi, se demandait-il, se promettre ainsi pour se refuser ? Elle est venue me chercher. Elle a brisé notre joie et notre intimité de famille. Elle m'a tout enveloppé de son amitié. Elle a connu mon amour avant moi-même. Elle m'en a demandé l'aveu. Elle s'est appuyée à ma poitrine. Et pourtant elle ne m'aimait pas. Et maintenant elle s'est promise à un autre. Je ne veux pas ! Je ne veux pas !... »

La nuit était venue enfin. L'obscurité du dehors se distinguait à peine de l'obscurité de la chambre. Le vent, qui lui apportait l'odeur du jardin, s'était rafraîchi, et il en aspirait ardemment la fraîcheur.

Tout à coup il entendit comme un claquement de feuilles sous l'orage, et il vit confusément une grande masse blanche qui se posait sur le rebord de la fenêtre. Il s'inquiéta de cette étrange visite, puis il reconnut le vieux paon qui jouissait au Combel de la plus complète liberté, et

qui, dérangé sans doute par le voisinage des poules, errait au hasard dans le clos. Ainsi qu'autrefois dans le bois de chênes, il le chassa comme un présage de malheur. L'oiseau lourd s'envola en poussant un cri d'angoisse qui remplit tout le silence de la nuit.

A cet instant, Lucienne, appuyée sur ses béquilles, entra dans l'atelier. Distrait par le paon blanc, il ne l'avait pas entendue. Elle avait soufflé sa lampe avant d'ouvrir.

— Qui est là? demanda-t-il, comme la porte se refermait.

Et reconnaissant sa sœur, il ajouta durement :

— Que veux-tu?

Elle ne répondit pas. Elle avait fait un grand effort pour venir jusque-là. Même avec ses béquilles, elle marchait difficilement. Il aida pourtant l'infirme à s'asseoir. Puis il reprit :

— Que viens-tu faire ici?

Elle appuya la tête à son épaule et chercha sa main. Il sentit une larme chaude qui lui mouillait l'épiderme, et il s'irrita de cette trop grande pitié :

— Qu'as-tu? Pourquoi pleures-tu?

— J'ai mal là, dit-elle enfin, et elle lui toucha le cœur.

Puis d'une voix ferme qui contrastait avec son émotion :

— Il faut partir. Il faut partir demain.

Toute la soirée, Mme de Saugeraie et sa fille avaient souffert de la peine de Bernard. Elles avaient appris le retour prochain de Mlle Lostange, et bien qu'elles fussent ignorantes de ses nouvelles fiançailles, le désespoir du jeune homme coïncidant avec ce retour les inquiétait en les étonnant. Mais tandis que Mme de Saugeraie, absorbée depuis si longtemps par les intérêts matériels et qui gardait l'espoir secret de voir son fils rentrer dans le domaine de famille, fût-ce par un mariage, attachait moins d'importance aux tristesses sentimentales qu'à un avenir pratique dont elle redoutait les déboires, Lucienne, perspicace comme une amoureuse, devinait quelque perfidie de Michelle, et demandait à sa piété de sœur une inspiration qui lui permît d'arracher son frère à ce joug indigne et de le rendre à sa vie normale dont elle imaginait à l'avance le bonheur serein et la noble gloire.

— Laisse-moi, murmura Bernard.

Elle avait prononcé les paroles qu'il n'osait pas s'adresser à lui-même et qui étaient les seules raisonnables. Elle lui passa un bras autour du cou et de tout près elle reprit :

— Tu partiras, n'est-ce pas? Cela vaut mieux.

Sans confidence elle était entrée dans son secret. Il sourit tristement de cette insistance qui se faisait câline, et discuta :

— Pourquoi veux-tu que je parte?

— Elle arrive demain.

— Et après?

— Il ne faut pas la revoir.

— Parce qu'elle s'est de nouveau fiancée?

— Fiancée? A qui?

A cette interrogation il comprit qu'il s'était livré et il avoua :

— Aux millions de M. Bussière-Galant.

— Ah ! dit-elle.

Ils se turent tous deux. Elle parut se recueillir pour mieux réfléchir. Puis, avec une délicatesse et une connaissance du cœur singulières chez une enfant que son existence et son infirmité avaient presque retirée du monde, elle pansa la blessure de son frère et lui expliqua son amour :

— Ne regrette rien et va-t'en. Si tu l'épousais, Bernard, tu souffrirais un jour plus que tu ne souffres aujourd'hui. Et il serait trop tard. Plus tôt que tu ne crois, tu l'oublieras. Elle ne se serait pas contentée de ta tendresse, elle t'aurait pris ta vie. Ta vie, ta grande vie d'artiste, elle l'aurait asservie à son succès. Tu ne sais pas jusqu'où peut aller l'égoïsme d'une femme. Ah ! vois-tu, pour un homme de ta valeur, mieux vaut encore épouser une petite fille ignorante et dévouée, que ces femmes enivrées de leur beauté qui se font les prêtresses de leur propre culte. Celles-ci, rien ne les détourne d'elles-mêmes. Les autres sont du moins fidèles comme de bons chiens. Il faut qu'un homme emploie toutes ses forces. Il ne faut pas qu'il les laisse annihiler par une femme, ou qu'il en fasse hommage à une femme. Nous pouvons nous sacrifier ; vous ne le pouvez pas.

Il n'avait pas interrompu ce réquisitoire qui accablait Michelle. Mais, froissé par sa vérité, il répondit sèchement :

— Ne parle plus d'elle.

Elle comprit qu'il ne fallait pas insister davantage.

— Je n'en parlerai plus, Bernard. Mais tu partiras.

Comme elle lui tenait encore la main, il la sentit glacée et tremblante :

— Lucienne, fit-il affectueusement. Tu as froid.

Tout le corps de la frêle jeune fille frissonnait.

— C'est vrai, je n'y ai pas pris garde. Ces nuits d'août sont déjà perfides.

Il se leva en hâte et ferma les fenêtres. Puis il alluma une lampe et vit sa sœur toute pâle.

— Ah ! tu as eu tort d'entrer ici.

Mais elle regardait le bloc de marbre avec admiration. Il saisit son regard, et eut un sourire mélancolique, comme pour s'excuser :

— Elle est belle, n'est-ce pas?

— Très belle, murmura Lucienne plus ardente que lui-même à goûter les œuvres d'art et qui l'avait si souvent stimulé dans ses travaux.

Elle ajouta :

— Je l'aime inachevée. Son cœur est caché sous la pierre.

A la clarté mouvante de la lampe s'animait

la figure de marbre. Elle résumait tant d'heures d'adorable fièvre. Les lèvres, pareilles à un arc, semblaient sourire du baiser qu'elles attiraient.

Lucienne ne se lassait pas de la contempler. Elle ne sentait plus le froid. Son frère inquiet s'approcha d'elle :

— Je vais te porter dans ta chambre.

— Non, je m'appuierai sur ton bras.

— Tu n'es pas bien lourde.

Il l'enleva comme une plume malgré ses protestations, surpris de sa légèreté, monta sans peine l'escalier avec son fardeau, et la déposa sur un fauteuil à côté de son lit.

— Tu es fort, Bernard.

— Chère petite, dit-il, je n'ai pas ton courage.

Et, en l'embrassant, il lui murmura à l'oreille :

— Je partirai demain. Es-tu contente?

— Sans la revoir?

— Sans la revoir.

Elle le retint un instant :

— Je t'aime bien. Je voudrais tant que tu sois heureux. Je donnerais ma vie. Mais c'est une pauvre vie dont le bon Dieu ne veut pas.

— Tais-toi, petite sotte, et dors tranquille.

Le lendemain il tint sa promesse et partit pour Paris. Lucienne, qui toussait, dut garder la chambre. Mais elle était joyeuse de sa victoire.

VII

LE RETOUR DE MICHELLE

Dans notre pays démocratique on ne s'intéresse guère qu'aux faits et gestes des riches, qui sont les seigneurs de la féodalité nouvelle. Ce qui se passait au château de Saugeraie était connu aussitôt dans toute la région. Les villages d'Aiguebelette et de Lépin, qui se disputaient les approvisionnements, savaient immédiatement la qualité et le nombre des invités que recevaient les Lostange, et la durée probable de leur séjour. Le mariage prochain de Michelle avait allumé toutes sortes de convoitises dans le petit monde des pêcheurs, boulangers, bouchers, hôteliers, et de l'un à l'autre on se communiquait ses craintes et ses espérances.

— C'est une bonne aubaine.

— Pourvu qu'*ils* ne s'adressent pas à Lyon?

— Ou à Chambéry.

— On pourrait chercher loin de meilleures truites.

— Et nos moutons de l'année.

— Et nos légumes frais.

— Et notre pain de froment.

— Et nos petites fraises de montagne, parfumées comme des framboises...

Quand on apprit que le mariage était rompu, l'opinion publique se montra sévère pour la jeune fille. Les femmes surtout la vilipendèrent. Au lavoir, on lui prêta les pires mœurs.

— Avec ses yeux en crochet...

— Et ses cheveux brûlés...

— Et tous ces hommes qu'elle traîne...

— Elle se passe de mari...

— Il lui en faut plusieurs...

Une vieille commère résuma la pensée commune :

— Vous direz ce que vous voudrez. Fille riche qui ne se marie pas, c'est le diable qui l'épouse.

On sut presque en même temps que M. Lostange, et sans doute par les indiscrétions du personnel, que les négociations avaient été reprises, et que le mariage était de nouveau décidé, et sa date fixée. Mais cette date inquié-

tante n'inspirait que méfiance et ne regagnait aucune sympathie. Et la rumeur courait de bouche en bouche :

— C'est pour le mois de novembre.

— Mauvais mois pour une fête.

— Le temps des morts !

— Et mauvaise saison à Aiguebelette.

— Vous verrez qu'*ils* se marieront à Paris.

— Ils en sont bien capables.

— Ce serait un vol.

— Les étrangers, ça n'a point de cœur.

— Ça ne pense pas à faire gagner le pays...

Dans ces préoccupations qui accompagnaient le retour de Mlle Lostange, le départ de Bernard de Saugeraie passa inaperçu. Michelle attendait de jour en jour sa visite et s'étonnait de ne pas le voir.

— Vous l'avez averti de mon arrivée? demanda-t-elle à plusieurs reprises à son grand-père qui l'avait tenue au courant des nombreuses démarches du jeune homme pendant son absence.

— Mais oui, mais oui, assurait le vieillard.

— Et ma statue n'est pas terminée. C'est un chef-d'œuvre. Notre ami Silvert, qui est venu

nous voir entre deux trains et qui est un amateur d'art, la déclare admirable. Elle n'était pas achevée quand il est venu.

Puisque Bernard la boudait, elle décida qu'elle irait le chercher au Combel. Les obstacles l'excitaient au lieu de la retenir. Néanmoins, après avoir franchi la barrière, elle marcha lentement à la montée, les lèvres serrées, les narines palpitantes, un petit air de bataille répandu sur toute la figure.

« Les jeunes gens sont stupides, songeait-elle. Ils ne pensent qu'à obtenir la propriété d'une jeune fille. Comme si l'on garantissait par une cérémonie la propriété d'une femme ! Un mari nous est nécessaire pour nous assurer notre liberté et notre confort. Mais est-on jaloux d'un mari ? »

Elle était bien certaine que Bernard ne pouvait être jaloux de M. Bussière-Galant à qui elle avait promis sa main sous conditions. Et ces conditions étaient onéreuses, car le jeune fiancé s'engageait à ne jamais se mêler de l'existence de sa femme et à se contenter d'avoir confiance en elle. *Quand on aime, on accepte toujours*, avait-il répété humblement. Faible de carac-

tère et chétif de corps, il éprouvait pour la jeune fille une de ces passions qui suppriment l'orgueil tout en laissant subsister cette vanité habituelle aux hommes qui ne peuvent imaginer que les femmes leur tiennent longtemps rigueur. Par sa beauté, par son assurance et ses dédains, elle excellait d'autant mieux à susciter le désir et à le conduire au paroxysme qu'indifférente par nature ou amoureuse d'elle-même elle ne l'éprouvait pas.

Cependant Bernard lui inspirait un sentiment nouveau qu'elle démêlait assez mal. Aucun jeune homme ne lui plaisait davantage. Au contact de cette âme enthousiaste et généreuse, elle goûtait l'illusion agréable de se croire elle-même généreuse et enthousiaste, et il lui semblait que son sang courait plus vite dans ses veines dont elle admirait chaque soir devant sa psyché le réseau bleu sur sa chair délicate. Sans doute elle l'avait invité, dans l'île, à lui faire part de son amour, afin d'ajouter cette déclaration à la collection monotone de toutes celles qu'elle avait entendues et quelquefois provoquées par curiosité, coquetterie ou désir d'une émotion toujours absente. Mais pour

la première fois cet aveu l'avait troublée. Elle qui était si fière du pouvoir qu'elle exerçait, elle avait connu, en s'appuyant à cette jeune poitrine, la douceur d'être une petite créature de tendresse et de faiblesse. Dans la barque, au retour, elle avait trouvé aux caresses du vent, aux lumières du soir, au bruit des roseaux froissés un charme de surprise, et même elle avait failli se lever de son banc pour arracher les rames à son compagnon avec ces paroles :

— Laissons-nous dériver. Ne sommes-nous pas bien ici?

Et dans ce court instant d'exaltation, elle eût peut-être consenti à être sa femme, et à lui sacrifier ses habitudes de luxe et ses goûts de flatterie. Mais elle s'était bien vite reprise, et quand elle avait dit sur un ton demi-railleur : *Il ne faut parler d'amour que dans les îles désertes*, elle souriait, déjà revenue à la prudence et à la raison.

Son grand-père ne l'avait-il pas avertie de l'état déclinant de leur fortune? M. Bussière-Galant venait à point pour assurer à son existence le cadre qui lui était indispensable. L'écarter définitivement eût été folie. Michelle

avait reçu de M. Lostange une trop bonne éducation pour commettre cette folie. Mais si elle ne pouvait épouser son gentilhomme ruiné dont l'avenir serait peut-être glorieux, et peut-être aussi mesquin et précaire, elle n'entendait pas le perdre. Elle n'entrevoyait pas très nettement leur situation réciproque et n'y voulait pas réfléchir. Il lui suffisait que la vie à Aiguebelette lui parût fastidieuse sans les visites de Bernard pour qu'elle continuât de l'attirer. Trois mois la séparaient encore du mariage : à quoi bon les consacrer à la retraite? Son fiancé, chargé de préparer une installation à Paris conformément à ses conseils ou plutôt à ses ordres, ne pouvait venir que de loin en loin. Elle l'occupait impérieusement à distance. Quand une femme ne cherche qu'elle-même dans la vie et dans l'amour, elle manque de conscience à un point que nous n'imaginons pas facilement...

Elle ouvrit la porte de bois et pénétra dans le petit parc du Combel. Elle eût désiré rencontrer Bernard dans une allée, car elle devinait l'antipathie de Mme de Saugeraie et surtout de Lucienne, et, bien qu'habituée à exciter chez

les femmes cette sorte de sentiment, elle eût préféré ne pas les voir : les deux recluses ne devaient rien comprendre aux complications sentimentales. Elle eut beau ralentir le pas, le chemin était désert.

La vieille servante la conduisit sur la terrasse en lui expliquant que Madame était absente, et que Mademoiselle était fatiguée et toussait beaucoup. Michelle trouva en effet Lucienne étendue sur sa chaise longue, et enveloppée de châles malgré la chaleur. La vue de l'infirme lui causait toujours une impression de malaise, tandis que celle-ci, qui la détestait, admirait sa démarche souple et ce mélange de force et de grâce qui se devinait à chaque mouvement de son corps.

Les deux jeunes filles échangèrent un regard qui ressemblait à un engagement d'épées. Contre l'audacieuse conquérante, la pauvre Lucienne pâle et amaigrie, et qui paraissait bien incapable de soutenir une lutte, se préparait à défendre son frère.

Elle excusa sa mère obligée de se rendre à Chambéry et resta sur la défensive. Michelle ne lui fit pas attendre l'attaque.

— Et votre frère? demanda-t-elle de sa plus douce voix. Est-il à son atelier?

— Non, mademoiselle.

— Il est absent?

— Oui.

— Pour la journée?

— Oh! non. Pour longtemps.

Elle lança ces paroles avec plaisir. Mlle Lostange parut les recevoir avec indifférence.

— Où est-il?

— En voyage.

Tranquillement, comme si elle disait une chose toute naturelle, Michelle conclut :

— Eh bien, écrivez-lui de revenir, de revenir immédiatement.

Surprise, Lucienne s'écria :

— Et pourquoi?

— Mais pour finir ma statue, répliqua Mlle Lostange en souriant. Elle n'est pas achevée.

La sœur de Bernard fut déconcertée par ce ton de raillerie légère dont la solitude ne lui avait pas appris à se méfier.

— Il a terminé la maquette, dit-elle de bonne foi. Et il a commencé de tailler la statue dans le marbre. Elle est superbe.

— Puis-je la voir?

— L'atelier est fermé à clef. Quand mon frère reviendra, vous serez mariée. Je vous adresse mes compliments pour votre mariage.

Michelle remercia. Son visage paisible n'exprimait qu'un intérêt tout amical. Au fond, elle enrageait de ce départ. Elle pensait n'avoir qu'à se montrer pour vaincre, et la difficulté qu'elle n'avait pas prévue était de se montrer. Intérieurement elle accusait Bernard de lâcheté, et dans ce moment tenait si fort à lui qu'elle montra tout à coup, au risque d'embarrasser toute sa vie, la belle franchise dont elle était capable pour obtenir ce qu'elle voulait et triompher d'une insupportable résistance.

— Écrivez-lui de revenir, reprit-elle.

— C'est impossible.

— Vous lui direz que je l'attends.

— Je vous jure qu'il ne reviendra pas.

— Vous lui direz que je l'aime.

Lucienne, toute blanche et toute frémissante de cette impudeur, murmura :

— Mademoiselle !

Michelle la regarda en face, de cet impérieux regard qui faisait baisser les paupières. Et

livrée à son entreprise, dominée elle-même par son esprit de conquête, elle répéta les paroles qui pouvaient le mieux atteindre son but immédiat, mais qui fort imprudemment compromettaient son avenir :

— Oui, je l'aime. Je viens de m'en assurer. Et c'est lui que j'épouserai s'il me le demande bien gentiment. Tant pis pour le petit Bussière !

Puis, avec cette séduction accoutumée à briser toute opposition, elle ajouta :

— Voulez-vous être ma sœur, Lucienne?

Lucienne bouleversée se débattait contre le charme de cette sirène qui opérait sur elle aussi. Sa jolie figure maladive, ses yeux où la fièvre dévorait les larmes, exprimèrent un mélange d'admiration et d'effroi. Pourtant elle se ressaisit. Et doucement, avec ces précautions que prennent les mères ou les sœurs aînées pour ne pas faire de mal aux enfants qu'elles soignent, elle murmura :

— Bernard est parti à cause de vous. Ne le rappelez pas, je vous en supplie.

— Vous ne voulez pas être ma sœur?

— Oh ! je comprends si bien maintenant qu'il

vous aime. Vous êtes belle, et puis votre voix, je ne sais pas l'expliquer, a une autorité si caressante. Je vous en prie, ne l'appelez pas. Il reviendrait.

— Puisque je l'aime.

— Vous ne l'aimez pas assez. Vous croyez l'aimer à cette heure. Il lui faut un dévouement de tous les instants. Il est impatient et nerveux. Parce qu'il est trop ambitieux de son idéal, il se décourage très vite. Il faut aimer sa carrière, son art, sa destinée plus que soi-même pour être sa femme. Aux hommes de valeur, il faut une femme qui consente à vivre dans leur ombre. Vous ne sauriez pas. Ce n'est pas votre faute, mais vous ne sauriez pas.

— Et pourquoi?

— Pourquoi? parce que vous êtes trop belle, parce qu'on vous a trop dit que vous étiez belle, parce que vous ne pouvez pas vous oublier. C'est bien naturel : les autres ne le peuvent déjà pas.

Michelle parut réfléchir :

— Où est-il? demanda-t-elle.

— A Paris.

— Vous lui écrirez de revenir, n'est-ce pas, mademoiselle?

— Je ne peux pas.

— Vous ne voulez pas?

— Je vous jure que je ne peux pas. Je veux son bonheur, et aussi le vôtre. Ce n'est pas le même.

— Vous êtes jalouse de son amour.

— Oh ! je ne suis plus jalouse de personne. A mon âge, on n'est plus jalouse.

— A votre âge?

Un mince sourire parut un instant sur les lèvres décolorées de la malade. Elle faillit répondre : *J'ai l'âge de mourir*. Mais elle ne recherchait pas la pitié.

Michelle s'était levée. Son bon mouvement était passé. D'une voix changée, aux inflexions dures, elle jeta un mauvais sort avant de partir :

— Écoutez, mademoiselle, j'étais venue en amie, et vous me rejetez de votre famille. C'est bien. Malgré vous, Bernard reviendra. Je vous donne ma parole qu'il reviendra. Et vous regretterez un jour amèrement de m'avoir écartée de son chemin. Car j'épouserai M. Bussière-Galant comme vous le désirez.

Les deux jeunes filles se saluèrent sans se

donner la main. Demeurée seule, Lucienne, songeant à l'absent, se disait :

« Si Mlle Lostange l'aimait vraiment, elle ne penserait pas à en épouser un autre. Non, elle ne l'aime pas. Mais il flatte sa vanité. Que Dieu veille sur lui ! »

Malgré sa victoire, elle ne pouvait s'empêcher d'être inquiète :

« Pourvu qu'il ne revienne pas ! »

Le jour déclinait. Elle sentit le froid, et appela sa vieille servante :

— Aide-moi à rentrer, Toinette. A la fin d'août, le serein tombe après le coucher du soleil.

Elle se sentait toute faible. Elle tremblait. Elle n'avait pas peur de mourir. Elle avait peur du cœur de son frère.

VIII

LA REVANCHE DE MICHELLE

Le mois de septembre s'achevait. Déjà l'automne donnait aux feuilles ces nuances d'or et de pourpre qui annoncent leur mort, et malgré le soleil la campagne se parait de mélancolie.

Sur le chemin du Combel, Bernard se rappelait son retour de Rome au mois de mai, sa joie de revoir sa mère et sa sœur, et toutes les promesses que le printemps faisait alors à sa jeunesse. Il ne ressentait pas le même plaisir, et il montait lentement la côte. Et même il revenait avec un peu de honte. Que penserait Lucienne de sa lâcheté? Du fond de son lit, — car il la savait malade sans qu'elle se fût plainte, — elle le pressait dans toutes ses lettres de travailler, de réaliser les grandes œuvres qu'il projetait, surtout de ne pas quitter Paris. Il

était bien décidé à l'écouter, mais les trois appels successifs qu'il avait reçus de Michelle Lostange avaient triomphé de sa volonté. Et comment n'en auraient-ils pas triomphé, appuyés de tant de souvenirs et de désirs? Par quelque indiscrétion de la poste, sans doute, la jeune fille avait découvert son adresse. La première fois elle avait écrit : *Ne revenez-vous pas?* La seconde : *Venez.* Et la troisième : *Je vous aime et je vous attends...*

L'accueil de Lucienne fut bien différent de celui qu'il imaginait.

— Je suis contente de te revoir, lui dit-elle.

— Tu étais malade.

Elle eut un triste sourire :

— Est-ce pour moi que tu es revenu?

— Mais oui, petite sœur.

— Il fallait te presser. Tu as bien fait.

Hors de la chambre, il interrogea sa mère tout en larmes.

— Qu'a-t-elle donc? Elle est si pâle. Est-elle en danger?

Mme de Saugeraie, dont les difficultés matérielles avaient trempé le caractère, domina bientôt son émotion :

— Depuis ton départ, elle décline de jour en jour. Elle a dû prendre un refroidissement. Tu connais son courage : elle ne se plaint jamais. Notre médecin de Chambéry ne m'a pas caché ses inquiétudes. Je l'ai prié de convoquer un de ses confrères de Lyon. Dès qu'elle pourra se lever, nous partirons pour Cannes. Nous y passerons l'hiver.

— Je vous accompagnerai, dit-il.

— Quand tu es là, elle change, elle s'anime. Avec moi, tu comprends, la vie n'est pas bien gaie. Elle a tes goûts. Elle aime les images et les livres. Et moi, j'ai dû m'occuper de bien des choses ennuyeuses. Chère petite, tu as tout son cœur.

Il ne répondit pas. Ce que Lucienne avait été pour lui, il le revoyait distinctement dans sa mémoire. Ce feu sacré que les vestales entretenaient à l'intérieur du temple, elle l'avait entretenu dans son âme à lui avec un dévouement de chaque jour. Oui, sa mère avait raison, tous les battements de ce cœur que la fièvre précipitait, elle les lui avait donnés. Trop ému il ne répondit pas.

Après un long silence il murmura :

— Je vous conduirai à Cannes. Ne vous occupez pas de ce séjour. J'ai réussi ces temps derniers au delà de mes espérances.

Elle prit la main de Bernard.

— Tu es bon, dit-elle.

Et plus faiblement, car elle respectait la vie intime de son fils et n'osait pas y pénétrer sans y être invitée, elle ajouta :

— Ne va pas là-bas.

Sans brusquerie il retira sa main.

— N'y va pas, répéta la pauvre mère.

Mais il se tut, et pour elle-même elle soupira :

— Que du moins Lucienne l'ignore...

Les jours qui suivirent, Bernard éprouva toute la force émouvante et dégradante qui est dans l'amour. Installé au chevet de sa sœur, il ornait ses heures menacées d'espoir et de tendresse ; mais quand le soir tombait, il commençait de s'agiter comme ces convalescents à qui les approches de la nuit apportent la fièvre.

— J'ai besoin de respirer, disait-il pour expliquer ses sorties.

Lucienne ne cherchait pas à le retenir. Jamais elle ne prononçait le nom de Mlle Lostange. Elle savait où il allait, et jusqu'à son retour Mme de Saugeraie venait s'asseoir au bord du lit et tenait la main de sa fille.

Il descendait en courant la pente du Combel, et dans le bois de chênes il retrouvait Michelle qui l'attendait. Là, ils sentaient mieux toute la douceur de l'automne, et ce besoin de caresses qu'elle exalte. A travers les feuilles éclaircies et fauves des arbres, les feux du couchant atteignaient la couche épaisse des feuilles mortes que leurs pas foulaient, et en faisaient un tapis de pourpre effacée et pâlie. Cette beauté suprême de la forêt et du soir, il leur semblait qu'ils la serreraient sur leur cœur en s'embrassant.

Il ne lui parlait pas du mal de Lucienne : inconsciemment dédaigneux, il l'estimait incapable de partager sa douleur. Elle ne lui parlait pas de son mariage : elle l'attirait, elle l'aimait et refusait de lui donner toute sa vie. Dans son orgueil, elle croyait naïvement qu'elle pouvait à son gré faire la part de l'amour. Tantôt le doute exasperait Bernard ; tantôt

il le désespérait. Il voulait fuir, et ne le pouvait déjà plus. Il pensait la vaincre, et n'était que faiblesse auprès d'elle.

— Que voulez-vous de moi? lui demandait-il.

— Votre amour. Je ne puis m'en passer.

— Soyez ma femme.

— Ne suis-je pas à vous?

— Non, je vous veux toute, ma bien-aimée, et votre vie entière.

— C'est beaucoup.

— Je vous en prie, Michelle, dites-moi que vous n'êtes plus fiancée.

— Et quand même?

— Vous ne m'aimez pas.

Mais elle lui tendait les lèvres :

— Méchant, que savons-nous des jours futurs? L'heure présente n'est-elle pas heureuse?...

Ainsi elle se promettait et se refusait tour à tour, et dans cette fuite éperdue il abandonnait, pour la suivre, sa fierté, son courage, toute sa noblesse d'âme. Elle jouait avec lui, mais elle jouait aussi avec son propre cœur.

Quand il rentrait au Combel, la nuit venue,

le regard doux et résigné de Lucienne se fixait sur lui, entrait en lui. C'était un regard où il devinait plus de pitié que de reproche. De jour en jour, elle penchait vers la fin. Dans le délire que lui versait la passion, il ne s'en apercevait pas. Mme de Saugeraie veillait, souffrait et priait.

Ce soir-là, Lucienne assoupie ne vit pas son frère se glisser hors de la chambre. Mais Mme de Saugeraie l'arrêta dans le corridor.

— Je la trouve bien mal, dit-elle. J'ai fait appeler le curé d'Aiguebelette pour l'administrer.

Dans ses maternelles alarmes, elle demeurait clairvoyante. Il essaya de rassurer la pauvre femme :

— Vous vous inquiétez sans raison. Elle dort si tranquillement.

— Elle est si faible qu'on n'entend plus son souffle. Ne t'en va pas, Bernard.

— Vous vous désolez à tort, mère, je vous assure. Dans une heure je serai là. Je vous le promets. C'est moi qui l'ai veillée ces nuits dernières avec vous. Vous pensez bien que, si

elle était si malade, je ne l'abandonnerais pas.

— J'ai peur, murmura-t-elle avec un geste désespéré.

Il s'efforça de la réconforter, puis il s'éloigna en grande hâte, pressé de revenir.

C'était un de ces soirs d'octobre dont la beauté incomparable est néanmoins pleine d'amertume, à cause de l'impression de fin que donnent l'éclat trop vif des feuilles rousses et dorées, et toute cette volupté poignante de la nature qui se hâte de jouir des dernières chaleurs.

Au bord du petit lac, Michelle attendait son ami. Elle était vêtue de blanc, et s'enveloppait les épaules d'un châle blanc, car le soleil qui brillait dans ses cheveux roux et sur son visage effleurait déjà les coteaux.

— Vous venez bien tard, lui dit-elle quand il l'eut rejointe. Je pensais retourner dans l'île avec vous, dans notre île. Mais qu'avez-vous donc?

Il paraissait, en effet, bouleversé, et n'en voulut pas convenir.

— Moi? rien.

Et il ajouta sans raison apparente :

— Je ne resterai pas longtemps.

Étonnée, elle devint subitement agressive :

— Je ne vous retiens pas...

Il fit mine de partir.

— Voici mes mains, dit-elle.

Avec dévotion il les baisa :

— Elles sont douces à respirer comme des fleurs. Elles ont une odeur de jardin.

— C'est vrai, dit-elle effrontément. Et mon corps aussi.

Le soleil avait disparu. Mais de longs frissons de lumière couraient mystérieusement sur les eaux, s'attardaient, avant la nuit, à de lentes caresses. Au bord de l'horizon flottaient des vapeurs mauves.

Ils remontèrent la pente sans s'adresser la parole. L'ombre envahissait le bois qu'ils traversèrent. Vers la barrière, Bernard s'arrêta et dit résolument, comme s'il était sous l'empire d'une idée fixe qu'il ne se donnait pas la peine d'expliquer davantage :

— Il faut rompre, Michelle.

Elle comprit, mais biaisa selon son habitude :

— Rompre notre amitié, notre amour?

— Non, vos fiançailles.

Lasse de ce double jeu, elle s'attardait parfois à imaginer cette décision, tout en la trouvant absurde. Et même, dans son goût du décor, elle avait cherché pour se distraire quel emplacement favorable pourrait convenir à une déclaration aussi solennelle. Elle avait choisi l'île boisée qui fut le théâtre de leur première scène amoureuse, et, dans ce but incertain, convoqué à tout hasard son ami au bord du lac. Mais le retard et la mauvaise humeur de Bernard avaient suspendu l'exécution de son vague projet. Maintenant qu'il réclamait avec cette âpreté le sacrifice de son rival, elle ne se sentait plus disposée à le lui accorder. Par une inclination naturelle, l'orgueil reléguait dans son cœur l'amour au second plan. Et d'ailleurs, au dernier moment, un secret instinct de conservation l'eût sans doute préservée d'engager à l'aventure et pour toujours une vie si bien organisée.

Elle répéta :

— Mes fiançailles? Et pourquoi? Ne sommes-nous pas heureux?

Plus durement, il reprit :

— Non. Dans un mois vous serez à un autre.

— Je ne serai jamais qu'à moi-même.

— Ce partage est indigne de vous et de moi.

Elle le regarda en face, et il dut baisser les yeux :

— Vous pouvez vous retirer si vous le voulez.

— Vous savez bien que je ne le peux pas.

Ce triste aveu de faiblesse aurait dû suffire à la jeune fille. Elle ne s'en contenta pas, et ajouta :

— Vous n'avez pas de volonté. Alors, suivez la mienne. Vous vous en trouverez bien. Vous aurez votre récompense, mais il faut savoir l'attendre.

Trop confiante dans son pouvoir, elle avait dépassé la mesure.

Les nerfs tendus depuis tant de jours, il supportait avec peine sa propre lâcheté. Sans même le savoir, il était prêt à se libérer. Comme ces Saugeraie qui devenaient héroïques dans la défaite et révélaient sur le tard leurs énergies cachées, il se redressa tout à coup :

— C'est bien, dit-il. Adieu, Michelle.

Déjà il passait la barrière. Stupéfaite de sa révolte soudaine, elle se précipita sur ses pas, happa sa main et le retint un instant :

— Ah ! non, par exemple. Ne partez pas ainsi.

Mais il la dominait de sa haute taille :

— Assez, dit-il. Laissez-moi.

Elle se fit câline et tendre, et les lueurs du crépuscule éclairaient son joli sourire :

— Demandez-moi gentiment d'être votre femme. Et peut-être le serai-je. On ne sait pas.

— Je vous l'ai demandé. Vous avez refusé. Maintenant il est trop tard.

— Non, il n'est pas trop tard. Voyez comme le soir est doux. Le soir est doux et je vous aime.

Il la toisa avec mépris. Jamais il ne lui avait paru si grand ni si séduisant que dans cette colère subite.

— Allons donc ! Vous n'aimez que vous-même. Et pendant que je vous écoute, Lucienne meurt. Mais je vous échappe. C'est fini. Je ne vous reverrai jamais. Jamais, entendez-vous ! jamais !

Et, la repoussant, il s'enfuit sans regarder en arrière. Elle le rappela en vain, et le suivit sur le chemin du Combel. A la croisée de la route du village, elle entendit le son d'une clochette et, détournant la tête, elle vit venir, dans le soir déjà sombre, un prêtre en surplis blanc que précédait un enfant de chœur. On portait à Lu-

cienne les derniers sacrements. Michelle interdite se rangea pour laisser passer le cortège, et s'agenouilla dans l'herbe. Il disparut dans le bois quand elle le regardait encore. Par intervalles réguliers le vent lui apportait le lugubre avertissement.

Il ne demeurait plus de lueurs au ciel. Une teinte uniforme mêlait le lac aux prairies. La nuit tombait sur la terre paisible. Elle entrait dans ce cœur de jeune fille que le malheur avait frôlée.

Pensive, Michelle rentra. Elle connaissait enfin que la vie ne se compose pas que de coquetteries, de vanités et de succès, et que succès, vanités, fortune sont de peu de poids quand la mort passe ou quand l'amour se brise.

IX

LE SUPPLICE DE LA ROUE

Michelle, en robe sombre, sonna à la porte du Combel. La vieille Toinette qui vint lui ouvrir avait les yeux gonflés de larmes. Toute rustique et gauche qu'elle paraissait, elle avait deviné bien des choses. Elle demanda sans grâce à la jeune fille :

— Que voulez-vous?

— Pourrais-je voir Madame? Je voudrais lui dire ma douleur.

D'un ton bourru la servante répliqua :

— Madame ne reçoit pas.

Michelle ne se laissa pas éconduire :

— Pourrais-je prier auprès de mon amie Lucienne.

— Madame et M. Bernard la gardent. Ils ne veulent de personne pour le moment.

Et la vieille, perdant son attitude hostile, éclata en sanglots.

— Pauvre Lucienne ! reprit la jeune fille. Mourir si jeune !... Quand le malheur est-il arrivé ?

— Hier soir, à la tombée de la nuit. C'est la mauvaise heure pour les malades. Elle a passé doucement, sans perdre sa connaissance. Elle a appelé son frère. M. Bernard n'était pas là. Le prêtre non plus. Elle avait tant prié ces derniers jours. Elle souffrait beaucoup, et jamais une plainte.

— Voici des fleurs pour elle, dit Michelle.

La femme de chambre qui l'accompagnait portait une magnifique gerbe de chrysanthèmes.

— J'en enverrai d'autres encore, tous ceux de nos jardins.

Et comprenant que ce témoignage de sympathie attendrissait la vieille servante, elle en profita pour demander à voir M. Bernard.

Toinette la fit entrer au salon où le jour pénétrait à peine à travers les persiennes closes.

— Je vas l'appeler, dit-elle en disparaissant avec les fleurs.

Bernard se fit attendre. Quand il parut sur le seuil, elle voulut se jeter dans ses bras :

— Votre amie vient pleurer avec vous.

Mais il arrêta son élan avec une indifférence qui lui parut plus cruelle que sa brutalité.

— Ma mère vous remercie de vos fleurs.

Et il ajouta sans hésitation :

— Maintenant, disons-nous adieu.

— Adieu? fit-elle, interdite.

— Il le faut, Michelle.

— Je ne veux pas.

— Il le faut. Hier soir, un mot de vous eût lié nos vies. Ce mot, vous ne l'avez pas prononcé.

— Mais je l'ai dit. Je le répéterai plus tard, quand votre deuil sera moins récent.

— Vous voyez bien : vous ajournez déjà vos nouveaux engagements. Lucienne mourait, ma petite Lucienne, ma confidente et mon amie, et je n'étais pas là. Et, pendant ce temps, je servais de jouet à votre orgueil.

— Ce n'est pas vrai.

— Osez dire que ce n'est pas vrai.

Elle se tordit les mains et répéta :

— Non, ce n'est pas vrai ! Puisque je vous aimais !

Impérieusement il lui ferma la bouche :

— Parlez plus bas. Elle est là. Vous avez

empoisonné ses derniers jours. Laissez ma morte tranquille. Mon amour est mort comme elle. Mais elle, je l'invoquerai à chaque heure grave de ma vie. Et je ne me souviendrai de mon amour qu'avec dégoût.

Humiliée, terrassée, elle pleura comme une petite fille :

— Ne parlez pas ainsi, Bernard. On ne m'a jamais parlé ainsi. Un jour viendra où, regrettant notre amour, vous me comprendrez mieux.

Devant ces larmes, il se domina, et ce fut avec une douceur plus dédaigneuse que sa colère, qu'il reprit :

— Disons-nous adieu pour toujours. Il y a l'irréparable entre nous. Vous ne pouvez pas être ma femme. Lucienne l'avait compris avant moi. Retournez à votre vie de luxe et aux millions de votre fiancé ; moi, je retourne à mon travail. Et sachez-le bien : ma peine d'amour est légère à côté de l'autre dont je souffre.

— Elle est légère pour le moment. Plus tard, elle s'alourdira : je vous le dis.

— Adieu, mademoiselle.

Tandis qu'il parlait, partagée entre sa passion et son dépit, elle s'agitait comme un oiseau

de proie mis en cage. Tantôt elle pensait se servir de la suprême séduction de ses bras et de ses baisers, et tantôt elle cherchait le moyen de l'abaisser à son tour une dernière fois. Ce fut l'orgueil qui l'emporta. Elle crut trouver des mots humiliants.

— Adieu, monsieur, dit-elle en reprenant son air vainqueur. Vous m'enverrez ma statue au château, et mon père vous la réglera.

Il déjoua son espoir, car il ne s'irrita point :

— Je vous la donne. Ma liberté vaut davantage.

Et ce furent leurs adieux d'amour.

C'était un triste jour d'automne privé de soleil. Sous les arbres du Combel en partie défeuillés, Michelle, qui s'en allait, orageuse, aperçut le vieux paon qui se traînait avec peine. Quand l'oiseau se vit remarqué, il se rengorgea et, comme un ressort usé qui fonctionne mal, elle entendit grincer son plumage. Il parvint à faire la roue. Mais par l'effet de l'âge et de l'abandon, sa blancheur éblouissante d'autrefois apparaissait ternie et sale. Dépenaillé, lamentable, l'éventail de sa queue présentait des

plumes cassées qui se tenaient horizontalement, et d'autres, plus nombreuses encore, qui étaient réduites à leurs seuls tuyaux sans barbes ni duvets. Il dodelinait de sa tête sans aigrette, comme au temps de sa jeunesse. Accoutumé à l'admiration, il la sollicitait jusque dans sa bouffonnerie. Ridicule, odieux, burlesque, il s'obstinait à parader et la mort le touchait déjà.

Irritée de ce déplaisant spectacle, Michelle chassa le paon blanc. Jadis Bernard, dans la forêt, s'était arrêté devant sa beauté. Cependant elle venait de voir l'image de l'éternelle coquetterie et, reprenant sa route, elle ne s'en doutait pas.

Elle se vengerait du mépris de l'homme qu'elle avait un instant aimé. Elle épouserait M. Bussière-Galant, victime parée de richesses comme les vierges antiques, offertes au courroux des dieux redoutables, étaient couronnées de roses. Elle s'entourerait d'une cour choisie dont elle serait la souveraine adulée et sans miséricorde. Par sa grâce perfectionnée et ses sourires appris, par sa simplicité acquise et par l'art de sa voix et de ses attitudes, elle continuerait de conquérir sur son passage les cœurs des jeunes gens sen-

sibles et novices, et s'amuserait à leur tout promettre pour mieux leur tout refuser. Honnête et respectable aux yeux du monde — car elle ne céderait vraisemblablement jamais à l'amour — elle ornerait sa vie des larmes et du sang qu'elle ferait répandre, comme elle ornait ses doigts de rubis et de perles. Il en serait ainsi jusqu'à la mort, et auparavant jusqu'à la vieillesse qu'elle se préparait à la façon du paon blanc. Car elle était inéluctablement condamnée au supplice de la roue.

Trossy, juillet-août 1898.

AMOURS INACHEVÉES

TROIS MOTS ANGLAIS

— Vous avez appris trois mots anglais? demanda Mary de Laurane à son flirt préféré, Jean Séraval. Trois mots anglais pour me plaire?

— Trois mots, dit Jean qui souriait. Trois mots, pas un de plus.

— Dites-les-moi vite.

— Je vous les dirai tout à l'heure. Ils seront plus jolis au soir tombant.

Le vapeur *Montreux* quittait le port de Genève. De l'arrière du haut pont, les deux jeunes gens voyaient fuir la ville dans un poudroiement d'or que versait le chaud soleil d'août. Jusqu'aux murs gris de la cathédrale Saint-Pierre qui flamboyaient.

— Allons à l'avant, fit Mary. Nous serons mieux. J'entends l'orchestre Alessandro qui prélude au *Danube bleu*.

Nous serons mieux signifiait *Nous serons seuls*.

La jeune fille voyageait avec son père. A vrai dire, ce n'était pas un père gênant. C'était un père demeuré trop jeune qui soignait fort sa toilette, et présentement paradait en face de trois dames dont l'une au moins était jolie.

Elle marcha devant le jeune homme sur le bateau encombré de touristes qui, pour la plupart, lisaient le Bædeker ou attaquaient sournoisement, à petits coups de cuiller, des glaces de diverses couleurs, framboise et abricot, au lieu de regarder les eaux bleues du lac ou les villas de la côte enfouies dans la verdure.

Il admira une fois de plus, en la suivant, la gracieuse souplesse de ce corps en mouvement, la nuque lumineuse et la lourde masse des cheveux châtains. Elle était vêtue de blanc, robe de flanelle et chapeau aux grandes ailes déployées. Il songea que le lendemain il quitterait Évian où tous deux se trouvaient en villégiature, et qu'il ne se sentait pas le courage de dire adieu à cette belle enfant dont il s'était épris.

Ils dépassèrent le groupe de musiciens qu'entourait un cercle d'auditeurs, et parvinrent à l'avant du bateau.

Aussitôt elle se retourna vers lui, et de sa voix câline :

— Maintenant, dites-les-moi ?

— Et quoi donc ?

— Vos trois mots anglais. Nous sommes venus ici pour cela.

Elle le regardait très doucement, pour l'encourager, et, joyeux, il sourit encore :

— Je croyais que nous étions venus pour l'orchestre.

— Pour l'orchestre aussi, fit-elle railleuse.

Et, levant tout à coup les bras, elle retint des deux mains son chapeau dont le vent courbait les ailes en arrière.

— Prenez garde, dit-il, vous allez vous envoler comme une mouette dans les airs.

— Oh ! vous me retiendrez !

— Des deux mains, comme votre chapeau.

Elle ne perdait point de vue sa question :

— Décidez-vous ; j'attends vos trois mots.

Mais elle dut forcer la voix pour prononcer cette phrase. Le jeune homme pensa :

« Je ne puis pourtant pas les crier sur ce bateau pour la joie de ces violons ambulants ! »

Il biaisa :

— Le vent les emporterait, et ce sont trois mots précieux que je ne désire point perdre. Tout à l'heure je vous les dirai en douceur.

Elle fixait sur lui ses yeux limpides, ignorants du mensonge et de l'inquiétude. Ils se turent, et l'on pouvait croire qu'ils se laissaient prendre au rythme léger de la valse : ce n'était pourtant pas cette musique qu'ils entendaient, mais une vieille chanson qui leur paraissait nouvelle.

Elle semblait regarder en avant le lac qui s'allongeait, s'étendait comme une petite mer, et dont les eaux bleues pâlissaient au loin, se mêlaient aux rivages confus dans une brume dorée : en réalité elle regardait dans son cœur, surprise un peu de ce qu'elle y découvrait.

Jusqu'à ce jour elle s'était laissée vivre, et la vie n'ayant réclamé d'elle aucun effort, aucun sacrifice, elle n'imaginait pas qu'elle eût bénéficié d'un régime de faveur. Le monde ne se composait, à ses yeux rendus myopes par l'existence facile, que d'une jeunesse fortunée que le flirt occupait. Elle ne soupçonnait guère qu'on pût être pauvre ou avoir quarante ans. Voici que l'attente de l'amour reculait pour elle — seulement un peu — les bornes du monde. A cet

instant, elle traitait avec dédain ce qui suffisait d'ordinaire à l'enchanter : les belles toilettes, la musique de danse et les compliments. Une glace même — vanille et citron, ses préférences — ne l'eût pas distraite. Elle goûtait dans sa petite méditation un délice inconnu et vif.

Lui contemplait gravement la jeune fille qui avait vaincu son orgueil. Il ne souriait plus, et méditait sur les trois mots anglais qu'il allait dire. Il datait sa vie si active d'un mois à peine. Se souvenait-il encore de ses campagnes du Soudan et du Tonkin, et qu'il était capitaine d'artillerie de marine attaché au ministère des colonies? Il avait accompagné à Évian sa mère languissante, à qui le médecin ordonnait cette eau légère. Là il avait rencontré Mary de Laurane, et l'avait aimée tout de suite pour sa fraîcheur de rose en bouton, pour le teint clair et délicat de ses joues, pour ses yeux bleus si francs, sa petite bouche relevée aux angles, son nez retroussé à peine, et aussi pour cette jolie nature spontanée et sincère que ses moindres paroles laissaient paraître, et cette absence totale de coquetterie, cette ingénuité anglaise qu'elle gardait jusque dans ses hardiesses.

Les premiers jours, il se tenait à l'écart, charmé, fasciné, intimidé. Il ne la disputait pas à ses autres flirts triomphants, encombrants et insignifiants. Il sentait sa trentaine parmi ces jeunes gens qui n'avaient jamais vécu que des jours enfantins. Mais elle le distingua et l'attira. Elle devinait dans sa raideur une force cachée, et dans ses yeux une passion ardente qui l'enchantait. Cependant il ne cédait pas à tous ses caprices, n'applaudissait pas à toutes ses opinions de fillette gâtée, et ne craignait même pas à l'occasion de la gourmander un peu sur les imprudences de ses frivoles jugements. Mais, quand elle savait lui plaire, elle éprouvait un plaisir intense. Depuis qu'elle le voyait, depuis un mois, un perpétuel combat se livrait en elle entre ces habitudes mondaines qui intervertissent l'ordre des sentiments pour mettre au premier plan des futilités, et le désir de connaître une vie plus émouvante, dût-elle y rencontrer des exigences imprévues. Elle avait cette curiosité des marins qui appareillent pour des mers nouvelles.

Il devait partir le lendemain, et il avait décidé que, durant ce dernier tour du lac qu'ils fai-

saient ensemble, il se déclarerait enfin. Ne l'avait-elle pas encouragé par cette prédilection qu'elle lui marquait sans cesse? N'attendait-elle pas ces trois mots anglais qu'elle savait bien? Pourquoi n'accepterait-elle pas d'être sa femme, de partager sa vie?... Au moment de parler, voici qu'il se sentait pris d'hésitation. Sa fortune était médiocre, et par les propos de la ville d'eau il savait que le père de Mary dévorait sans scrupule les biens qu'il administrait et que déjà il avait beaucoup réduits.

La jeune fille l'aimerait-elle assez pour mener au besoin avec lui une existence moins luxueuse? Ne préférerait-elle pas épouser quelqu'un de ces fantoches qui l'agaçaient en la courtisant?

Le vapeur, après une escale à Nyon, traversait le lac. L'orchestre jouait maintenant pour les voyageurs de seconde classe, et les notes stridentes de la petite flûte parvenaient seules jusqu'au pont supérieur.

Les deux jeunes gens se décidèrent à quitter la proue que le vent balayait. Ils s'assirent côte à côte sur un banc inoccupé. En arrière du bateau en marche, ils apercevaient Nyon, ville ancienne et somnolente que couronne une forte-

resse dont l'aspect rude ne réussit pas à atténuer la douceur du paysage, et à l'avant ils voyaient se rapprocher d'eux la pointe d'Yvoire, avec son village de pêcheurs et la masse carrée de son vieux château. Mais ils ne s'intéressaient guère au décor.

Mary supportait malaisément ce silence où Jean s'enfonçait.

— Vous rentrez demain à Paris? dit-elle, et elle ajouta gentiment :

— Quel dommage !

Et, pour secouer décidément la torpeur de ce compagnon taciturne dont elle redoutait les yeux sombres, elle babilla :

— Moi, je dois y aller, dans votre Paris. Ce sera le mois prochain, pour un mariage. C'est une de mes amies qui fait une bêtise.

— Qui fait une bêtise? répéta distraitement Jean qui avait terminé sa songerie et ses hésitations.

— Oui, elle épouse un jeune homme sans fortune, et, qui pis est, un médecin qui sera toujours en courses le jour, et peut-être la nuit.

— Mais pourquoi fait-elle une bêtise? reprit

le jeune homme, soudainement intéressé. Ils ne s'aiment pas?

Il fixait de ses yeux perçants le visage rosé de Mary. Celle-ci ne remarqua pas cette attention subite et comme agressive.

— Ils s'adorent, fit-elle.

— Alors je ne comprends pas.

— Oh! vous allez comprendre. Les parents d'Hélène — elle s'appelle Hélène — ne lui donnent que cinq mille francs de rentes. Son petit médecin, qui débute, en gagne à peine autant. C'est la misère. Elle doit prendre un appartement de deux mille francs.

Il fixait la jeune fille avec une expression d'inquiète curiosité qui l'eût avertie, mais elle ne leva pas les yeux. A ses brèves questions, à l'intonation de sa voix, elle le devinait mécontent, et, rebelle à toute peine, elle ne tenait pas à rencontrer les durs regards de son ami difficile. Sa mère anglaise lui avait transmis un esprit positif. Elle conclut d'un mot son petit raisonnement pratique :

— Ils seront très malheureux. C'est leur affaire.

— Vous en êtes sûre?

— Évidemment. Pour s'aimer il faut ignorer la gêne. Et j'ai calculé ce qui est nécessaire pour vivre à Paris.

— Ah ! vous avez calculé?

— Oui. C'est un budget très complet. Il faut trente mille francs par an pour le moins.

— Pour le moins ! approuva Jean Séraval avec un sérieux ironique auquel la jeune fille put se méprendre.

— Je pourrais vous donner des chiffres exacts, reprit-elle.

— Je vous remercie. Je m'en rapporte à vous.

Leur flirt prenait une tournure bizarre. Se croyant approuvée, Mary insista :

— Ils seront pauvres.

— Oh ! une pauvreté relative, protesta faiblement le jeune homme. Beaucoup de gens vivent à moins.

— Le croyez-vous?

— J'en suis certain. Et puis les choses essentielles ne s'achètent pas. La beauté du ciel, des eaux et des arbres n'a pas de prix. L'amour non plus. Le charme de cette soirée, que vaut-il?

— Nous avons le loisir de le goûter, affirma

posément Mary. C'est la fortune qui met en valeur la beauté.

— Et si l'on en manque, comme votre jeune ménage?

— Alors il ne faut pas se marier.

Elle formula cet axiome nettement, avec un grand souci de dire la vérité.

Pendant leur conversation, le bateau avait dépassé Thonon, haut sur la rive et dissimulé à demi dans la verdure. Il doublait la pointe de Ripaille, Évian apparut. La brise s'était calmée; ils purent demeurer à l'avant. Elle se souvint que Jean Séraval, son ami Jean, devait partir le lendemain.

Le soleil approchait de la montagne. C'était l'instant où s'exalte la splendeur du soir, où la lumière, avant de s'éteindre, prend une douceur ineffable. Les eaux du lac, traversées de longs frissons de vie, semblaient se réjouir des caresses de l'air.

Mary regarda enfin son compagnon de voyage. Sur son visage elle vit distinctement une poignante tristesse. Surprise, presque interdite, elle murmura :

— Qu'avez-vous?

— Moi? Rien.

Mais elle sentait son cœur en détresse et n'en savait pas encore la cause. Pouvait-elle attribuer cette mélancolie soudaine et si profonde à ses innocentes paroles?

Elle tenta de secouer l'impression pénible qui la gagnait :

— Maintenant, dites-moi vos trois mots anglais.

Le sourire qu'elle esquissa demeura inachevé.

Jean, la taille redressée, et comme indifférent, répondit :

— Je ne les sais plus. Je crois que je les ai laissés tomber dans l'eau du lac.

Et négligemment il ajouta :

— Ne les regrettez pas. C'étaient trois mots inutiles.

Elle comprit enfin. Elle enveloppa le jeune homme d'un regard de tendresse infinie. Elle le trouva beau, fier, un peu dédaigneux, et songea — trop tard — qu'il eût été doux de se donner toute à lui, et même de lui sacrifier quelque chose, beaucoup de choses, toutes choses. Les trois mots anglais lui vinrent du cœur à la bouche. Si elle les disait, elle, la pre-

mière, en l'assurant loyalement que tout à l'heure elle se trompait !

Elle n'osa pas. Ils ne prononcèrent plus jusqu'à l'arrivée que des phrases insignifiantes qui cachaient leurs deux peines. L'amour les avait touchés successivement. C'est un petit dieu exigeant qui se plaît aux offrandes et aux sacrifices.

Ils avaient passé cette soirée délicieuse à supputer le prix de la vie au lieu de vivre. Ni elle ni lui n'avaient eu le courage de braver le mystère que contenaient les trois mots :

— *I love you!*

Décembre 1898.

LES PAROLES UTILES

Un auteur dramatique, Édouard Pailleron, je crois, a donné cette définition de l'amour :

— L'amour? De grands mots avant, de petits mots pendant, de gros mots après.

Je ne sais plus qui l'ayant jetée dans la conversation l'autre soir, M. de Fosseuse, qui passe pour un bourreau des cœurs et qui encense de la tête toutes les fois qu'il est question de femmes, comme si cet article lui était réservé, se crut aussitôt tenu de jouer au beau ténébreux, et fit de l'air le plus blasé son petit Hamlet :

— Oui, des mots. Rien que des mots. Ce sont les mots qu'il faudrait supprimer.

Quelqu'un lui ayant demandé ce qui resterait, il répondit :

— L'essentiel.

— C'est-à-dire peu de chose, intervint M. Mar-

lois. Les paroles, c'est la possibilité du mensonge. Nous ne saurions nous en passer. J'en ai fait l'expérience.

M. Marlois est ce peintre de paysages dont l'exposition, rue de Sèze, a été si remarquée cette année pour sa chaude lumière. Sur ses toiles la nature rit, chante, pleure comme un être vivant. Il n'a pas besoin de personnages pour animer ses bois, ses coins de prairie ou ses bords de rivière. On ne le voit à Paris que l'hiver, quand la campagne est emprisonnée — les tons gris ne sont pas sa manière — et à l'époque des Salons. Presque toujours en voyage, il paraît tenir pour rien les plaisirs de société. Dans le monde il écoute plus qu'il ne parle. Un éloge de la solitude n'eût de sa part surpris personne, et voici qu'il prenait la défense des bavardages amoureux, voire du mensonge. Il obtint un joli succès de curiosité, et, flairant une histoire, nous résolûmes de connaître cette fameuse expérience sur quoi il fondait sa conviction. Il ne se fit pas trop prier :

— J'ai rencontré une femme qui ne se servait de sa bouche que pour le baiser.

Les commentaires l'interrompirent :

— Quelle chance unique !

— L'exquise créature !

— Que de sottises épargnées !

— A moins qu'elle ne fût muette, tout simplement.

Marlois, un peu interloqué, s'arrêta. Nous le pressâmes.

— Racontez, racontez.

Et il raconta, non sans digressions.

— Il y a deux ans, j'étais allé peindre en Savoie. Je m'étais installé pour quelque temps au-dessus de Saint-Jean-de-Maurienne, dans la vallée d'Arve. Figurez-vous une plaine étroite entre des croupes de montagnes...

— C'est l'habitude des vallées, fit aigrement remarquer M. de Fosseuse. Elles se fourrent toujours entre deux montagnes.

— Laissez-moi achever, je vous prie... Des montagnes boisées, et par-dessus ce premier plan de verdure, les glaciers.

Il était à craindre que Marlois ne se perdît dans une description.

— Au fait, réclama quelqu'un.

Mais le peintre ne se hâta nullement.

— Cette vallée d'Arve a conservé ses tradi-

tions, ses usages, ses costumes, comme certains villages de la Maurienne et de la Tarentaise. Là, chaque vallée a ses coiffes. En Tarentaise, on les appelle des *frontières*. Elles prennent la tête comme un léger casque en lamelles de cuivre. Les plus belles sont en lamelles d'or. Ce sont des bijoux de famille qu'on se transmet.

— Et qu'alliez-vous chercher dans cette vallée d'Arve?

— Des paysages, naturellement. Mais ces montagnes m'écrasaient. Avez-vous remarqué le petit nombre des peintres de montagnes? J'en ai pourtant découvert un, au musée de Grenoble, l'abbé Guétal. Les solitudes glacées, le bleu transparent et pâle des lacs alpestres, son *Lac de l'Eychauda* en est l'expression si exacte, si minutieuse et correcte que, devant ce tableau, on croit respirer un air froid et raréfié, on cherche son manteau... Le dimanche, à la sortie de la messe de Saint-Sorlin-d'Arve, on a l'occasion de voir les femmes et les jeunes filles dans les costumes du pays. Celui de Saint-Sorlin comporte une sorte de corset de couleur, une chemise molle et une cravate d'homme, un fichu sur les épaules et une coiffe blanche dont

les côtés se rabattent comme des ailes qui se replient. C'est assez flatteur. Bientôt mon attention se précisa sur un objet unique. Des yeux noirs, une de ces peaux brunes, chaudes, qui semblent avoir emmagasiné du soleil, et des lèvres minces, serrées, comme cousues. Elle s'appelait Jeannette. J'appris son nom par la paysanne chez qui j'avais pris un logement. Le hasard me favorisait. J'habitais dans son voisinage, assez loin de Saint-Sorlin, un petit hameau isolé. Elle vint un jour me regarder travailler. Je l'interrogeai : elle riait et ne répondait pas. Et puis elle prit l'habitude de revenir, tantôt seule, tantôt avec des marmots. Mais je m'aperçus bientôt qu'elle ne regardait pas ma peinture. A la fin, agacé par son silence persistant, énervé par sa beauté rustique et saine qui sentait une bonne odeur de foin, je tentai de l'embrasser. Elle me repoussa d'une poigne solide. J'étais furieux.

M. de Fosseuse donna à entendre qu'il y avait de quoi, et que pareille aventure n'aurait jamais pu lui advenir à lui-même. Marlois continua :

— C'était tout ce pays dont je saisissais le charme sauvage, et qui m'échappait, comme il

échappait à mon art. Je la toisai avec colère, et comme elle restait là, victorieuse, mais la tête basse, je ramassai mon bazar et fis mine de partir. Elle s'approcha timidement, me prit la main, et d'un mouvement rapide et inattendu se pencha pour l'embrasser. Je l'attirai à moi ; elle ne résista pas. Je lui donnai des baisers ; elle me les rendit. Quand je lui demandai l'explication d'un changement aussi brusque, elle ne me répondit pas. « Ne me parleras-tu jamais, petite fille? » Elle leva les épaules doucement comme pour répliquer : « A quoi bon? » et n'ouvrit pas la bouche. Mais je n'y attachai pas d'importance. J'avais d'elle mieux que des paroles. « Sans doute, pensai-je, elle ne parle que son patois, dont elle a honte tout bêtement. » Nous nous donnions rendez-vous dans un petit bois. L'automne venait. Les feuilles commençaient de tomber et nous les amassions sur la mousse. Je tentai vainement, chaque fois, de lui arracher un mot. Ce fut pour moi une obsession. Ses caresses cessèrent de m'apporter du plaisir. Ses lèvres minces, ses lèvres cousues, m'exaspéraient. Je voulais entendre le son de sa voix. qu'elle fût suave ou rude, peu m'importait, je

voulais l'entendre. Ses mensonges, ses grossièretés même de langage, je les eusse préférés à ce silence. Enfin, n'obtenant rien malgré mes supplications ou mes colères, je cessai de venir à nos rendez-vous. Elle ne m'inspirait plus que de l'aversion. J'allais bientôt partir. Un jour de marché, à Saint-Sorlin-d'Arve, j'errais devant les boutiques de marchands forains. Quelle ne fut pas ma surprise d'apercevoir Jeannette dont les lèvres s'agitaient ! Je m'approchai en tapinois. *Elle parlait.*

— Patois?

— Non, français. Les forains circulent trop pour savoir tous les patois. Elle parlait avec violence, avec facilité, avec volubilité. Elle parlait comme si elle n'avait fait que ça toute sa vie. Elle discutait le prix d'une pièce d'étoffe. Quand elle m'aperçut, elle s'arrêta net, rougit, et se tut. Je m'écartai. De loin, je la vis qui reprenait son discours. Je ne le lui pardonnai pas, et je partis sans la revoir.

— Eh bien ! dit M. de Fosseuse, vous n'avez donc pas compris la leçon de sagesse qu'elle vous donnait?

— Quelle leçon?

— A quoi bon les paroles? Elles sont bonnes pour le commerce et les nécessités de la vie. Mais, dans l'amour, elles ne servent qu'à tromper.

— Elles servent à nous donner l'illusion sentimentale. Et l'illusion, quand l'amour a-t-il pu s'en passer?

Septembre 1905.

L'HEURE VIOLETTE

Les Nouhans s'attardent dans leur propriété du Dauphiné. Ils ne peuvent se décider à rentrer à Paris. Monsieur chasse toute la journée, et quelquefois même s'absente un jour ou deux pour aller tirer un chamois dans le massif de la Grande Chartreuse. Madame, qui n'aime pas le monde, utilise sa solitude pour des promenades au village dont tous les habitants la connaissent, pour des lectures, pour de la musique. Néanmoins cette solitude, parfois, lui pèse : son mari, sans cesse absent, ses deux grands fils au collège, où ils préparent, l'un l'École de Saint-Cyr (mon Dieu, oui, déjà, mais elle s'est mariée si jeune !) l'autre son baccalauréat, lui laissent trop de loisirs pour cultiver sa vie intérieure, à quoi elle ne tient guère, étant d'habitude plus active que sentimentale ou portée à la rêverie.

Elle a gardé son jour, le samedi, mais à la fin

d'octobre, presque à la veille de la Toussaint, les visites sont bien clairsemées : cette fois il n'est venu que deux ou trois voitures qui sont reparties de bonne heure, à cause de la distance. Il est presque cinq heures, et la voilà de nouveau seule dans son salon qui, par une grande baie, donne sur la campagne.

Par delà les pelouses où les massifs de salvias font une tache rouge, l'allée des roses porte ses dernières fleurs, celles qui n'ont pas été jugées dignes d'être cueillies pour décorer les vases du salon. Et plus loin, ce sont les champs coupés de treilles d'or rouge et d'or vert, selon les plants, où passe à intervalles réguliers une charrue attelée de quatre bœufs, car la terre est dure à fendre. Plus loin encore, fermant le paysage, c'est la montagne dont les flancs sont couverts de buissons roux, de sapins noirs, et dont le sommet est un rocher nu. Mais toutes ces teintes ardentes se fondent et s'harmonisent : les couleurs des vignes et des salvias, seules, restent sanglantes sur un fond violet.

Mme Nouhans a essayé d'ouvrir un livre. On n'y voit plus assez pour lire. Elle s'approche de la baie vitrée et regarde. Ce soir d'arrière-saison

est si beau, si doux : quelles pensées lui inspire-t-il, quel retour sur elle-même, sur sa vie régulière et monotone? Elle n'a pas accoutumé de se laisser impressionner par la nature. Elle sait toujours s'occuper. Cependant, elle est là, immobile, appuyée à la vitre, presque mêlée elle-même à ce soir qui entre chez elle.

Une voix tout à coup lui fait peur :

— Je vous cherchais, madame, dans ce demi-jour.

Mme Nouhans revient de loin, mais c'est presque naturellement qu'elle reçoit son plus proche voisin de campagne, Michel Girardy, dont la femme est une de ses bonnes amies.

— Madeleine ne vous a pas accompagné?

— Je suis venu à pied, par le bois de hêtres. Elle ne marche guère, et j'adore marcher, surtout dans cette saison où tout est léger, l'air, les arbres qui se sont déchargés de leurs trop lourds feuillages, les montagnes mêmes qui n'ont plus leurs contours nets de l'été, et surtout à cette heure, l'heure violette.

— L'heure violette?

— Mais oui, voyez : tout est violet, du rocher à la terre labourée. Ce n'est pas une heure, c'est

un quart d'heure peut-être, pendant lequel les choses resplendissent, et brusquement la nuit retombe.

— Oui, la nuit va retomber, pour nous aussi.

Un peu étonné par cette réflexion, car il a toujours connu Mme Nouhans calme et gaie ensemble, il se rapproche d'elle et lui demande, presque en badinant :

— Oh ! oh ! c'est le voisinage du jour des morts qui vous inspire. A quoi pensiez-vous ainsi, toute seule, contre cette vitre ?

— A une chose triste et un peu ridicule. J'ai aujourd'hui quarante ans.

— Aujourd'hui ?

— Mais oui, aujourd'hui. Vous pourriez protester, vous êtes peu aimable. Vous croyez peut-être que je les avais depuis longtemps.

— Comme vous vous trompez, madame ! J'ai lu, je ne sais plus où, que Chateaubriand, surpris un jour dans un accès de mélancolie extrême, répondit à la dame qui l'interrogeait sur la cause de son état : « J'ai aujourd'hui quarante ans. » — Seulement il les avait, lui, depuis plusieurs années.

— Insinueriez-vous...

— Attendez, madame, attendez. Vous, vous êtes si raisonnable, si détachée de toute coquetterie, de tout désir de plaire, que vous êtes bien capable d'anticiper, de dire comme ça : j'ai quarante ans, deux ou trois ans à l'avance, afin qu'on soit moins tenté de vous regarder. Mais rien n'y fera : vous êtes jeune et vous êtes seule à ne pas le savoir.

— Allons, vous avez su tourner votre impertinence en compliment. Mais les années, c'est comme l'argent : le plus honnête n'y ajoute rien. Il se contente de ne pas prendre.

— Supposons que vous les ayez. En quoi est-ce triste ou ridicule, si rien n'est changé en vous?

— Ce n'est pas à cela que je pensais.

— A quoi donc?

— Voilà. Au fait, ce n'est pas très facile à raconter.

— Je vous aiderai.

— Je songeais, quand vous êtes entré : j'ai aujourd'hui quarante ans.

— Encore ! Prenez garde : cela finira par faire quatre-vingts.

— Ne m'interrompez pas, puisque c'est presque une confidence. Donc j'ai aujourd'hui...

— Je le sais.

— J'ai été, je crois, assez... enfin pas trop mal.

— Si nous n'étions pas de vieux amis, je corrigerais ce passé et ces réserves.

— Merci. Eh bien ! ma jeunesse est morte, et je n'ai jamais reçu une déclaration.

— Quoi d'étonnant ! Vous ne l'eussiez pas entendue.

— Jusqu'au bout, non. Mais il faut toujours commencer, et je ne sais pas comment cela commence.

— Quand ça commence, ça ne finit plus.

— Dans les rues, par exemple, on ne sait pas qui vous êtes. Je n'ai jamais été suivie. Dans le monde, on n'a jamais fait attention à moi. Et cet isolement, qui m'était si agréable à l'ordinaire, dont j'étais même assez fière, m'est aujourd'hui presque cruel à cause de cet anniversaire. Voilà ce que j'appelais une chose à la fois triste et ridicule. Certes, je suis heureuse et j'aime mon mari. Mais le jour où une femme

a quarante ans, son mari devrait être là.

— Il n'en sait rien, le pauvre Claude, et il chasse paisiblement. Il ne vous a pas vue changer. Vous êtes étonnante, vous, la plus honnête des femmes.

— Ne m'accablez pas.

— Ce n'est pas une injure.

— Oh ! ce n'est pas cela que je veux dire. A mon âge, on est fixé pour le reste de ses jours, et je ne vois pas pourquoi je m'attendris sottement sur moi-même quand j'ai deux grands fils pour me préoccuper. Je constate seulement que ce n'est pas difficile d'être honnête. Il suffit d'en avoir l'air.

— Il suffit d'en avoir l'air, c'est possible. Les hommes s'acharnent après les mêmes conquêtes. Ils ne recherchent pas les sièges malaisés. Mais peu de femmes en ont parfaitement l'air. Celles qui ont cet air-là, on les admire comme des œuvres d'art.

— Pour leur vétusté?

— Non, pour leur rareté, et aussi parce qu'on leur sait gré de maintenir dans le monde un peu de pudeur et de franchise. Ce silence dont vous vous plaignez, c'est le plus bel hommage. Et

voulez-vous qu'à mon tour je vous fasse une confidence?

— C'est bien votre tour : j'ai été si stupide.

— Il y a peut-être quinze ans que nous nous connaissons.

— A peu près.

— J'étais heureux que vous fussiez l'amie de Madeleine, et par surcroît un peu le mon amie, comme on l'est entre bons ménages. Je croyais vous avoir regardée et appréciée une fois pour toutes : vous étiez belle, c'était une affaire entendue, et sûre, et droite, et raisonnable. On attendait toujours de vous les solutions les plus loyales et les plus simples. Ceci admis, je me reposais en toute confiance sur notre intimité. Et puis, un jour... il y a trois ou quatre ans, peut-être, vous que j'avais toujours vue gaie, vaillante, calme, je vous ai trouvée ici même, comme ce soir, mélancolique et abattue. Nous avons peu parlé, je me suis levé, j'ai hésité, vous ne m'avez pas retenu, et je suis parti. C'est tout.

— C'est tout?

— Mais oui. Pendant quelques instants, vous

aviez cessé d'être cette créature charmante, protégée, intangible, à qui l'idée ne me serait pas venue de faire la moindre cour, sans en éprouver une sorte de honte. Vous étiez une femme sans défense, sensible comme toutes les autres, peut-être triste et qui souffrait. J'ai eu peur, non pas de vous, mais de moi, et je suis parti.

— Vous vous moquez, vous, le plus heureux des hommes.

— Sans doute, je suis heureux, très heureux. Mais l'habitude du bonheur peut conduire à la passion, pour en sortir. Le cœur a besoin d'agitation. Et, pendant quelque temps, j'ai cessé de vous voir.

— C'était cela.

— Peu à peu, tout est rentré dans l'ordre. Vos yeux étaient si limpides, vous étiez si lointaine ensemble et si rapprochée, que vous m'avez beaucoup aidé à retrouver le calme. Vous vous vantiez tout à l'heure quand vous disiez que vous n'aviez jamais reçu une déclaration. En voilà une : il est vrai qu'elle est rétrospective.

Ils se taisent tous les deux. La nuit est tom-

bée tout à fait. Mme Nouhans, d'un ton effrayé, rompt ce silence qui, à la longue, deviendrait angoissant :

— Et je l'ai écoutée jusqu'au bout ! Laissez-moi seule, je vous en prie. Il y a quelque chose de changé entre nous.

— Il n'y a rien de changé. Pourquoi taire la vérité ?

— Vous ne pouvez pas savoir. Pendant que vous parliez, j'ai senti que j'aurais pu, oh ! plus maintenant, mais autrefois, il y a quelques années, avant que j'eusse quarante ans, ne pas être sûre de moi comme je le suis. Et j'ai un peu honte devant vous. Qu'est-ce donc, mon Dieu, si la première fois, la seule fois, on peut sentir ainsi sa fragilité ?

— Ne vous alarmez pas, Mathilde.

— Madame...

— Oh ! pardon. Il vous suffira de tourner le bouton de l'électricité pour que vous retrouviez la paix.

— Parce que vous me verrez. Suis-je donc si vieille ?

— Ce n'est pas cela. Parce que vous verrez clair en vous. Nous avons eu, comme les choses,

notre heure violette. Elle ne dure qu'un instant.

Mme Nouhans donne la lumière et sourit tranquillement :

— Elle est passée.

FIN

TABLE

Pages.

SOUVENIRS DE LA VIE LITTÉRAIRE..... I

L'AMOUR EN FUITE

I. — Hélène Page..... 3
II. — L'Amiral du brouillard..... 20
III. — En visite..... 38
IV. — La route des lacs..... 50
V. — Mary Carrette..... 64
VI. — Le chemin obscur..... 76
VII. — Scrupules..... 92
VIII. — Le carrefour..... 103
IX. — Le droit chemin..... 117

LE PAON BLANC

PROLOGUE. — Le château de Saugeraie..... 127

I. — Le jeune prix de Rome..... 147
II. — La rencontre..... 157
III. — Le pressentiment de Lucienne..... 173
IV. — Au clair de lune..... 186
V. — L'île enchantée..... 203

Pages.
VI. — La victoire de Lucienne..... 221
VII. — Le retour de Michelle..... 235
VIII. — La revanche de Michelle..... 249
IX. — Le supplice de la roue..... 262

AMOURS INACHEVÉES

TROIS MOTS ANGLAIS..... 271
LES PAROLES UTILES..... 284
L'HEURE VIOLETTE..... 292

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 27872.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

a39003 003394573b

CE PQ 2603
.O6A5 1914
C02 BORDEAUX, HE AMOUR EN FUI
ACC# 1230581

CE

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 08 03 20 09 7